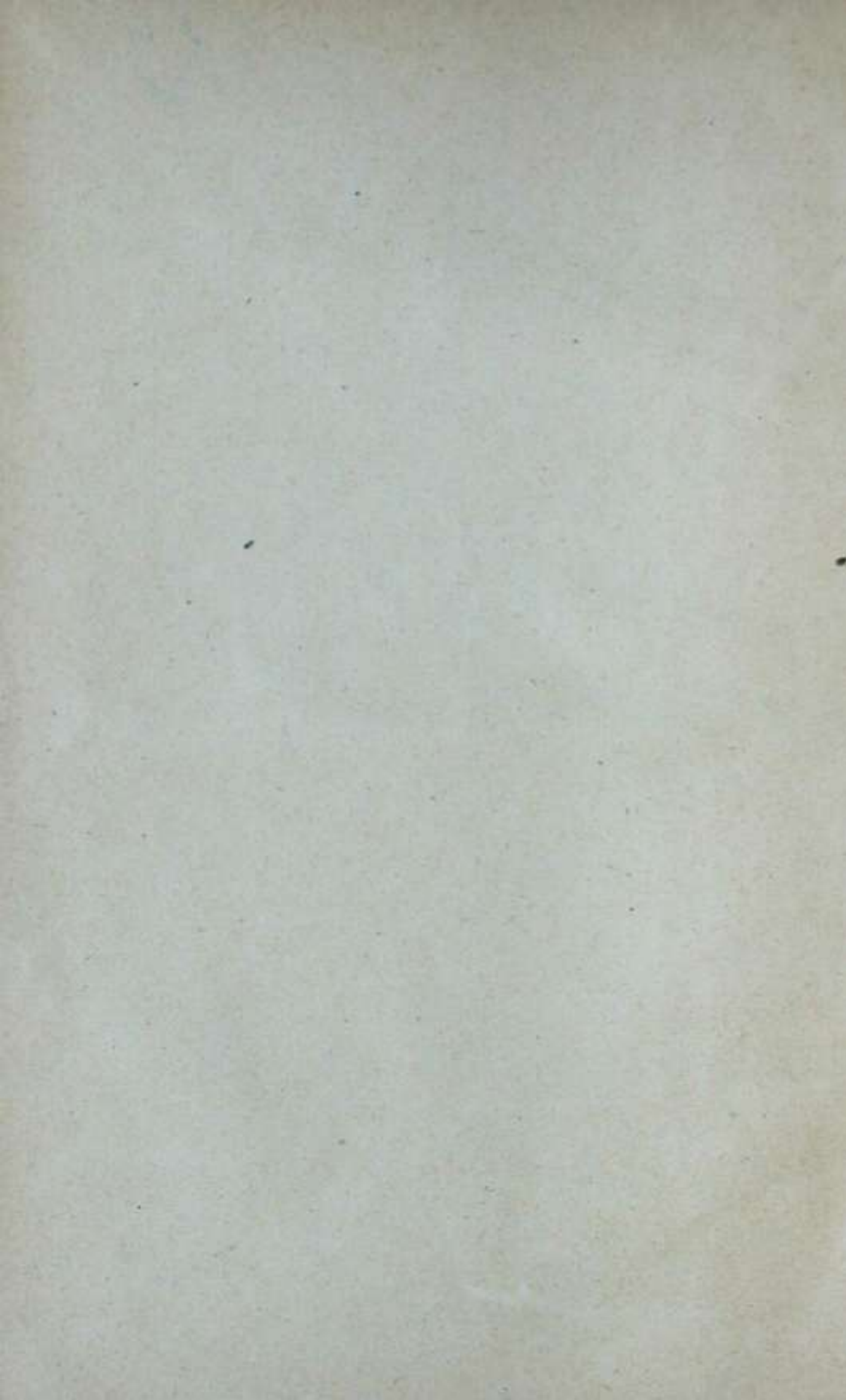


30.000.-

per  
3/95  
Fulm.

K. 19<sup>3</sup>



3072 K 2913

A TRAVERS

LES ESPAGNES

---

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

---



M. 60267  
F. 61050

AVJ  
26110

A TRAVERS  
LES ESPAGNES

PAR

A. MEYLAN



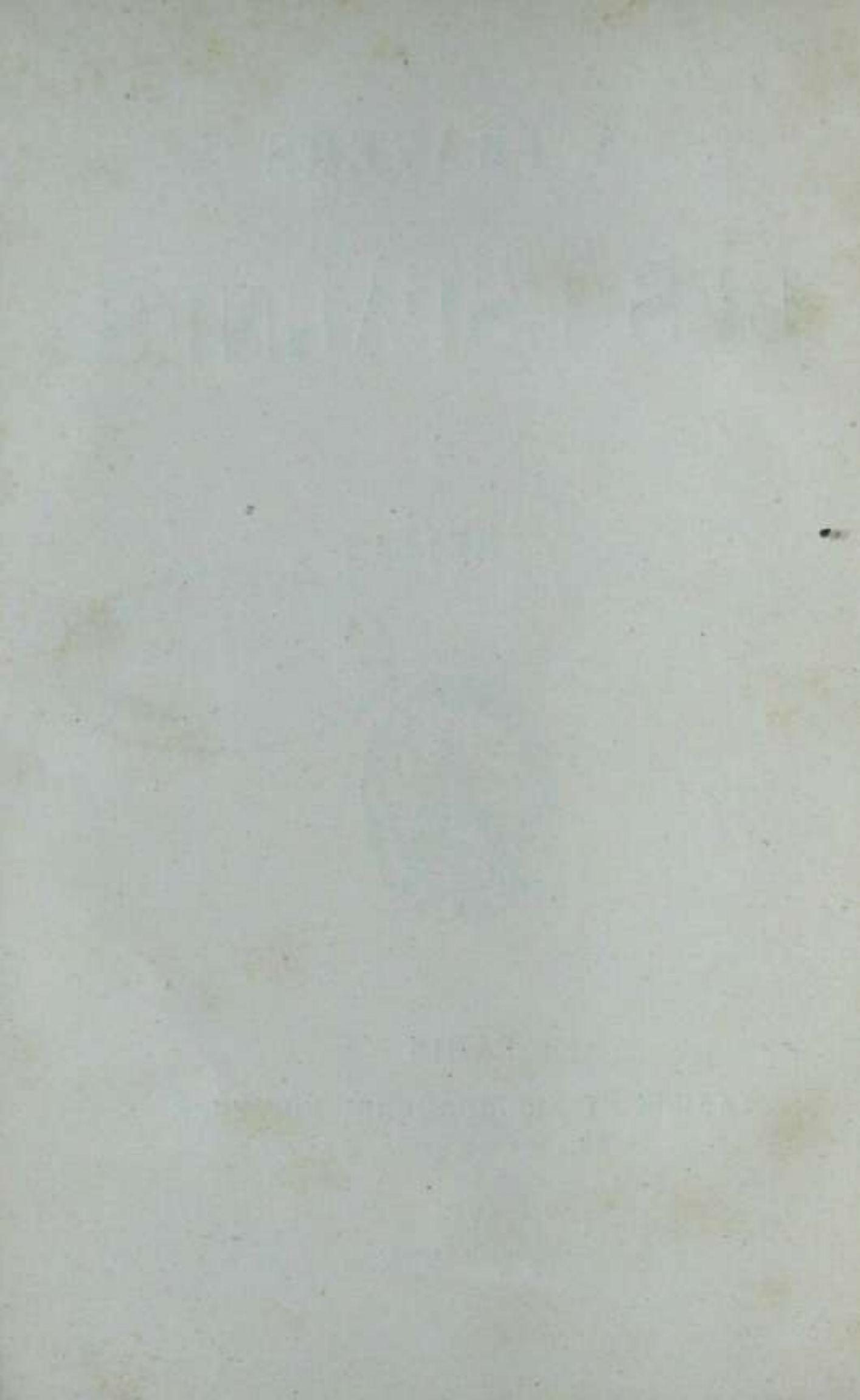
PARIS

SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS

33, RUE DE SEINE, 33

—  
1876

Tous droits réservés.





## PRÉFACE

Voyager en Espagne dans les temps agités que traverse la péninsule ibérique est une aventure moins périlleuse qu'on ne le croit généralement. Il est vrai que celui qui entreprend ce voyage peut s'attendre à quelques émotions, mais en revanche il aura un vaste champ d'étude et d'observation; il pourra recueillir des notes intéressantes ou remplir son album de croquis pittoresques : tout est si étrange dans ce pays, si près et en même temps si éloigné de nous !

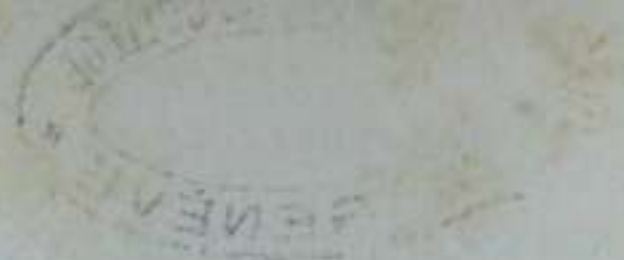
Je venais d'accomplir heureusement un premier voyage par Marseille, Barcelone, Valence, Madrid et les Pyrénées; derrière moi, une guerre civile formidable avait éclaté, guerre heureusement et prompte-

ment terminée. Le pays était encore sous l'émotion des excentricités des communalistes, qui avaient imité leurs collègues de France, en accumulant ruines sur ruines. Dans le Nord, la guerre carliste, loin de finir, prenait au contraire un caractère aigu. C'est à ce moment que le *Siècle* voulut bien me confier la mission de rendre compte à ses lecteurs de la situation du pays et de la marche des événements. Je quittai Paris, emportant des recommandations verbales de M. Jourde, l'excellent directeur de ce journal. Je me dirigeai vers le Sud, sans itinéraire bien arrêté, laissant plutôt aux événements et au hasard le soin de le modifier et à l'imprévu la charge de donner de l'intérêt à mon voyage. Mon intention première était de séjourner pendant quelque temps en pays carliste, et de me rendre compte par moi-même de la situation exacte des provinces insurgées. Je dus promptement abandonner ce projet. L'insurrection ne tolère pas d'ennemis autour d'elle, et un sentiment de loyauté ne me permettait pas de jouer un rôle dangereux du reste.

Je traversai les Pyrénées, puis, en attendant que les événements prissent une tournure intéressante, je parcourus l'Espagne jusqu'aux rochers de Gibraltar.

Ce livre n'est pas une étude, c'est un simple récit de voyage, accompagné de la narration fidèle d'événements auxquels j'ai assisté.

A. MEYLAN.





# A TRAVERS LES ESPAGNES

---

## PREMIER VOYAGE

---

### CHAPITRE PREMIER

Marseille. — Embarquement et traversée. — Barcelone. — La fédérale.  
Mataro. — Arenys. — Carlistes.

On était au printemps de 1873. On parlait d'Espagne, de guerre civile, de hardis guerrilleros. Mon imagination s'empara de tout ce que l'histoire et la légende ont rassemblé sur ce pays, et la voilà me transportant dans le beau pays de Castille et d'Aragon. Je rêvais boléro, fandango, muletier Diégo et contrebandier Pedro. Vous savez tous ce que c'est qu'un rêve, le matin au réveil on est sous le coup d'une foule de pensées que chassent lentement les préoccupations de la journée. Je songeais un peu aux moyens de réaliser mon rêve pensant au cliché royal : « Il n'y a plus de Pyrénées. » La réflexion, loin de me décourager, me

suggéra au contraire l'idée arrêtée, de faire un saut en Espagne. Peu de jours après j'étais sur la ligne de Lyon à Marseille, laissant derrière moi les rives du Rhône, embaumées par les senteurs du printemps, roulant à toute vapeur vers le pays de mon rêve.

J'étais seul, je voulais rester seul. Je traçai mentalement sur une carte mon itinéraire de voyage, et après avoir discuté dans ma pensée tous les côtés de mon aventure, je me dis : « En avant ! »

Mon plan de voyage était d'entrer en Espagne par Perpignan et d'en sortir par le côté opposé. Mais au dernier moment j'appris que la traversée des Pyrénées offrait de grandes difficultés. On fouillait les voyageurs, on les allégeait de leur bourse, et ceux qui étaient porteurs de pièces suspectes étaient alignés contre un mur ou un arbre, ce qui est secondaire, puis fusillés.

Ces récits me consternèrent ; car, comme on le verra dans la suite, j'avais des pièces compromettantes sur moi, et outre que je devenais un messenger infidèle, l'histoire des voyageurs alignés contre les murs et fusillés sans procès fut assez efficace pour me détourner de l'idée de prendre l'embranchement Tarascon-Cette-Perpignan. — Je roulai donc en droite ligne sur Marseille, et j'arrivai dans la cité phocéenne par un temps splendide qui faisait scintiller les mille vagues de cette belle Méditerranée, sur laquelle on voyait se détacher contre le ciel bleu les voiles des navires qui se balancent sur ses ondes.

Marseille ne m'est pas inconnu, je connais ses places, ses larges rues, ses carrefours et jusqu'au pavillon du marchand de moules qui vend ses frais coquillages aux formes multiples, ses fruits des mers au parfum pénétrant. Je courus donc tout d'un trait au bureau des services maritimes, poursuivi par l'idée fixe que je pourrais arriver trop tard en Espagne. Hélas ! j'appris, à mon grand déplaisir, que les vents contraires ralentissaient la marche des vapeurs ; on attendait chaque jour l'arrivée de l'*Andalucia* ou de l'*Africa*. Mentalement je recommandai aux troupes d'être réciproquement sur le qui-vive, puis je me logeai dans un hôtel, et ce fut précisément dans celui où on arrêta la bande de la Taille. C'était, comme on s'en souvient, une troupe de brigands assez dangereux, puisqu'on en exécuta six. Le nombre n'y fait rien, mais c'était un fâcheux présage de plus, qui aurait pu arrêter un voyageur moins impatient que moi ; mais je voulais voir l'Espagne, et la bande de la Taille tout entière ne m'aurait pas arrêté. Pour passer le temps, je visitai le port et ses navires, qui apportent des plus lointains parages les produits d'une autre terre. Il y en a qui rapportent de vraies cargaisons d'oiseaux, des bengalis au bec rose ou bleu, charmants petits êtres ailés, pris au chaud du nid pour orner les salons et sautiller dans leur cage pendant toute une saison. Il y avait là des milliers de ces petits oiseaux venant du Sénégal, bengalis, cardinaux aux

crêtes rouges, perruches-moineaux, puis de petits singes magots de la côte d'Afrique, des chats-tigres, des plantes exotiques. Les navires, après avoir déchargé leur cargaison et vendu tous leurs petits voyageurs, repartent les uns après les autres; ils se séparent dans l'immensité et vont vivre pendant des mois et des années entre le ciel et l'eau, avant de revenir; quelquefois ils ne reviennent plus.

La vie d'un port a un véritable attrait pour l'observateur, on serait tenté de s'y attarder; mais j'avais décidé de voir la Catalogne et le Tarragon, la Castille, l'Aragon et les provinces vascongades; or, de la jetée, les grands signaux du sémaphore annonçaient l'arrivée d'un navire. C'était l'*Africa*, devancée du reste par le télégraphe, car on placardait dans les rues de grandes affiches annonçant que ce vapeur, bon marcheur, splendidement aménagé, etc. (style de l'agence), allait repartir pour la côte d'Espagne.

Le soir même une brise légère balançait le vapeur espagnol, les flots venaient clapoter contre ses flancs, Éole semblait, comme un enfant badin, mettre en doux mouvement toutes les embarcations du quai. Sur le pont de l'*Africa* on n'entendait que le grincement des poulies et le chant des marins qui remontent les ancres, à l'harmonie cadencée de leurs refrains étranges. Tout était beau, ciel étoilé, chaude brise de mai, puis au loin l'amphithéâtre de Marseille et ses mille lumières qui tremblotent dans l'eau vacillante.



La vapeur s'échappe bruyante, l'eau tourbillonne autour de nous, nous filons, Marseille se rapetisse, et en face de nous l'immensité, le calme, les vagues qui succèdent aux vagues, se heurtant, se brisant, dans un bruit grandiose et solennel. Des barques passaient au large, bondissantes parfois, la lune inondait de ses rayons argentés cette vaste nappe solitaire à sa surface, mais qui contient dans son sein des millions de créatures, depuis le grotesque marsonin jusqu'à la poulpe voracé, à l'intelligente dorade et au polype informe, dernier anneau entre la créature et la matière.

Au gouvernail du vapeur, un de ces marins bronzés fredonnait ses mélancoliques refrains des mers, chantant le beau navire qui brave le vent et coupe la vague, qui bondit en avant, secoué jusque dans ses entrailles par les remous, ébranlé dans sa mâture par le vent. C'est un beau spectacle que celui de la pleine mer; l'homme, au milieu de l'immensité, se sent bien petit, bien impuissant; trois ou quatre de ces vagues réunies sauraient mettre un terme à ses pensers; mais la nature a tout prévu, tout organisé avec une sagesse admirable, les vagues sont isolées, les mâts plient sans se rompre; au lieu de braver la vague, le navire l'escalade, il bondit de l'une à l'autre, inondé mais debout, toujours en équilibre; décidément le génie humain braverait tous les éléments, et tout petit qu'il paraît, l'homme se redresse fier, indomptable au milieu de la nature en courroux. Mais quoi! le

courage faiblit à son tour, l'homme, cette fière créature, se sent défaillir : une faiblesse passagère peut-être ? Mais non, chacun regagne à la hâte les boîtes sépulcrales dans lesquelles on confine les voyageurs. C'est le mal de mer, un mal terrible qui tue le moral et affaiblit le physique : l'homme le plus fort est vaincu ; il se laisse choir inerte, l'œil terne, le visage altéré, il chancelle, tombe, se relève et tombe encore ; la poitrine est soulevée par de douloureux efforts, le dégoût survient, tout tourne autour de la victime ; âge, beauté, force, courage succombent, la victime cherche des yeux un bras ami pour l'aider à fuir. Des paroles étranges, incohérentes, se font entendre : « Chère terre de France ! » dit un émigrant qui fait du paradoxe quoique à moitié mort. Ne riez pas, lecteurs, ce mal ignoble a terrassé de plus forts lutteurs que nous ; il ne connaît personne, il frappe indistinctement le riche et le pauvre et le faible et le fort ; il s'attaque au courageux comme au railleur, à la riante et folle jeunesse comme à la vieillesse, à la beauté comme à la laideur. Tous payent leur tribut à la nature.

Nous étions dans le golfe du Lion, bien connu des marins par ses rigueurs ; des navires passaient battus par le vent, perdus au milieu des flots en fureur, sauvant quand même au passage ; c'était à l'aurore, le soleil se levait lentement au milieu d'un groupe de nuages dorés ; peu à peu il s'éleva brillant au-dessus des flots ; mais, avec son apparition, le vent redouble

de rage, les vagues balayent le pont avec un bruit terrible, ce sont parfois des mugissements tumultueux auxquels succèdent de sourds craquements, les malades croient que la dernière heure approche; mais tout à coup le tangage cesse, le mauvais pas est doublé, vingt têtes rassurées se montrent, les tables se garnissent de mets succulents, de condiments appétissants, de breuvages généreux. De toutes parts les passagers sortent comme des ressuscités. Le golfe est derrière nous, le mauvais pas est passé, on mange en riant de ses terreurs, de ses faiblesses; la mer a fourni à la table ses produits les plus délicats, des profondeurs du navire on sort des provisions fraîches, des vins d'Espagne, des fruits savoureux, l'olive amère, l'orange juteuse, la mandarine parfumée. Deux heures auparavant, je maudissais Santa-Cruz, ses retoutables histoires et ma curiosité; maintenant le courage et la vie me revenaient, et je m'écriai tout joyeux : En avant!

La nuit, une nouvelle nuit étoilée s'annonçait à l'horizon; au loin à perte de vue, des lignes bleu sombre, dentelées, se détachaient à l'horizon. « España » disaient nos marins. Des vols de mouettes aux grandes ailes découpées se dirigeaient vers la terre, des lumières brillaient bien loin sur les montagnes. Le beau pays des Espagnes semblait sortir des flots, notre vapeur, comme un coursier impatient, bondissait en avant, brassant l'écume, la brise du soir appor-

tait de terre de chaudes effluves de mai. On voyait à droite Carraquès, puis l'île des Oiseaux, puis des phares éclairant des falaises, et à perte de vue des lignes brillantes; c'était Barcelone.

La nuit était tout à fait descendue, la lune à l'horizon éclairait chaque vague, qui brillait et disparaissait; devant nous, des plaines d'argent étaient traversées ici et là par de grands navires qui fuyaient comme des fantômes agités par les flots. L'imagination se perd dans la contemplation de ces merveilles, les heures s'écoulaient à regarder, la lune a lentement gagné le faite de l'horizon, les rives approchent, on entend déjà le bruit sourd des remous contre la rive; puis peu à peu une ligne blanche se trace à l'orient, c'est le jour, le retour de la lumière se levant pour éclairer la nature dans toute sa splendeur. Ce n'est plus le ciel en feu et la mer en courroux; c'est un calme solennel qui précède le retour à la vie et à l'agitation, des milliers et milliers de feux pâlissent et disparaissent, des lignes bleues, puis blanches, se détachent au loin; c'est Barcelone, la riieuse capitale de la Méditerranée, qui se lève fière et radieuse de sa beauté; à sa droite une montagne rouge se détache, c'est le fort de Monjuich. Il était quatre heures du matin lorsque l'*Africa* entra dans le port, passant au milieu de centaines de barquettes de pêcheurs qui glissent sur les flots et s'empressent d'aller jeter leurs filets au large. — Une forêt de mâts se détache dans le

ciel, sur un navire de guerre espagnol on sonne la diane avec accompagnement de tambours, la fanfare du clairon résonne au loin par accords cadencés. — Le vapeur se range au milieu d'autres navires, et des multitudes de barques entourent le bateau et sollicitent l'honneur insigne de nous transporter à terre. Les bonnets catalans sur le chef, les alpargatas aux pieds, voilà enfin des Espagnols.

Peu après arrive la police sanitaire, puis on débarque, et la douane soupçonneuse fouille les colis. — Nous sortons et cherchons un logis. Voici à droite la grande arène des taureaux, puis une place sur laquelle se promènent de petits fantassins au teint bronzé, à l'œil vif, vêtus de grandes capotes bleues, de pantalons rouges et de guêtres noires, les pieds sont nus, fixés sur des semelles de chanvre. A l'hôtel, on fait toilette après quarante-huit heures de traversée, c'est de rigueur, puis on court la ville; je cherche la *Rambla*, cette promenade historique où viennent se draper des hidalgos dans leur manteau rapiécé, des señoritas avec des fleurs dans les cheveux et des jeunes gens avec de grands gilets à carreaux, tous finement chaussés. A gauche de cette belle promenade il y a le sombre palais de l'inquisition, puis des cafés magnifiques, des allées occupées par des fleuristes qui trônent au milieu de monceaux de fleurs. De distance en distance, il y a des kiosques où se vendent des journaux, puis des groupes de musiciens pinçant de la guitare,

chantant à gorge déployée des chansonnettes en vogue glorifiant la *fédérale*. Ici et là on voit passer les *arrieros*, ils conduisent de belles mules aux croupes soyeuses, sur lesquelles un artiste a taillé aux ciseaux des arabesques élégantes. Leur harnachement est tout oriental, de larges courroies de cuir jaune, brodées avec de la laine rouge, garnissent le poitrail; elles sont ornées de pompons. L'*arriero* lui-même est coquet, il a une veste de velours avec une belle ceinture en laine rouge. Barcelone me paraît si gai que j'ai de la peine à me persuader que la guerre civile a passé par là, que les volontaires occupent le fort de Monjuich et que les carlistes sont à deux pas. On chante partout la gloire de la république fédérale, les tambours de basque, les castagnettes retentissent; des volontaires, fusils au dos, regardent avec béatitude le groupe de musiciens glorifiant la liberté, l'égalité, la fraternité et la décentralisation. — Il faut le dire, les peuples ont parfois de ces fièvres, elles passent sur un pays, elles passionnent et s'imposent comme s'impose souvent une ritournelle, un refrain, un air de musique en vogue. Et pendant ce temps, de belles et nonchalantes barcelonaises passent, dominant de leur regard fier tout ce monde qui s'amuse. Et c'est là, pensai-je, ce peuple superstitieux, indomptable, qui rit et s'amuse comme un enfant!

Après avoir porté quelques lettres, rendu visite à une famille monarchiste qui habite près de la Rambla

et qui gémit de tout cela, je me rappelai, au milieu de ces délices de Capoue, que j'étais venu pour voir des carlistes. Je demande où je dois aller pour les voir, et on me rit au nez, puis on me regarde de l'air avec lequel on envisagerait un homme échappé d'une maison de santé; néanmoins on me dit que le chemin de fer est coupé à quelques lieues de Barcelone, et qu'en allant jusqu'à Mataro ou Arenys, je ne puis certainement manquer de rencontrer ces messieurs. Je cours donc au *ferro carril*, je prends un billet le plus loin possible, et le train remonte le long de la mer vers le nord. — La voie est au niveau de la Méditerranée; quand la mer est mauvaise, les vagues viennent s'engouffrer sous les roues des wagons. A gauche, le paysage est ravissant, ce sont des collines interminables garnies d'orangers et de citronniers, et entre deux, de charmantes bourgades tout ensoleillées, munies pour la plupart de cadrans solaires. Un parfum pénétrant domine partout; sur la grève, des barques sont espacées et des ouvriers occupés à les remplir d'oranges et de citrons : l'oranger est du reste encore en fleur. Nous débarquons à Arenys : encore des cadrans solaires; ce régulateur du temps ne trompe pas, parce que le soleil est un auxiliaire fidèle qui luit presque toujours. O l'homme! — A Arenys, une masse d'équipages plus ou moins délabrés sont là, stationnant, attendant les voyageurs; ils sont attelés de deux, quatre ou six mules. On m'assure qu'on me

transportera à Perpignan sans danger. Et les récits des journaux? On me répond : de mauvaises plaisanteries, répétées pour éloigner d'honnêtes *caballeros*, de dignes *estranjeros*, et peu s'en faut qu'après m'avoir empoigné par le bras on ne me bloque dans un coupé.

J'avais trouvé dans le coupé du train qui m'avait conduit à Arenys un jeune homme, propriétaire dans le pays qui avoisine la mer. Il m'avait raconté une quantité de choses intéressantes sur le pays et sur les mœurs des habitants de la Catalogne. Quel ne fut pas mon plaisir quand je vis mon compagnon de route venir à moi et m'offrir une place dans sa voiture pour aller dans la montagne. J'acceptai bien vite, et nous voilà en route. Le chemin montait à gauche de la gare, j'admirais le magnifique paysage, le postillon fouettait ses mules qui trottaient rapides, tantôt le long d'une côte, tantôt au bas des rampes. Tout en cheminant, je témoignai à mon compagnon de route mon ardent désir de voir les carlistes. *Bueno!* répond-il, nous n'avons qu'à avancer. En peu de temps les rives de la mer disparaissent, et nous voilà dans des forêts de châtaigniers et de chênes-lièges. Depuis la route on voit au loin la voie du chemin de fer interrompue, le long ruban a une solution de continuité. « C'est Barancote, me dit mon indigène en riant. — Qui est ce Barancote? — C'est le compagnon de Pietravalle, de Cuccala, de Saballs et d'autres chefs de bandes très-renommés par leur courage et



leur dévouement au roi. » Je comprends immédiatement que j'ai affaire à un partisan très-prononcé, aussi je commence à regretter mes paroles premières. Mais lui a l'air si bon garçon, si pacifique, que je me prends à faire des réflexions. — Et quoi! ce jeune homme si obligeant, si aimable, serait un des amis de ces bandes de pillards qui alignent les voyageurs contre les murs pour les fusiller? Et comme je faisais ces réflexions, notre équipage roule toujours à travers monts et vaux; nous arrivons à l'entrée d'une grande forêt, un torrent coule au bas de la montagne et remplit un grand bassin cimenté autour duquel croissent d'énormes cactus à fleurs rouges, des cigales battent dans leurs bruyantes tymbales, et dans un bosquet voisin un rossignol chante à gorge déployée. Sur une pierre est assis un grand diable qui a des bas blancs comme neige, sur la tête un grand bonnet catalan violet; il a une veste de velours et pendu au dos un beau fusil, il bavarde, cigarette à la bouche, avec une bande de cinq ou six lessiveuses qui battent du linge. A droite, un vigoureux mulet, les yeux bandés, tourne mélancoliquement autour de l'arbre d'une *noria*, sorte de roue qui puise de l'eau que versent ensuite de petits pots dans un conduit qui l'amène dans la campagne. Un peu plus loin, il y a une fonda, espèce de remise dans laquelle on débite du vin et des liqueurs. Autour de la table on joue aux cartes, les joueurs boivent de véritables mazagrans dans de

grands verres, il y a sur la table une bouteille de « fine champagne ». Je n'en crois pas mes yeux. Dans un coin de la salle, une grande et belle fille repasse des faux cols blancs avec de petites raies roses. C'est à en perdre et la raison et le goût des voyages. Et mon compagnon de sourire de mon étonnement et de me dire : « Los carlistas. » — Il y a contre le mur une douzaine de fusils assez propres, puis des sacoches. La bande est, paraît-il, de fort bonne humeur, car elle cause bruyamment et joyeusement ; je ne me sens cependant pas trop à l'aise, car on pourrait bien me demander d'où je viens, où je vais, et en ce moment les récits des voyageurs alignés contre les murs me reviennent avec persistance à la mémoire. Mais peu à peu je me rassure, la patronne de l'endroit a si bon visage, la jeune repasseuse aligne avec sollicitude ses faux-cols, ce serait mal de suspecter une aussi paisible compagnie. Au bout d'une demi-heure, messieurs les carlistes se lèvent, ils payent leur consommation, ajustent leurs sacoches sur leurs épaules, serrent la main de tout le monde, et s'en vont en nous criant : « *Adios* » ! Je les vois remonter vers la colline sur la route de Vich, et moi je reprends à toutes jambes la route d'Arenys et Mataro. Arrivé sur les hauteurs qui dominant la voie ferrée, je vois dans le lointain arriver le dernier train, et je me hâte afin de ne pas être obligé de passer la nuit dans ces parages ; heureusement le train avait beaucoup de soldats à débarquer,

et j'arrive à temps. Ces soldats arrivent pour battre la campagne, car la veille, paraît-il, les carlistes, mes bons amis de l'après-midi en étaient sans doute, avaient fait une descente à Mataro et emporté un riche butin. Le soir j'étais rendu à Barcelone, un peu désillusionné, mais enchanté toutefois de cette première journée.

## CHAPITRE II

Barcelone. — Manresa. — Un alcade bon plaisant. — Les rives de la Méditerranée. — L'Èbre. — Le jardin d'Espagne. — Valence.

C'était un mouvement inouï de voitures, carrosses, grands chariots à deux roues circulant dans les rues garnies de monde. Les belles Barcelonaises, qui craignent pour leur teint les rigueurs du soleil, sortaient en foule, invariablement accompagnées par leur mère, grosse personne presque obèse, parce que, me dit-on, les femmes travaillent très-peu. Ce sont de ravissantes créatures que ces filles de la Catalogne, aux grands yeux, aux visages frais et gracieux, de beaux camélias, ou des roses, ou encore des grappes de glycine dans les cheveux. Le long des quais, les marins chantent et hissent leurs voiles; à la Rambla c'est une vraie cohue, le chemin de fer américain qui va jusqu'au faubourg de Gracia a de la peine à circuler, les mules heurtent les passants, tout le long de la Rambla, les cafés sont éclairés, on entend un bruit mélodieux et confus, ce sont les pianistes et les guitaristes qui commencent la soirée; on rencontre d'abord la foule locale au costume

pittoresque, puis de jeunes élégants avec des cravates groseille, des pantalons perle, un grand panama sur la tête. Des centaines de ballons chinois sont allumés dans les arbres, cela fait un effet tout simplement féerique; ici et là les lucioles voltigent dans les branches, les cigales crient encore sur la cime des arbres, les marchandes de fleurs distribuent à tous les passants des bouquets artistement arrangés; tout ce monde qui respire l'air du soir monte jusqu'au haut de la promenade. Là s'élève le grand palais sombre de l'inquisition, contraste bien expressif : là la vie moderne, ses fastes, ses plaisirs; ici les anciens âges, leurs terreurs et leurs souvenirs lugubres. Au bas de la Rambla, la foule entoure un banc, il y a là assis sur la pierre, un jeune musicien. C'est un Andaloux, un enfant de ce peuple de trouvères, naissant, comme le dit le populaire, avec le sourire aux lèvres et la guitare au côté. Il improvise, il chante avec de vrais roucoulements les couplets les plus variés.

La chica que vol casarse  
 Si als vintisina no feste cha  
 Quant mes all espiell se miroc  
 Li s'en toixa que es me llecha !

Et bien d'autres encore, accompagnés de ce refrain bizarre de la *jota* qu'on retrouve dans tous les chants populaires des Espagnes. Quand l'improvisateur a réussi, on l'applaudit à outrance et les *cuartos* pleuvent,

sinon on fait silence autour de lui et il recommence. Ce sont toujours de douces poésies de souvenir et de regrets, la señorita et son caballero, la marchesa et l'arriero de Tarragone. On resterait des heures entières à écouter ces insoucians trouvères, venus, avec le printemps, des plaines de l'Andalousie, absolument comme les oiseaux, chantant toute la nuit les mélodies du sud. On oublie les heures à les écouter, car dans cette malheureuse Espagne le plaisir et la peine se suivent et se répètent, comme dans la rue le carrosse des grands croise les hidalgos au manteau rapiécé. Aucun farouche agent de la police pour engager les passants à se retirer. Quant aux cafés, on les ferme quand... le dernier client a consommé son bol de servezza, ou de bière mélangée de limonade.

Je rentrai à l'hôtel vers une heure du matin. Avant de m'endormir, je ne pus m'empêcher de sourire. Je m'étais figuré, je ne sais trop pourquoi, ce pays à feu et à sang, des carlistes féroces occupant des villages fortifiés, des troupes constamment en alertes, et je trouvais de braves soldats fumant tranquillement leur cigarillo au bord de la mer, des femmes carlistes repassant des faux cols à raies roses, ces indomptables bandits jouant aux cartes, buvant des mazagrans, et des prêtres faisant leur partie de domino au café, cigarette à la bouche. Mais tous les carlistes ne sont pas d'aussi bonne composition, je m'en aperçus bien plus tard.

Je regardai encore longtemps, de ma fenêtre, Bar-

celone qui s'endormait peu à peu, ses vastes rues qui devenaient désertes, puis au loin les collines adoucies des Pyrénées, sur lesquelles brillaient les feux des bivouacs des troupes ou des carlistes sans doute.

A l'aube j'étais déjà sur pied, je m'élançai hors de l'hôtel, me dirigeant vers la gare des lignes du sud. En traversant la Rambla, je vis le sol jonché de fleurs; sur les bancs, dans les coins des rues, des citoyens fédéraux, sans doute en délicatesse avec leur propriétaire, dormaient la tête appuyée sur un caillou. Chemin faisant, un petit homme m'aborde, il a l'air étranger, il me questionne en espagnol catalan et je lui répons tant bien que mal; il éclate de rire et me parle français. Mon compagnon de rue se rend à la gare; c'est un Français établi à Manresa; il est venu à Barcelone pour y faire des emplètes, il est accompagné par un de ses amis, un alcade de province, qui est venu voir jouer l'opéra. C'est un gros et grand homme qui a une immense lèvre dite bec-de-lièvre, un plaisant, farceur même qui faillit pour le début nous attirer une méchante affaire. Le Français est l'homme du monde le plus pacifique, malgré ses grandes moustaches; il m'apprend que la ville qu'il habite est tout entourée de carlistes qui viennent jusqu'aux portes de la ville rançonner les habitants, du haut du clocher on les voit chevaucher dans la campagne. Il m'engage à aller avec lui jusque dans cette dernière ville, j'accepte volontiers

et nous prenons nos billets au guichet. L'alcade ne parle pas un mot de français, mais il a l'air de nous comprendre, car il rit constamment, il est républicain convaincu, nuance fédérale, ennemi des carlistes.

Notre train traverse des contrées admirables de beauté, des villages sont enfouis sous des collines d'orangers, on voit les boules jaunes ou rouges, on sent un parfum pénétrant. Nous arrivons à une station, à Martorello, où une douzaine d'équipages poudreux nous attendent. On y entre plein de vie et de santé, on en sort meurtri, blessé, brûlé par un soleil de feu, et abondamment saupoudré depuis la plante des pieds jusque dans les oreilles. Le cocher, assis sur le brancard anime ses mules; mais, ô déception! ce n'est plus le gai muletier du Tarragon qui a les faveurs de la *marchesa*; c'est un gaillard sec, nerveux, qui jure comme un possédé, qui est sale et noir, et dont la voix stridente n'a rien de commun avec l'organe des Andalous. Les espadrilles qu'il a aux pieds sont en mauvais état, et pour toute coiffure il a un mouchoir noué autour de la tête.

Nous roulons au galop des deux mules dans un tourbillon de poussière; vers dix heures nous arrivons à Montserra. C'est une montagne dominée par un couvent et un refuge de prédilection de messieurs les carlistes, qui y viennent, don Alphonse et doña Blanca en tête, faire neuvaine après avoir rançonné quelque pauvre diable d'alcade. Au haut des collines on voit



des rochers abrupts, et sur le versant, de colossales plantations d'oliviers. Un peu plus loin, nous voici dans un grand village, nous nous arrêtons devant l'église, il y a là un petit marché, on vend des légumes, des fraises et des oranges; notre muletier donne la provende à ses bêtes, et nous courons dans le village; il y a une ou deux boutiques où l'on vend des espadrilles, des éventails, de l'eau-de-vie et des cordes de guitare. L'alcade est en plein pays de connaissance, il bavarde avec les uns et les autres, il s'entretient avec les volontaires de la liberté, coiffés de bonnets phrygiens rouges, qui nettoient leurs fusils; il leur parle de nous sans doute, car les volontaires nous examinent avec attention. Des groupes se forment, le perruquier va de porte en porte; mais pendant ce temps notre *coche* est prêt, nous remontons dans l'intérieur, et l'équipage traverse le village, dont la population est en train d'accourir. L'alcade au bec-de-lièvre a de la peine à garder son sérieux, il éclate et rit à se tordre, et nous rions aussi, car rien n'est contagieux comme le fou rire. Enfin, au milieu des hoquets fantastiques, notre bon plaisant nous donne à entendre qu'il a fait croire aux volontaires que le Français est un cabecilla carliste. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai trouvé la plaisanterie un peu forte, car peu de jours avant mon arrivée à Barcelone, douze malheureux prisonniers carlistes ont été massacrés dans les rues, et parmi ces susceptibles indigènes il ne fait pas bon

être suspecté d'être hostile à la fédérale, et encore moins d'être carliste. Un soupçon et l'affaire est réglée; les partisans de la fédérale sont, sous ce rapport, aussi expéditifs que les carlistes, parce que c'est une affaire de tempérament national. Le Français a perdu contenance au récit de l'alcade, il a une malle pleine d'objets de toilette sur la voiture et à Manresa une femme et douze enfants. Cette aventure refroidit le reste du voyage, heureusement nous arrivons à Manresa sans avoir été inquiétés et sans rencontrer d'autres gens suspects que des cavaliers, hommes et femmes, juchés sur des mules et des chevaux qui vont à la ville ou qui en sortent.

Manresa est une jolie ville, complètement envahie par la troupe, il y a là cinq à six mille soldats commandés par le général Velarde. Il y a de la ligne, des carabiniers, des lanciers et des artilleurs, portant tous assez gaillardement l'uniforme; ils remplissent les maisons du rez-de-chaussée au grenier, courent les rues en quête de vivres, achètent du tabac et des cigarettes; ils poursuivent les fillettes de la ville qui vont aux fontaines avec une grande jarre. Au moment où nous entrons dans la ville, du côté opposé, un bataillon y entrait également. C'était plaisir à voir toute cette jeunesse trotinant sans bruit sur la dalle, légèrement, malgré l'attirail accroché sur leur dos. Ils portent tous le large shako national; ils ne paraissent pas trop au chaud dans leur grande capote bleue; sur leur dos pend

un sac en toile blanche avec des bretelles croisant sur la poitrine, ils chéminent joyeusement, un œillet, une rose dans le canon du fusil, souvenir du dernier cantonnement. Au milieu du sac brille une grande assiette en métal, la *fuenta*, sorte de plat aux usages multiples. A peine entrés, les *chicos* sont licenciés puis ils courent à droite et à gauche pour acheter la *Corrèspondencia*, espèce de journal à un *cuarto*, très-lu des soldats et des officiers. Manresa est une ville catalane industrielle, on y file et on y tisse le coton et la laine, il y a des usines fort belles. Depuis le siège de Berga, on a fortifié la ville, aujourd'hui elle est à l'abri de toute surprise; elle est bâtie sur un sol rocailleux, on a même dû creuser la pierre pour asseoir les fondations des maisons. Le Français me raconte même qu'en décembre dernier, il était au théâtre, on jouait une pièce traduite du français, *Sans tambour ni trompette*, tout le monde applaudissait, lorsque soudain en dehors on entend des cris et un tapage effrayant. C'était le sieur Saballs et sa bande qui venaient en réquisition et qui cernaient le théâtre. Il fallut payer très-cher la faveur d'être débarrassé des réquisitionneurs.

Mon compagnon de route voulait m'emmener diner chez lui, mais comme il m'avait dit qu'il avait onze ou douze enfants à nourrir, huit soldats et un officier à loger, je le remercie et je vais dans un *parador*, où je fais un diner délicieux en compagnie de quelques officiers d'artillerie et côte à côte avec des sergents, de

ceux qui traditionnellement font les révolutions en Espagne. — Après le dîner, le Français vient me rejoindre et nous allons à la cathédrale. Nous arrivons tout essoufflés au haut de la tour d'où nous ne voyons aucun carliste, mais en revanche le plus admirable paysage qu'il soit possible de rêver. — Au loin les montagnes et les collines se perdent en échelons successifs dans un bleu tantôt clair, tantôt sombre. — En voyant ce pays accidenté, on comprend combien une guerre civile doit être longue à réprimer. — J'ai beau braquer ma jumelle de tous côtés, je ne vois que des collines, des touffes de citronniers et d'orangers, des fermes blanches, mais rien qui ressemble à une armée de partisans. On oublierait la guerre civile si, en jetant les yeux au-dessous de soi, on ne voyait circuler la troupe autour de petits remparts coupés de meurtrières, travaillant à dresser un profil ou à creuser un fossé. Je jugeai qu'il était inutile de m'engager à travers le pays.

Nous étions au samedi soir, les carlistes n'opèrent pas le dimanche; ils se reposent et entendent la messe pour fortifier leur conscience pour tout le reste de la semaine. Ceci constaté, partons et allons vers le midi. — Encore une tentative manquée, pensais-je. Bientôt après j'étais installé dans une tartane à deux roues et je cheminais de nouveau vers la Méditerranée. J'en voulais un peu aux carlistes, car il me paraissait que ces braves gens usent plus d'espadrilles qu'ils ne

brûlent de cartouches. Pendant des heures le véhicule roule sur la route, dans la nuit on voit les fermes, les villages qui disparaissent; puis vers minuit j'arrive à Martorello, où je passe le reste de la nuit. A l'aurore j'étais à la gare, prenant un billet pour Valence. Le train part; on traverse une contrée qui est un vrai paradis. Il y a dans le train quantité de soldats qui devorent les journaux à un sou, il y a de quoi intéresser, et tous ces jeunes gens prennent en effet un grand intérêt aux affaires du pays. Qui du reste y est plus intéressé qu'eux? La population jouit de son bien-être, de sa tranquillité, de sa fortune, mais le soldat voit sa vie engagée, car il n'est pas de jour qu'une affaire ne soit signalée, et dans chaque affaire il y a des morts, des blessés et des disparus. — Malgré cela, cette jeunesse paraît ardente, dévouée, on rit, on commente vivement, on allume force cigarettes, on boit une gorgée d'eau à chaque station, on mange une croûte avec une tranche d'orange, ou une tasse de chocolat grosse comme un dé à coudre, et on oublie les mille misères de la vie de ce monde. — Voilà ce que j'ai vu dans cette belle province de Catalogne habitée par un peuple intelligent et travailleur dont on dit même :

Diceia que los catalanes  
De las piedras sacan panes.

Ce proverbe populaire est le plus bel hommage qu'on puisse rendre à un pays : « Les Catalans, avec des

pierres feraient du pain. » — En réalité, on ne voit que vie et mouvement dans les villes et dans la campagne. Beau peuple, industrieux, brave et courageux, qui sent qu'il est supérieur et qui regarde d'un air railleur ses compatriotes d'une autre province. — Une mauvaise administration en a fait une population ruinée, qui perd courage au milieu des complications multiples qui se présentent chaque jour sous ses pas.

Et pendant que je fais ces réflexions, le train glisse rapide le long des bords enchantés de cette belle Méditerranée qui vient de ses flots cadencés battre les galets de la plage. — On traverse des plaines admirables qui sont inondées d'un soleil de feu; voici, Tarragone une vieille ville mauresque aux murs crénelés dans lesquels nichent des milliers d'engoulevants; puis Tortosa, ses vastes plantations, ses vignes, les bords brûlés de l'Èbre, — le vieux fleuve autour duquel des légions armées se disputent le sceptre d'Espagne, vient jeter ses eaux jaunâtres dans la mer. Au loin on voit la ville noyée dans ses rayons de soleil s'étendre mollement, paresseuse sur les bords du fleuve historique, puis la vapeur siffle et nous traversons de nouveau des plaines immenses. — Nous arrivons à Sagonte. Là plus de carlistes, les gens du pays leur ont fait une chasse terrible et ils ne sont plus revenus. Sagonte, si vous voulez bien que je le rappelle, a été, du temps des Romains, une ville héroïque qui s'ensevelit sous ses

ruines plutôt que de se rendre aux Carthaginois. — On voit encore là, comme sur toutes les rives de la Méditerranée, des ruines d'une beauté imposante, des colonnes, des arcs de triomphe, des tombeaux; on rêve à ces temps lointains des siècles passés, on devient philosophe à force de se dire : Eh quoi ! l'homme a donc toujours été le même depuis la création du monde jusqu'à nos jours ! Jadis Annibal, les Carthaginois et les Romains, aujourd'hui guerre partout, conquête, puis des ruines !

Voici dans la province une série de localités aux maisons basses entourées de cactus et de hauts palmiers qui semblent courber leurs grands cous et regarder dans les cours; tout jusqu'au nom des villages a gardé quelque chose de l'Afrique, Alcalá, Benicassim, Benicarlo, Benifallet. — Les gens qui viennent voir passer le train semblent même avec leur peau bronzée appartenir aux descendants directs des légions d'Abdrame. — Ces palmiers, ces dattiers qui dressent leur tête contre le ciel semblent, eux aussi, des vestiges vivants de la domination des Maures; ici et là ils ont poussé dans la campagne, pauvres exilés abandonnés sur la terre étrangère, ils fleurissent oubliés. Mais pour aujourd'hui, il faut vivre du présent. Sagonte, la ville romaine héroïque, n'est plus, Murviedro l'a remplacée, il ne reste de Sagonte que des ruines et l'écri-teau de la gare, « *Sagunto* ». — Quant à la ville elle-même elle a disparu de la surface du globe et de la

carte géographique. — Entrons donc à Murviedro, il y a du monde; foule à la gare, les uns viennent attendre des amis, les autres en expédier; puis le train passe et tout redevient solitaire. — Une posada est remplie de muletiers buvant du gros vin rouge qu'on tire des peaux de boucs, on s'occupe de politique, de la fédérale et des proclamations; heureusement pour moi, je suis fédéraliste par conviction, sans cela je crois que s'il m'arrivait de manifester une opinion contraire, tous ces braves patriotes me passeraient leur couteau à travers le corps, n'importe la manière, andalouse ou catalane.

Pendant toute la soirée ce fut un débat politique fort animé; je regrette que mon ignorance des finesses de la langue ne m'ait pas permis d'apprécier comme ils le méritaient les excellents bavardages de ces braves gens; ils avaient tous en poche je ne sais quelle proclamation d'un de leurs candidats aux cortès, et ce fédéraliste leur promettait l'ère de la paix et du bonheur. Comme une bienfaisante rosée, les faveurs allaient enfin, après mille misères, se répandre sur la terre, l'âge d'or allait enfin se montrer. Quelques auditeurs paraissaient cependant étonnés de ce que malgré la proclamation de la république on continuât à payer des impôts, même par anticipation, de ce qu'en outre tout allait comme du temps d'Amédée, c'est-à-dire de travers. — Il me sembla même saisir je ne sais quel système calqué sur une statistique et tendant à



créer un tour de rôle pour la propriété, de façon à ce que chacun puisse à tour de rôle devenir propriétaire. Je ne garantis pas ce dernier détail qui me paraît même assez confus par lui-même, indépendamment de la langue dans laquelle il fut présenté. Bref, vers minuit une partie de la société s'en alla enchantée des choses nouvelles débitées, rêvant fédérale et partage des biens, république universelle et abolition des impôts progressifs, directs ou indirects. J'en fis autant, tout étonné de cette grande liberté, car enfin voici des gens qui émettent en conciliabule public des idées et des théories qui naguère ont produit ailleurs la plus colossale des révolutions, décrivant le gouvernement, l'administration et l'État sous le nez d'un brave garde civil, devant l'alcade, et personne ne songe à faire la plus petite observation. Décidément la liberté a du bon, et vive l'axiome : « Ceci tuera cela, le sabre tuera le sabre ». — En ce qui concerne la police touchant l'ordre public, elle fut encore plus facile, la *posada* est ouverte toute la nuit, et comme le combat qui finit faute de combattants, elle se ferma faute de consommateurs. — Aucune rixe, aucun désordre ; chacun ayant écouté les théories fédérales et fumé bon nombre de cigarettes, s'en fut se livrer au sommeil. — Décidément les Espagnols ont du bon sens, sans compter qu'aucun des assistants ne se trompa de chemin. — Mais voilà, s'il y a danse, gare aux couteaux !

Le lendemain, au jour, le train s'acheminait vers le sud à travers des rochers désolés, des prairies ravissantes, car ici tout est contraste. Nous allions à Valence, la ville la plus bigote de toutes les Espagnes, la capitale la plus singulière de toute l'Europe peut-être. — Je n'ai pas voulu traverser ce curieux pays sans prendre des notes et des renseignements en attendant quelque chose de plus dramatique; qu'il me soit permis d'esquisser à grands traits la physionomie de ce pays béni du ciel. — De l'antique Sagonte à Valence, capitale du jardin de l'Espagne, on traverse des contrées délicieuses. — Les Arabes ou plutôt les Maures, qui ont été jusqu'au roi Jaime d'Aragon les paisibles possesseurs du pays, l'ont doté d'un système d'irrigation qui fait sa richesse et sa prospérité, et qui existe encore aujourd'hui.

Des générations successives n'ont rien trouvé à ajouter au génie du vainqueur, et aujourd'hui, après neuf siècles, les travaux des Maures apportent comme jadis aux cultivateurs de la contrée le bien-être et la prospérité. — Les eaux de la Turia, qui se jettent dans la Méditerranée au-dessous de Valence, sont détournées et introduites dans sept canaux correspondant aux jours de la semaine, et qui se subdivisent en un nombre infini de petites artères qui vont dans toute la contrée, apportant avec elles la fraîcheur et la prospérité. — Ce système si simple quant à la création, devait apporter dans l'exécution des difficultés nom-

breuses, car en Espagne comme partout ailleurs, la répartition des faveurs, fussent-elles fédérales, entraîne de nombreux conflits. Il s'agissait donc de répartir les faveurs d'une façon équitable. Or le génie des Maures se montra encore à la hauteur de la tâche. Chaque grand canal correspondant aux jours de la semaine, les canaux secondaires durent correspondre aux heures du jour; or les artères secondaires eurent leur heure comme les canaux eurent leur jour.

A l'heure fixe le propriétaire arrive armé de sa bêche, il ouvre la barrière et le précieux élément s'engouffre, apportant dans le domaine la vie et la prospérité. — Il y a près de neuf siècles que ces détails sont convenus, de génération en génération cette réglementation s'est transmise, et non-seulement les hommes n'ont rien trouvé à modifier aux conventions, mais au contraire ils veillent à ce que rien ne soit modifié dans le système établi. — Mais il arrive parfois qu'un propriétaire plus avide que les autres trompe ses voisins, qu'il ouvre nuitamment le passage au bienfaisant élément, en un mot qu'il vole la provision d'eau de ses voisins. A cela les Africains ont encore trouvé un remède, ils ont institué le tribunal des eaux. Tous les jeudis, devant la cathédrale de Valence, des hommes élus par le suffrage de leurs concitoyens, sont désignés comme juges. Les causes sont présentées, examinées, et là, sans réquisitoire, sans plaider, sans paperasses et sans frais d'avocat,



le juge tranche la question. — Son arrêté est indiscutable, en moins d'une heure, on a réquisitoire, jugement et arrêt, et le jugement est immédiatement exécutoire. — Allons! saluons, en entrant dans la capitale du jardin d'Espagne, ces coutumes primitives mais judicieuses, inclinons-nous devant ces Maures que nous nous représentons comme des êtres à moitié sauvages et qui nous donnent cependant, à neuf siècles de distance, l'exemple de la sagesse. — Eux des barbares! Erreur; ils ont passé et laissé sur ces terres des monuments que les siècles ont respectés, des usages que les populations ont conservés et des lois qu'elles bénissent.

Mais revenons au système qui permet au cultivateur de faire plusieurs récoltes successives. — L'orge, le riz, le safran, les légumes prospèrent dans cette terre féconde irriguée avec tant de sagesse. On passe au milieu de campagnes délicieuses, on voit de petits cottages anglais, des clos cultivés comme des jardins potagers, des touffes d'orangers d'où s'échappe un parfum suave et pénétrant qui entre jusque dans les trains. La soie, la cochenille, les fruits parfumés de l'Afrique se trouvent là en abondance, on dirait une serre chaude d'une vaste proportion; c'est un pays béni par le Créateur, doté de ce que la nature peut offrir de plus parfait, de plus exquis. C'est bien là le jardin de l'Espagne, la terre enchantée du beau royaume de Valence.

J'arrivai à Valence tout étonné d'apprendre ces détails extraordinaires; j'admirai ces petits clos tellement perfectionnés par la main des hommes, que le travail en est devenu une science; mais ici-bas rien n'est parfait, l'ombre est nécessairement liée à la lumière, le *labrador*, c'est-à-dire le laboureur valencéen a l'œil terne, le teint plombé, des fièvres pernicieuses règnent en maîtresses dans ces parages d'où s'évaporent constamment des vapeurs humides; les gens de la contrée sont vindicatifs, méchants; c'est le pays de l'Espagne où il se produit le plus de crimes. Depuis une dizaine d'années il y a décroissance, et l'usage s'est perdu de consacrer par une inscription commémorative la place où avait été commis un meurtre. Il n'y a pas longtemps, on lisait encore : *Aquí murió de desgracia*. « Ici mourut malheureusement un tel, tel jour, telle année. » Valence n'est pas précisément estimé par les autres Espagnols; le hardi Catalan, le gracieux Andalous toujours souriant, l'indolent Castillan, témoignent peu d'amitié au Valencéen. On aurait tort cependant de critiquer trop sévèrement le *labrador* valencéen. Occupé à faire produire pour un autre une terre qui ne lui appartient pas, il est devenu envieux, partageux, et de tout temps il a eu du goût pour le pillage : aussi dans toutes les révolutions, et elles sont fréquentes en Espagne, on a vu les hommes des environs accourir dans les villes réquisitionnant et emportant tout ce qu'ils peuvent saisir. Il y avait même au-

trefois dans chaque intérieur de la huerta un sac traditionnel qui faisait même partie du mobilier de toute famille; malheureusement l'autorité s'est émue des instincts pillards de ces populations : aussi, au commencement de ce siècle, on finit par attraper une cinquantaine de ces précoces communards, dont une douzaine furent pendus haut et court, les autres disparurent dans les colonies. Ce remède radical a produit son effet, aujourd'hui les paysans de la huerta viennent à Valence pour y vendre leurs produits, on les voit sur leurs petits chevaux et leurs mules apporter les variétés innombrables de leurs légumes, de leurs fruits, une longue trique sous le bras, des couteaux affilés dans la ceinture; ils s'alignent dans une rue immense près du marché aux fleurs, à l'abri des rayons du soleil, sous de grandes nattes de junc ou de palmier; mais vient un mouvement politique, un changement de ministère, ils s'empressent de regagner leurs jardins, tant ils sont pris de la peur d'être arrêtés, pendus ou déportés.

J'ai voulu, avant de reprendre mon récit, m'arrêter un instant dans ce singulier pays, et donner un aperçu des mœurs des habitants, de leurs privilèges, car c'en est un en Espagne, où il existe un code aussi volumineux que l'Encyclopédie, de pouvoir se faire rendre justice sommaire, sans frais, sans perte de temps, en un mot sans aucune de ces formalités bureaucratiques qui entourent toute action juridique moderne.

J'étais donc au milieu de mai en pleine Espagne du Sud, dans le plus beau paysage qu'il soit possible d'imaginer. Le soleil est de feu, il noie le paysage dans des flots d'une lumière qui pénètre partout. Les plaines sont comme brûlées par l'astre incandescent. Quand vient le soir, ce sont des teintes irisées, puis dorées, les chaînes de montagnes se détachent dans le paysage, couvertes de châteaux, de ruines; tours et créneaux, sont-ce des châteaux du moyen âge, sont-ce des ruines romaines ou mauresques, ou bien quelque aire du temps des Sarrasins? C'est peut-être de tout, car tant de peuples se sont disputé l'Espagne, tant d'invasions se sont produites, qu'on ne saurait dire si les dominateurs ont laissé plus de traces dans la population que de ruines sur les montagnes. De loin en loin même on voit le panache de quelque palmier dépasser toutes les cimes des arbres et jalonner les lignes de l'horizon.

Valence est une grande et belle ville qui a commencé la première à donner la chasse aux carlistes, aussi n'en voit-on aucune bande à l'horizon. La population déteste tous les gouvernements, sauf *la fédérale*, et cela se comprend; le pays étant riche et productif, on comprend que bonne part du bien-être est affectée à d'autres parties du pays, à la Manche par exemple qui ne produit que des ronces, des chardons et quelques herbes rabougries. La plus douce quiétude règne dans la contrée, les journaux locaux sont empreints d'un

abandon inouï : selon eux, le carlisme se meurt faute d'argent et de coopération dans les autres provinces, et comme c'est la fête de la *Virgen de los desesperados*, de la Vierge des désespérés, chacun se promène, on parcourt le marché aux fleurs, on se promène à l'ombre des palmiers, dans cette magnifique allée qui relie le Grao à la ville; de ravissantes *niñas* font la causette sur les balcons; sur la place il y a un corps de garde occupé par des volontaires fils de la liberté ou de la fraternité, je ne sais plus au juste, je me rappelle seulement qu'ils portent des chapeaux à plumes, des chemises rouges, des pantalons gris et des sabres; ils lisent la *Correspondencia*, qui signale que l'armée a de nouveau mis en déroute une bande lui tuant et blessant un nombre incalculable de monde et s'emparant d'un mulet chargé de pétrole. De pareils bulletins de guerre sont le pain quotidien des journaux, on lit cela régulièrement tous les jours; or, au bout de l'année, le statisticien pourrait en conclure que l'armée carliste a été détruite cent fois. « On en tue tellement, me disait en souriant narquoisement un sommelier de l'hôtel, que je m'étonne seulement qu'il y en ait encore. »

Mais ces carlistes ont la faculté de ressusciter des morts, car à peine les a-t-on battus quelque part qu'ils reparaissent plus nombreux ailleurs, rançonnant ici une commune, brûlant là une gare; j'en ai vu une, rose, charmante, coquette, le cabecilla Cuccala y avait



mis le feu, le pétrole avait léché les murs, brûlé le bois, mais respecté la couleur, on aurait dit une construction non achevée, et à côté un bon curé gros et dodu contemplait ce désastre en vrai amateur philosophe : *El petrolio*, me dit-il.

## CHAPITRE III

La Manche. — Un train réquisitionné. — Aranjuez. — Madrid. —  
Castelar. — Prisonniers carlistes. — La fête de San Isidro.

Je devais quitter ce séjour enchanteur.

Ayant bouclé mon petit bagage, je me rends à la gare et je monte dans un train qui m'amènera en trente-six heures à Madrid. Nous nous embarquons en compagnie de gens qui vont à Madrid jouer à la grande bourse. En route, pour une peseta nous remplissons notre compartiment d'oranges. Nous descendons d'abord du côté du sud. Des champs s'étalent ici et là, des cerisiers sont couverts de fruits mûrs, des mulets tournent sans relâche autour de la *noria*, des enfants en chemise saluent le train; dans les gares il y a foule, des fillettes du pays, aux foulards multicolores autour de la tête, nous regardent curieusement avec leurs grands yeux noirs; des jeunes gens sont coiffés d'énormes chapeaux en velours, de la forme d'une roue de cabriolet; tous portent la large ceinture et le couteau andalous à lame en forme d'une S. Peu à peu les contrées fertiles disparaissent, des montagnes arides leur succèdent, on ne voit à perte de vue que rochers

et buissons. Nous voilà lancés à fond de train dans le pays d'Albacète et de la Manche. C'est le pays des contrastes que cette Espagne, vertu et vice, ombre et lumière, fertilité et stérilité, intelligence et abêtissement. — La nuit peu à peu descend, nous entrons dans la Manche. Dans la demi-obscurité on voit ici et là, sur les collines, aux confins de l'horizon, ces monstres ailés qui mettaient en fureur le valeureux don Quichotte; ils sont là-bas, tournant selon le vent, ces témoins des folies du héros de Cervantes. C'est la lance au poing, le sourire aux lèvres, en pensant à la Dulcinée de Toboso, que le preux s'élançait sus à ces géants malicieux qui persécutaient les dames et mettaient au défi les chevaliers errants de l'époque.

Mais les indigènes sont coutumiers du spectacle; savent-ils seulement par ouï-dire qu'il y a eu de par le monde un malheureux illuminé redresseur de torts? Pour moi, je ne puis me lasser d'admirer ce nouveau tableau; c'est une plaine immense comme un océan, le train roule pendant des heures entières sans rencontrer autre chose que des blocs de rochers, de hautes bruyères et ces chardons historiques dont se délectait la monture du judicieux Pança. — Enfin voici une gare, c'est Quaro; une vieille femme crie son *agua*, *quien quiera agua*, et le train repart. Mais ici un épisode s'intercale dans mon récit. Il y a juste trois jours, le train qui nous porte a été arrêté, quatorze hommes bien munis d'escopettes ont donné à entendre

aux voyageurs de ne pas bouger, *nadie se move*; puis ils ont tout bonnement enlevé la recette de toutes les gares de la ligne, sous le nez de cent personnes, après avoir menacé de fusiller quiconque ferait un mouvement. L'opération du pillage terminée, les bandits ont salué, puis ils se sont retirés enchantés de leur bonne affaire. Pendant ce temps, le mécanicien avait détaché la machine, puis il était parti à toute vitesse pour chercher du secours. Le secours arriva dans la nuit, mais, bien entendu, trop tard. Les voyageurs demandèrent une enquête, un rapport de l'alcade; mais un homme d'esprit ayant fait remarquer que l'alcade se trouvait sans doute à la tête de la bande, chacun se contenta d'un raisonnement aussi judicieux. Voilà le petit fait divers local qui se passait il y a juste trois jours; naturellement cette affaire faisait l'objet de toutes les conversations. Notre train se remet en marche, chacun regarde aux fenêtres, mais il n'y a nulle part trace de la bande des quatorze; peu à peu les stations sont moins rares, ici et là des marchands de poignards entrent dans le train et vous offrent de bien jolis produits de la manufacture de Tolède. A Castillejo, voici l'embranchement de la noble ville de Tolède. Pour y arriver on traverse de grandes plaines que traverse le Tage, le gibier foisonne, la cour venait y chasser le petit lapin des sables, dont la chair est si estimée; marquis, comtes, grands d'Espagne venaient traquer le daim, le sanglier, et dans la montagne les

bouquetins et de grands aigles. C'était le beau temps alors; aujourd'hui le lapin, protégé par *la fédérale*, a pullulé partout, c'est par milliers qu'ils habitent la contrée. Le pays est riche, productif; il y a quelques années, deux étrangers découvrirent dans la campagne une racine jaunâtre pareille à la gentiane; c'était de la racine de réglisse. La découverte était une fortune, et en effet les deux étrangers exploitèrent leur trouvaille et s'en firent une belle fortune. Après la plaine aride voici des forêts de chênes-liéges, un paysage nouveau, des champs cultivés; des oiseaux d'une couleur vert métallique nichent par centaines dans les trous d'une tranchée, je demande inutilement à quelle espèce ils appartiennent, personne ne sait le dire. Aranjuez sort tout à coup du milieu des bouquets d'arbres. Si Philippe II fit de l'Escorial la huitième merveille du monde, en revanche Charles III, plus poétique que le farouche Philippe, voulut un paradis sur la terre, il voulut une retraite pour venir oublier sous les grands platanes, sous les chênes qui bordent le Tage, les soucis de la couronne et les intrigues de la cour. Ce sont des villas, des palais, des pavillons bâtis ici et là dans les bois, des avenues splendides, des forêts artificielles. L'Espagne n'a plus voulu de rois fainéants gaspillant en fêtes les trésors du pays, elle a chassé ses rois, mais par contre on prétend que *la fédérale* a voulu extirper jusqu'au souvenir de ces rois et qu'elle a complètement dégarni les palais d'Aranjuez des meubles somptueux

qu'ils contenaient. Les excès sont toujours blâmables. Les beaux jours d'Aranjuez historiques reviendront peut-être; en attendant, c'est la patrie des marchands de bois, le rendez-vous des scieurs de long. Ce qui s'abat d'arbres dans ces parages tient du prodige, on voit des trains entiers chargés de billons de madriers, de poutres et de planches. A Aranjuez, tout en prenant une tasse microscopique de chocolat parfumé, accompagné de l'aciugarillo, espèce de soufflure de sucre, on est assailli par les derniers marchands de poignards de la ligne, qui vous font admirer la finesse de la pointe et la solidité de la lame, puis la cloche sonne. Adieu, Aranjuez, tes bosquets ombreux, tes palais enchanteurs. Voici au loin les montagnes de la Guadarama, qui garantissent à Madrid cette brise traîtresse qui, comme on le dit, « tue un homme et n'éteint pas une chandelle. » Voici une ligne blanche, puis une colline couverte de maisons roses et blanches : c'est Madrid, la capitale des Espagnes. Un monde inouï se meut dans les gares, civils, militaires, gens du peuple, chariots à deux roues et équipages. On sort de la gare. A droite, voici les jardins du *Buen Retiro*, sorte de Champs-Élysées; plus loin le *Prado*, tout bordé de buissons de roses sauvages et d'églantines rouges et jaunes, aux couleurs d'Espagne. Voici la rue d'Atocha, où Prim fut tué; puis le palais des cortès où se forgent les foudres et se préparent les tempêtes; puis la Puerta del Sol, au bout de la rue Alcalá.

Dans la ville, c'est un mouvement inouï, on entend crier les journaux et les billets de loterie; des aveugles accroupis à terre fredonnent des chansons mélancoliques, s'accompagnant de la guitare. Là un corps de garde. Des volontaires de la fédération déchiffrent les nouvelles du jour ou jouent au bouchon; à la *Puerta del Sol* on se coudoie pour passer sur les trottoirs, tandis qu'au milieu c'est un labyrinthe d'équipages, d'omnibus, de hauts chariots, entre lesquels passe encore le chemin de fer américain qui vous conduit hors de ville.

Madrid est bâtie sur une colline sablonneuse, dans une contrée stérile, froide et sauvage. Pourquoi? personne ne le sait. C'est un mystère que Philippe II a emporté avec lui dans la tombe. Au pied de la ville coule le Manzanarès, ce ruisseau historique, à sec pendant six mois de l'année, ce qui n'empêche pas que dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* on lit qu'un régiment de cuirassiers français traversa le 2 mai 1808, le Manzanarès le sabre entre les dents et dans l'eau jusqu'à la ceinture. Après cela, fiez-vous à l'histoire. On conseillait même à la municipalité madrilène de vendre les ponts pour faire venir de l'eau. J'arrivai à Madrid au moment des élections aux cortès, peu de jours après que la commission de permanence eut été violemment dissoute par les volontaires exaspérés. M. Serrano s'enfuit en France; M. Topète, le chef de la révolution des marins en 1868, fut emprisonné, et le reste

de la commission s'esquiva par les fenêtres ou par les corridors. L'animation est grande dans la ville, de fâcheuses nouvelles sont venues du nord, puis des prisonniers carlistes viennent d'arriver, je les vois passer deux à deux, en assez mauvais état, déguenillés, abattus; on les dirige vers la gare du Sud, et de là à Séville, Cadix et la ligne, je veux dire aux colonies, où on les emploie à combattre un autre genre d'insurgés, ceux de Cuba.

Malgré les fâcheuses nouvelles du nord, on s'amuse à Madrid : cinq ou six théâtres, deux cirques, et les courses de taureaux le dimanche, sans compter les concerts du Prado. « Et Madrid a beaucoup perdu, me dit un isabelliste, on ne s'y amuse plus et l'argent est rare; c'est une désolation. »

Le jeudi 15 mai, il y avait, au point du jour, un bruit inouï dans les rues de Madrid, des files interminables de voitures à six chevaux ou à huit mules empanachées s'alignaient dans les rues, un monde immense circulait dans les rues, les trains déversaient dans la capitale cent mille provinciaux. C'était fête patronale, la San Isidro. Ce grand bienheureux, avant d'avoir les honneurs de la célébrité, était un simple valet de ferme, s'occupant avec toute la philosophie imaginable des devoirs de son obscure vocation, absolument comme un homme qui n'a pas conscience des grandeurs du monde. Quand le valet de ferme Isidro avait terminé sa besogne, il s'adonnait volontiers à la



contemplation et à la prière, mais là, avec une telle ferveur, que le ciel finit par le remarquer. Or il advint qu'une sécheresse mit les récoltes en danger, l'herbe brûlée par un soleil de feu s'étiolait sous les baisers de l'astre du jour, le ciel était sans nuage, et la calamité allait croissant. Isidro eut la bienheureuse idée d'invoquer la Vierge, et soudain, des flancs de la colline jaillit une source d'eau pure. Le miracle était fait, Isidro était un saint. On construisit une église pour célébrer le miracle et témoigner de la piété du pauvre vacher, qui passa soudain ermite et saint homme. Telle est la légende du 15 mai, aujourd'hui on court à San Isidro, on traverse le grand pont de Ségovie, puis on s'achemine vers les plateaux, d'où une vue splendide s'étend sur Madrid; mais on ne perd guère son temps à l'église, on boit à tour de rôle un grand verre d'eau, puis on va aux plaisirs. Le village est perdu au milieu d'une plaine rouge et sablonneuse, au loin le vent roule les blés; plus de cent mille personnes, hommes, femmes et enfants s'ébattent, dans la plaine, les uns assis sur l'herbe dînent, chantent ou s'égayent, c'est une cohue indescriptible; les jeunes gens et les jeunes filles sifflent dans de petits tubes en verre. Les orgues de Barbarie, les guitares, les castagnettes résonnent en un bruit immense, c'est un tapage assourdissant. On s'anime en vidant les grandes gourdes de cuir, on s'essuie la bouche, et au bruit des mandolines et des castagnettes le peuple danse. Il fait

beau voir cette fête, admirer ce peuple insouciant, le voir à l'abandon, rire, manger et danser, se souciant autant de don Carlos que du lendemain, autant de la république que du Céleste Empire. Blondes et brunes dansent le boléro, le fandango, la galicienne avec des volontaires ou de beaux artilleurs secs, grands, nerveux, faisant claquer leurs doigts en cadence. Et au milieu de cette cohue circulent des éclopés, des infirmes, des *desgraciados*, des gens sans jambes, sans bras, qu'on tient à l'ordinaire enfermés, mais qu'en ce jour de bienveillance universelle on lâche sur l'humanité pour percevoir l'impôt indirect de la charité. Ce jour-là, le pauvre comme le riche donnent au plus pauvre une abondante provision de *chiavos*, de ces petites monnaies de cuivre informes que Prim a rapportées du Maroc comme contribution de guerre, et qui sont rentrées dans la circulation. On raconte même qu'il fallut huit mois aux employés des finances pour reconnaître le paiement. Il y a dans cette foule des mendiants aristocrates, j'en vis un à cheval, le conducteur menait l'animal par la bride tout en fumant la cigarette nationale. Et ce beau déguenillé pourrait travailler, s'il le voulait; mais c'est un hidalgo qui se drape dans son manteau rapiécé, il serait capable de rééditer la phrase historique : « Dans ma famille, señor, jamais personne n'a travaillé. »

On se sent pris de tendresse infinie pour ce respectable représentant de la dynastie des fainéants, chez

qui le dégoût du travail est un principe de famille. Sous la tonnelle, des danseurs et des danseuses par milliers ont accroché mantes et écharpes aux treillis, et là, à l'ombre, on tourne en changeant de cavalier, au bruit des castagnettes; si le cavalier qui passe plaît à la belle, un baiser est donné, sinon on lui tourne le dos et on passe à un autre. C'est un immense bourdonnement, une joie folle et communicative qui envahit; les jeunes gens rient et montrent leurs dents blanches, les jeunes filles font des jaloux; puis, le soir venu, on rentre en caravane innombrable, par groupes, deux à deux, chantant les refrains populaires, la jotta, la paix et le plaisir, l'amour et la bravoure, le vin doux et les grands yeux noirs, le beau ciel bleu des Espagnes, ses cavaliers ardents et ses señoritas à la taille souple. Mais de san Isidro pas plus question que s'il n'avait jamais existé. C'est à dégoûter du désir d'imiter ce saint homme. Pauvre humanité!

Cette journée, si belle pour Madrid, se termine pour la population au théâtre; il y a plusieurs représentations, une entre autres fait accourir, c'est *el Cura Santa-Cruz*. Comme ce titre a quelque chose d'actuel, j'y cours et je n'y vois qu'une ignoble parodie de la vie monastique, un cancan échevelé à faire frissonner les habitués des plus tristes bouges des faubourgs de nos grandes villes. Que la troupe rêve la capture et la mort du curé Santa-Cruz, rien de plus logique; mais le peuple réfléchit peu ou pas, et, dans ce pays d'en-

thousiasme facile, les réputations se soutiennent au moyen d'actions bonnes ou mauvaises, sublimes ou détestables, et M. Santa-Cruz est un des héros de bien des gens.

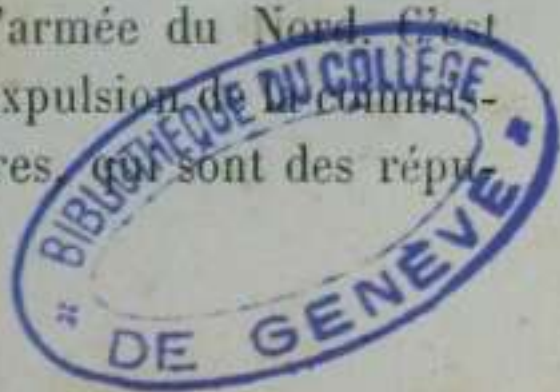
Le lendemain de ces fêtes, je me dirige vers le *Palacio Real*, résidence de la fugitive Isabelle, aujourd'hui siège des ministères. J'avais des lettres à remettre à M. Castelar. C'est une personnalité sympathique qui a mangé le pain de l'exil en France, en Angleterre, en Belgique et en Suisse. C'est un admirateur du système républicain sagement pondéré par des institutions politiques raisonnées. Historien d'un haut mérite, il a su déduire de l'histoire même des conclusions éloquentes ; il en a extrait la philosophie et l'art de l'appréciation ; c'est en un mot le philosophe de la grande histoire nationale. Comme orateur, M. Castelar est une des principales personnalités des cortès ; comme homme même, c'est ce que l'Espagne a d'honnête et de loyal. Aux abords du palais, des volontaires à casquettes rouges avec le ruban tricolore violet, rouge et blanc, font faction sous les arcades ; comme uniforme, la casquette en fait tous les frais.

Dans le vestibule du palais, une douzaine de laquais galonnés, orgueilleux malgré la livrée républicaine, me regardent de la tête aux pieds, retournent ma carte et me prient d'attendre. A onze heures précises, M. Castelar entre au palais ; peu d'instant après, pour le plus grand étonnement de la galerie, il s'approche de

moi, me prend par la main et m'introduit dans son cabinet.

A peine installés, il prend connaissance des lettres qui lui font le plus grand plaisir ; il me parle en termes chaleureux des personnes qui se rappellent de lui, et témoigne pour elles toute sa reconnaissance. Nous nous entretenons de cette malheureuse guerre civile qui désole le nord de l'Espagne, et nous parlons longuement de ces grands événements européens qui mettent à tout instant la paix en question, en jeu l'avenir des nations et la sécurité personnelle. M. Castelar a la physionomie méridionale, un regard doux et perçant à la fois, teint pâle, tête expressive, et un organe agréable.

Le moment était arrivé de quitter Madrid. Je fis donc mes préparatifs de départ pour le Nord. Je pris congé de M. Castelar qui me dit : « Allez dans le Nord, voyez ce que c'est qu'une guerre civile, et faites-en à vos compatriotes un tableau qui leur serve à éviter l'émeute. L'homme ici-bas doit demander ses droits à la tribune, c'est à la législation de revendiquer ses droits, et la barricade doit être proscrite. » Puis il me remit des recommandations pour les gouverneurs des provinces du Nord. J'obtins aussi de M. Martra, un jeune journaliste de Madrid, une lettre pour le général Nouvilas, qui commandait alors l'armée du Nord. C'est M. Martra qui avait provoqué l'expulsion de la commission permanente. Les volontaires, qui sont des répu-



blicains fédéralistes convaincus, n'entendaient pas qu'on complotât contre la république; ils arrivèrent dans les salons du palais, et cette expédition extra-illégale valut à l'Espagne quelques mois d'une tranquillité relative, pendant lesquels, il faut le dire, les carlistes s'organisèrent avec l'habileté qu'on leur connaît.

Jusqu'ici tout était allé au mieux : beau temps, bon accueil, absence de carlistes, de détrousseurs de trains ou de révoltés. J'allais partir pour le Nord, ayant de bonnes recommandations en poche, ce qui est loin cependant d'en être une pour les bandes. On commençait à commenter à Madrid la catastrophe d'Eraul, et elle faisait une sensation énorme; des troupes avaient été envoyées en toute hâte au Nord. Pareil fait se produit du reste toujours en Espagne après un malheur : on envoie vite trois ou quatre bataillons, puis on croit avoir tout fait. La ville paraissait sérieuse à mon départ, les régiments étaient partis, laissant la capitale sous la garde des volontaires et à leur bon sens.



## CHAPITRE IV

Départ pour le Nord. — L'Escurial. — Pierres lancées contre un train.  
— Les provinces du Nord. — Burgos. — La guerre civile. — Vitoria.  
— La prison des carlistes.

Une pluie torrentielle tombait au moment où les derniers régiments venaient de s'embarquer à la gare du Nord. Ce n'étaient pas les gais chasseurs de Tarragone avec leurs fleurs dans les canons des fusils; la population un peu inquiète suivait des yeux cette triste opération d'embarquement, les soldats qui s'entassaient dans les wagons, les mules rétives qui refusent de passer sur les ponts, les canons sombres sur lesquels la pluie coule silencieuse. Plus d'un de ces pauvres jeunes gens va périr obscurément dans une gorge de la Navarre, plus d'un enfant va tomber en appelant sa mère. Et ces idées qui ne s'expriment pas, mais qui se sentent dans les masses, attristent et poussent au recueillement. La guerre est une chose bien horrible.

C'était encore un vendredi, j'arrivai à la gare du Nord et pris place dans un coupé, en compagnie de cinq voyageurs dont un perroquet. Parmi les

voyageurs il y avait des officiers allant rejoindre l'armée; à ma gauche, un jeune marquis avec lequel je lie immédiatement connaissance; il parle de la guerre avec une sympathie non déguisée pour don Carlos; il m'annonce que mon voisin de droite est le général Pallanca, qui va à Burgos remplacer un collègue qui trahissait ou qui était disposé à trahir. Et le train quitte en sifflant bruyamment la gare du Nord, se lançant à toute vapeur hors de Madrid, dont on voit encore dans le crépuscule les longues lignes de maisons blanches et roses, les édifices et les coupoles. A gauche des bois sombres, et au loin les masses qui entourent l'Escorial. Chacun cause guerre civile et volontaires, plans de campagne, gouvernement actuel et futur; le perroquet, réveillé par la lumière du wagon, sort sa tête à travers les barreaux et mord les jambes de ses voisins. Nous arrivons à l'Escorial, il fait déjà sombre, et l'imposante construction n'est qu'un immense dessin contre le firmament. Je regarde avec attention pendant qu'on vend autour du train le lait des montagnes justement renommé; je considère ces monuments immobiles et muets, témoins de la fuite des siècles, de tant de révolutions et de catastrophes. J'ai vu bien des monuments dans mes voyages, mais ils étaient pour ainsi dire entourés, les siècles avaient apporté successivement leur tribut d'actualité, et le passé semblait perdu dans le présent; mais là, en face de ces masses sombres, on oublie l'Espagne d'aujourd'hui, ses révo-



lutions, ses évolutions, ses tentatives, sa décadence, sa petitesse comme influence sur le globe, pour ne voir que ce vaste pays envahi tour à tour par les légions romaines, par les troupes de mercenaires carthaginois, par les hordes des Goths, des Arabes, laissant partout des traces de leur passage, jusque dans ce grand mouvement patriotique qui fit la grandeur éphémère des Espagnols envahissant l'Europe, envoyant leurs galères victorieuses aux Indes, en Afrique, préparant ainsi la conquête du nouveau monde. Le sombre et farouche Philippe II semble hanter cette grande nécropole devant laquelle passent en sifflant d'un air railleur les trains et la civilisation moderne. Quelle volonté inébranlable, quelle fermeté de fer a dû avoir cet homme pour accumuler comme un Titan les unes sur les autres ces masses de pierres, ces montagnes de rochers? Que le penseur et le philosophe s'inclinent devant ces restes du passé.

Le temps était sombre, une pluie fine tombait sans relâche et fouettait les carreaux du wagon; les voyageurs du coupé, enveloppés dans leurs manteaux, s'appuyaient dans les coins, et le train roulait rapide dans l'espace. Je ne sais plus guère sous quel degré de latitude nous nous trouvions lorsque tout à coup un bruit effrayant réveille tout le monde, les verres des fenêtres volent en éclat et une secousse se produit. Chacun d'ouvrir les yeux et d'avancer la tête. Les officiers et le général Pallanca demandent ce qui se passe, mais le

train continue sa marche, et c'est à peine si un courant d'air frais nous avertit qu'il s'est passé quelque chose d'étrange. A Pallencia on s'arrête, le jeune marquis me fait observer qu'il va changer de wagon, car, dit-il, il n'aime pas à être dans un coupé où se trouve un général qui va remplacer un collègue. Mais la scène change, on nous fait quitter le wagon avarié, et je m'aperçois que les portières sont endommagées, les montants métalliques tordus et la portière criblée. « Ce sont des pierres sans doute roulant de la montagne », a dit le général; mais il n'est pas question de montagne, car j'ai positivement observé que nous avons constamment roulé dans la plaine. Et malgré moi les paroles du jeune marquis me reviennent à la mémoire : « Je n'aime pas à me trouver dans un coupé où se trouve un général qui va remplacer un collègue. » Le jour commençait à percer le firmament, le train passe devant Burgos, on voit dans la pénombre un antique édifice, c'est la cathédrale, puis le train continue sa route. Le Nord, et avec lui la guerre civile, se montre dans tout son aspect; ce sont des collines, puis des montagnes, des gares barricadées, entourées de pieux, aux fenêtres murées. Nanclarès, petite station perdue, ressemble à une guérite abandonnée dans la plaine, un factionnaire tourne autour de l'édifice, l'horloge de la gare est brisée, l'aiguille s'est arrêtée sur onze heures.

Nous arrivons à Miranda, gare considérable dans laquelle on voit une grande quantité de bagages. A

droite et à gauche on voit des troupes, il y a là plusieurs bataillons campés ou plutôt arrêtés, quelques soldats lisent la *Correspondencia*, d'autres prennent le chocolat national dans ces tasses microscopiques devenues proverbiales. A gauche, entre deux rails, une cantinière danse le boléro avec deux soldats barbus, tandis qu'un troisième, sac au dos, pince de la guitare. Miranda del Ebro disparaît bientôt à l'horizon, et nous voilà de nouveau lancés, à travers tunnels et tranchées, dans un pays perdu, aux horizons arrêtés par des montagnes; les villages semblent déserts, c'est encore bien matin, et cependant le cultivateur se lève avec l'aurore dans tous les pays du monde. Enfin, vers sept heures on annonce au loin dans la plaine Vitoria, la capitale de l'Alava, la vieille ville perdue dans un horizon immense, aux portes duquel on voit les pics et les chaînes des montagnes.

Au sortir de la gare où s'arrête le train, voici une enceinte de murs, on traverse quelques jardins, une longue rue, puis je me trouve en face de l'hôtel Quintanilla, dans lequel je descends. Beaucoup d'officiers ont envahi l'hôtel; ils sont noirs, barbus, j'allais dire presque sales; ils reviennent de quelque expédition. A dîner nous sommes nombreux; il y a là près de moi une vieille marquise qui a sur les bras son blason brodé soie et or, et en face de moi un caballero qui fait des grimaces. On m'assure que le cher homme est un peu fou et que les mouvements de sa physionomie

ne sont que l'involontaire rictus du fou. Après dîner je cours la ville, des colonnes de troupes reviennent des montagnes, il y a de l'infanterie, de l'artillerie, puis les bagages, un monde inouï, paysans coiffés de bérêts, jeunes gens à l'air grave et sombre, qui semblent maudire ceux qu'ils sont forcés d'accompagner. Vitoria est une vieille ville, elle a son marché animé en temps ordinaire, et bien triste aujourd'hui, car sous les arcades se promènent quelques pauvres hères aux larges ceintures, guitares en main, jouant sans relâche quelque refrain monotone de la jotta. Oh! que tu es triste! pensai-je, Vitoria, capitale, sous ce ciel gris, à deux pas des montagnes qu'on voit là-bas à l'horizon, sombres, pleines de périls et de dangers.

Le café de Paris, était malgré cela, très-animé, le propriétaire y a fait placer un grand piano, et il joue ses airs les plus gais, pour un public d'officiers en campagne, de sous-officiers parlant tactique et surprise.

Pendant toute la soirée on entend bruire les dominos sur les tables de marbre et résonner les mélodies à la mode. Je crois même que j'entendis la « valse des roses ». Je me souvins que j'étais possesseur d'une lettre pour le gouverneur civil, et résolu dès le lendemain de la lui transmettre. Ce fonctionnaire me reçut avec bienveillance, il se mit à ma disposition pour tout ce qui pourrait m'être utile, m'annonçant en outre que le général Nouvilas était parti avec des colonnes de troupes pour Bilbao et qu'il ne

rentrerait que dans le courant de la prochaine semaine. Cette nouvelle avait lieu de me contrarier, car je voulais suivre une colonne et voir par moi-même comment se conduit cette guerre civile dont on parle tant. Le gouverneur m'offrit de me faire visiter la prison, dans laquelle séjournèrent, en attendant d'aller à Cuba, un beau groupe de prisonniers carlistes. J'accepte avec empressement, et nous voilà nous dirigeant vers un sombre édifice autour duquel font faction de nombreux miquelets, béret rouge en tête, revolver à la ceinture et carabine en main; ils sont couverts d'un petit manteau à col descendant sur les épaules, et ils ont fort bon air. La prison de Vitoria, est comme tous les bâtiments de ce genre, assez peu riche en fenêtres, froide et triste. Il y a un grand préau au milieu duquel il y a un escalier conduisant à un grand crucifix, puis tout autour de la vaste salle, une galerie qui passe devant les cellules au nombre de quatre-vingts à cent.

C'était l'heure de la visite, toutes les cellules étaient vides et sur la dalle se promenaient les prisonniers, tous ou à peu près tous, jeunes, grands et forts. Un soldat de la ligne en pantalon rouge jouait à la paume contre le mur, c'est le jeu favori des Espagnols, aussi y mettait-il une telle ardeur qu'il ne songea même pas à se déranger.

Quelle profonde insouciance de caractère! voilà un garçon pris les armes à la main, dans une bande carliste, reconnu comme déserteur, qui sera probable-

ment fusillé, et qui joue à la *pelotta* avec toute la sincérité de son âme. Il est venu de l'Alava une quantité de femmes, l'une d'elles a apporté un enfant, il se jette au cou de son père, jouant avec les cheveux et la barbe du prisonnier, tandis que la mère parle avec son mari. Que de pensées à échanger entre ces deux êtres qui vont être séparés ! l'un sera envoyé à Cuba, l'autre retournera dans sa chaumière, seule, isolée, n'ayant pas même la consolation de pouvoir écrire à celui qui était le chef de la famille, car bien peu de ces paysans écrivent. Quelle haine ne doit pas engendrer la guerre quand on en observe les détails ! Au pied du crucifix, deux prisonniers sont agenouillés, priant avec ferveur ce Dieu de pardon et de paix, au nom duquel aujourd'hui l'humanité commet tant de forfaits. Le reste des prisonniers forme un mélange curieux de types divers : il y a parmi eux un Français qui s'adresse à moi et me fait un récit bizarre, presque fantastique. Le gardien de la prison me dit à l'oreille que ce personnage est un fou fanatique que le climat de Cuba guérira. Il y avait aussi parmi les prisonniers de vrais enfants de quinze ans, pris les armes à la main, de vrais petits démons, il a fallu leur frapper sur les mains pour leur faire lâcher leurs armes. Et ce sont des enfants ! que doivent être les hommes ? Nous quittons la prison, je jette encore un regard à l'intérieur, les femmes continuent à causer à leurs maris et les prieurs sont toujours prosternés devant le Christ.

Au moment où nous sortions de ces tristes prisons de l'État, au dehors de nombreux détachements de troupes arrivaient. C'étaient des lanciers, des chasseurs, puis de l'artillerie de montagne avec de belles mules noires, vigoureuses et rétives. J'apprends par le gouverneur civil que la colonne partira demain pour aller à la rencontre d'une autre colonne qui escorte un convoi de munitions. Pendant toute la soirée, en effet, il entra des troupes à Vitoria; l'hôtel dans lequel j'étais, le Quintanilla, était plein d'officiers. A souper la conversation s'engage, et comme on apprend que j'ai une lettre pour le général Nouvilas, on m'engage à me joindre à la colonne. Le colonel du 22<sup>e</sup> régiment d'infanterie s'empresse de m'offrir l'hospitalité au milieu de ses troupes. On se bat dans l'Alava, et je ne pourrai manquer l'occasion de voir quelque chose. J'accepte naturellement avec plaisir, et on me donne rendez-vous à cinq heures du matin. Ces messieurs m'informent qu'il est impossible de trouver des chevaux, sur quoi le maître d'hôtel m'offre un âne, magnifique animal qui a eu déjà l'honneur de porter un dessinateur américain qui gagne deux cents douros par mois. Que faire? accepter. Du reste, cet âne est haut comme une mule, et je puis bien ne pas me montrer plus rigoriste qu'un dessinateur américain. J'accepte.

## CHAPITRE V

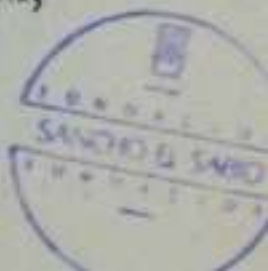
La colonne. — Escarmouche. — Les morts. — Étranges ouvriers.

Le dimanche 18 mai 1873, des fanfares résonnaient dans les rues de la capitale de l'Alava, les chasseurs sortaient de toutes les allées, étirant leurs jambes roidies par la dalle des corridors dans lesquels ces pauvres garçons avaient couché; ils bouclent leurs guêtres, rattachent leurs espadrilles, les canonniers serrent les courroies et brident les mules; les lanciers, avec leurs grands manteaux à double col, prennent le devant. Les gens de la ville réveillés entr'ouvrent leurs stores, quelques señoritas matinières jettent un coup d'œil sur les groupes. Mon âne est là tout harnaché; c'est un fort respectable quadrupède, qui sent qu'il a porté un journaliste américain; c'est un âne cosmopolite, tout pimpant avec ses jambes nerveuses, ses sabots noircis et ses floches mauresques rouges autour du nez. Je monte en selle, les soldats chuchotent : *Es un escribano publico*. Un écrivain public, parbleu! comme ceux qui ont une échoppe au coin de toutes les rues d'Espagne et qui écrivent les



épîtres amoureuses de Juana et de Consuela! Je chemine en queue de la colonne, au milieu d'une trentaine de mules et de petits chevaux basques aux plantureuses crinières, aux corps efflanqués et dans un état assez piteux. Je me sens l'aristocrate de la bande, l'âne chemine avec la gravité de son collègue de la fable chargé de reliques. Le docteur Ramon, un excellent homme, se joint à moi, et nous voilà tout à fait à l'aise; il est monté sur une mule, et il fait un effet assez drôle avec son grand manteau et son bonnet de police doré. Le docteur m'annonce qu'on va à la rencontre d'un convoi de ces fameux remingtons destinés à armer les cent mille volontaires qui devaient se présenter pour réprimer l'insurrection. Comme ils ont fait défaut, à part quelques bataillons d'enragés fédéralistes, on distribue les fusils à la troupe.

Je n'oublierai de ma vie le spectacle qui se déroulait autour de nous. Il y avait deux heures que nous cheminions ainsi, au loin Vitoria se détachait en blanc contre le ciel sombre, au milieu des blés et des orges que faisait onduler le vent des montagnes. Devant nous des chaînes et des pics sombres, cachant la surprise, la misère et les désastres, car on connaissait la catastrophe de Navarro à Eraul, et c'est dans ces contrées qu'elle a eu lieu; autour de nous la désolation commence, les grands poteaux du télégraphe sont coupés et gisent dans les fossés, les fils sont épars et viennent s'embarrasser dans les jambes des chevaux,



il faut souvent descendre pour les en débarrasser. Les muletiers et conducteurs font une mine effrayante à voir, on comprend qu'ils sont là contre leur gré et qu'ils préféreraient courir la montagne et s'aider, au besoin, à renverser les innocents représentants de la civilisation, je veux dire les poteaux du télégraphe. Ils fument néanmoins le cigarillo national, puis l'un d'eux se met à jouer de la mandoline, et il s'accompagne en chantant une bizarre mélodie basque. Le docteur, qui entend la langue, me rassure ; ce n'est pas une chanson séditieuse, il entonne une sérénade à la *niña* Pepa : une corde de l'instrument vient de casser, il supplie la belle de lui donner un de ses longs cheveux soyeux pour la remplacer et un éclair de ses yeux pour y voir. Toute la bande écoute, et moi avec le plus d'attention, car rien n'est plus bizarre, plus harmonieux.

Les poteaux du télégraphe sont partout renversés, on voit ici et là des papiers par centaines, ce sont les enveloppes de cartouches ; c'est là que la troupe s'est arrêtée, peut-être battue ; un peu plus loin, voici un village, la population et les autorités accourent, le curé est avec les autorités, il a sur la tête un petit bonnet noir, tandis que les autorités portent un béret rouge. On s'arrête, les maisons du village sont assez nombreuses, mais elles sont, comme les maisons des provinces basques, construites avec des pierres reliées les unes aux autres par du béton, mais les murs ne

sont pas crépis, en sorte que l'ensemble a un air pauvre et misérable. Tout est silencieux du reste, on ne voit que peu d'hommes et des vieux, des femmes, des enfants, tous paraissent tristes et ne témoignent pas aux soldats de la sympathie comme à Vitoria. Il n'est pas jusqu'à l'église qui paraît sombre, les cloches sont muettes, il y a longtemps que les commandants de troupes en ont interdit l'usage, car on s'en servait de signal pour avertir les bandes. Le clocher est donc là muet, les martinets et les engoulevents seuls nichent sous la tuile et tournoient autour des cloches, entrant par une fenêtre, ressortant par l'autre. Je ne peux m'empêcher de songer aux beaux vers de Schiller dans la Cloche :

Et toi, douce harmonie,  
Sois bénié !  
Protège nos hameaux,  
Détourne de nos rivages,  
La tempête et ses ravages  
Surtout la guerre et ses maux.

Les soldats s'étendent à droite et à gauche, sur les pierres, sur le gazon humide, mangeant un morceau de pain, une tranche d'orange, fumant une cigarette en lisant le journal de la veille ; il se forme des groupes, un lecteur lit à haute voix ; et comme ils rient tous ces braves jeunes gens quand le journal annonce que les vaillantes troupes du gouvernement ont battu une bande, lui faisant subir de grandes pertes en morts

et blessés ! Un soleil pâle perce les nuages et éclaire cette scène pittoresque. Au bout d'un quart d'heure, les officiers donnent des ordres, les groupes se reforment, les éclaireurs partent en avant, fusil en arrêt, et le docteur m'annonce qu'on s'est battu hier, qu'on se battra demain, et sans doute encore aujourd'hui. Nous cheminons en avant, laissant derrière nous quelques fermes isolées d'où il ne sort personne, quelques hameaux qui semblent déserts, puis nous entrons dans une gorge de la montagne ; au loin elle se rétrécit, puis à gauche nous dominons une rivière qui coule dans les roseaux. Devant nous il y a une esplanade bordée de hauts peupliers, et au milieu une grande colonne en pierre noirâtre d'où s'échappe de l'eau. Le colonel est là avec quelques officiers, il vient me serrer la main en riant de l'air du monde le plus allègre. C'est un brave soldat aux fortes moustaches, grand, bien bâti, l'air martial et décidé. A notre gauche, contre les versants paissent quelques petits moutons navarraïis au milieu d'un troupeau d'ânes ; soudain, dans le lointain, on entend un crépitement que la gorge répète avec un bruit rauque, les officiers se regardent en faisant un signe de tête, les soldats descendent dans le ravin à droite et gagnent l'escarpement de gauche, faisant fuir ânes et moutons. Le docteur ouvre lentement sa trousse ; c'est sinistre et bien fait pour émouvoir un paisible citadin. Nous nous remettons en marche. Au tournant de la route, près d'une espèce de colonne sur

montée d'un ornement antique, de têtes de morts ou autres ornements étranges, nous voyons un grand convoi s'avancer à droite et à gauche, escorté par des soldats aux pantalons rouges. Dans le ravin, c'est une fusillade qui n'en finit pas, on voit la gerbe de fumée de chaque coup s'évaporer lentement, puis un ou deux projectiles cassent quelques hautes branches des peupliers, et nos petits soldats se lancent en avant, saluant ceux du convoi en élevant leurs fusils. Nous avançons, moi la tête haute, malgré les sentiments qui m'agitent, bien décidé à ne pas rester en arrière et exposer la confrérie des écrivains à la risée des soldats, quoique après tout cette affaire soit foncièrement espagnole et qu'elle n'ait conséquemment rien à voir à mon caractère d'étranger.

Les conducteurs muletiers avancent aussi avec une philosophie complète; ils sont, paraît-il, habitués à ces sortes d'affaires. Peu à peu les coups de feu se ralentissent, ils s'éloignent même de nous, puis ils deviennent plus rares et cessent enfin, on n'entend plus qu'un ou deux coups partant de la colline et du milieu des broussailles, puis tout redevient silencieux. La colonne passe, ce sont des files interminables de chars tressés en osier, montés sur un essieu et deux roues pleines, qui font un bruit capable de faire grincer des dents; deux bœufs par char et un conducteur qui les actionne avec une énergie qui témoigne de son désir ardent de sortir de cette dangereuse impasse; sur les

chars il y a des caisses et sur les caisses quelques soldats blessés accroupis, enveloppés dans leurs couvertures. Je compte une cinquantaine de ces chars ayant chacun cent fusils, ce qui fait cinq mille en tout, soit une aubaine bien faite pour tenter une bande qui a suivi le convoi depuis Salinas, l'inquiétant sans cesse, et qui n'a disparu qu'en voyant la colonne de renfort approcher. Quand le dernier char a passé, les chasseurs courent dans le ravin, sautent de pierre en pierre pour passer la rivière, puis ils s'engagent dans le bois et tirent pour s'encourager entre eux. Un moment c'est un fracas d'enfer, quoique la bande ait disparu, quelques coups isolés partent du haut de la colline, puis tout redevient calme. Le docteur m'apprend que c'est une de ces nombreuses escarmouches pendant lesquelles on tire beaucoup sans tuer personne. La bande qui a inquiété la colonne est tout au plus forte de cent hommes ; mais il serait imprudent de trop s'engager vers la droite, car la tactique des carlistes est d'engager les troupes dans quelque défilé où ils peuvent les couper et les disperser, la colonne de Navarro à Eraul n'a pas agi autrement, et Dieu sait si la catastrophe a été sanglante ! Le docteur Ramon regarde de tous côtés ; il allait fermer sa trousse quand arrive un petit caporal ; il a l'épaule en sang, une balle a déchiré sa capote et enlevé les chairs. C'est une égratignure et rien de plus, le caporal fait une singulière grimace, on lui ouvre la manche de la ca-

pote, je tiens le bout de bande de toile, on essuie la chair, on serre la blessure et on envoie le jeune homme au convoi qui part vers Vitoria. Une partie de la colonne continue à s'engager dans les gorges, l'autre suit les chars qui sortent lentement de la vallée.

Bientôt nous entrons dans un pays plus ouvert, au fond duquel on voit une petite ville; c'est Salinas; nous y rejoignons un détachement qui s'est aussi battu; mais là les faits sont plus graves. Le maréchal ferrant d'une batterie de montagne panse un magnifique cheval gris qui a reçu une balle; il brûle la blessure avec de l'iode, les chairs se crispent, et deux artilleurs ont toutes les peines du monde à maîtriser l'animal au moyen d'une corde qui lui serre le museau. On s'est battu, il y a des morts et des blessés; un sergent-major qui flâne dans la rue et qui regarde aux fenêtres me raconte toute l'affaire, la bande était nombreuse, des *cientos* et des *cientos*. On a enterré dans le cimetière quatorze soldats et il y a une vingtaine de carlistes, on creuse une fosse au cimetière pour enterrer les trois derniers; le sergent-major nous conduit au cimetière, ils sont déposés contre une sorte d'édifice sur le mur duquel je lis : *Al angel guardian protector*, le reste est effacé. Ces trois morts sont des paysans, deux sont tête nue, jeunes encore, le troisième est vieux, il a une abondante chevelure blanche toute maculée de sang, il a les mains fines, un mauvais mouchoir couvre ses traits qu'un soldat découvre, et, malgré les

ravages de la mort, on peut voir une belle figure, quelque chose de patriarcal et de noble, le défunt paraît être quelque matador de village, pour me servir d'une expression consacrée. Mais des milliers de mouches voltigent par essaims autour de ces trois derniers cadavres, à côté d'eux il y a des cartouchières garnies encore; ils sont vêtus de petites vareuses d'une grossière étoffe, à collet vert, et les boutons portent « République française »; ils ont des bas blancs, des guêtres noires, puis des espadrilles ou *alpargatas*, sortes de semelles en cordons de chanvre, douloureuses pour celui qui n'est point accoutumé à les porter. Dans quelques instants la fosse sera prête et on jettera ces pauvres corps dans leur dernière demeure, sans autre cérémonie que quelques malédictions des soldats qui sont à l'entour. Des gens du pays passent, une femme, un enfant au bras, regarde longtemps, sans mot dire, puis disparaît; le spectacle a quelque chose de sinistre, de lugubre, qui envahit l'âme et nous fait prendre en dégoût cette race humaine, stupide et sanguinaire, qui se massacre pour faire triompher quelque idée dont l'ensemble est bien mesquin... Ces réflexions sont interrompues par le clairon qui sonne, on va se remettre en marche.

La contrée, de Vitoria à la frontière, n'est qu'une suite non interrompue de collines, de montagnes et de pics abrupts; dans le fond, un peu vers la droite, à travers l'éclaircie, on voit les sommets des montagnes



de la Navarre, froids, arides, en partie couverts de neige; dans le bas de la vallée, un torrent coule tantôt tranquille au milieu des joncs, tantôt bondissant sur les rochers. On voit çà et là des villages pittoresques, des ponts antiques d'une seule arche, couverts de vigne sauvage au feuillage rouge; les villages et les bourgades sont petits, vieux comme la montagne, éparpillés ici et là dans les gorges ou au sommet des collines. Il était deux à trois heures de l'après-midi du 18 mai, lorsque la colonne que j'avais accompagnée repartit vers Vitoria. Après avoir serré la main des excellents officiers dont j'avais fait la connaissance et remercié l'excellent docteur Ramon pour ses recommandations bienveillantes, je sortis de la ville barricadée, observé par les sentinelles. Le docteur m'avait dit : « Vous allez traverser les lignes carlistes, ne parlez pas, soyez sobre de paroles, ne dites que juste ce qu'il faut pour qu'on vous comprenne; vous êtes en Espagne. »

J'étais d'autant plus disposé à suivre ces recommandations, que le peu d'espagnol que je sais n'aurait pu me servir dans le pays basque.

Un quart d'heure après, j'étais seul sur la route; en tournant la tête, je pouvais voir les miquelets en faction devant le petit mur en pierre bleuâtre qui entoure aujourd'hui les villes et bourgades des provinces du nord de l'Espagne. J'avais encore deux bonnes lieues à faire seul dans la montagne avant d'atteindre Mondragon, localité où je devais laisser l'aliboron de

Vitoria et me faire restituer une poignée de réaux laissés en garantie. A Mondragon je pourrai trouver un gîte pour la nuit et un moyen de communication pour atteindre Tolosa ou Hernani. Je cheminai donc seul au milieu de la route, rêvassant à toutes ces lugubres histoires de voyageurs détroussés et alignés contre un mur; j'avoue que j'éprouvais un vague sentiment de crainte, bien naturel du reste, car une vie de plus ou de moins est peu de chose pour des gens qui exposent constamment la leur. Ils ne manqueraient pas de prétexte plausible pour rassurer leur conscience, et j'avais encore passablement d'or sur moi. La guerre a tant de besoins! Être froidement égorgé au milieu de cette nature sauvage est une alternative qui effraye le plus brave. J'avais dans une petite sacoche des lettres qui auraient servi de prétexte. Pour me donner courage, je descendis de ma monture et me mis à marcher à côté de l'âne, sifflo- tant un air quelconque pour me donner du courage, comme tous les gens qui ont peur; puis je pensais que si j'étais attaqué, je ne me laisserais pas égorger sans me défendre vigoureusement, j'avais même six balles dans les canons d'un petit revolver. L'âne, coutumier de semblables expéditions, trottinait sur la route humide; ses deux paniers qui servent de selle et d'étriers se balançaient en cadence; à une certaine distance, on devait nécessairement me prendre pour un indigène de la contrée. Il y avait une heure envi-

ron que j'avais quitté la colonne, j'étais engagé dans des gorges profondes, la route tournait à l'entour, et en reconnaissant les lieux, je pouvais constater que je n'avais guère avancé; tout à coup, au détour de la route, je vois une troupe de douze à quatorze ouvriers, armés de haches et de scies; dès qu'ils m'aperçurent, ils me firent signe d'avancer : *Es un extran-gero*, dit l'un d'eux; l'autre me crie : *Donde la columna!* — La columna... — Je comprends qu'il me demande où se trouve la colonne, et je m'empresse de leur faire comprendre que la colonne est là à deux pas, au dehors de la gorge.

Ces personnages portaient tous le béret bleu des Basques, une veste courte et la grande ceinture qui a bien une largeur de deux pieds. Il y en avait des jeunes et des vieux, et avec eux un garçon de quinze ans. Ils s'entretinrent un instant entre eux, puis ils grimpent le ravin en me criant : *Adios!* Cette scène, qui tenait un peu de l'opéra-comique, fut si vite passée que je n'eus pas le temps de réfléchir; je reconnus donc, quand ils eurent tous disparu, que ces braves ouvriers alavais n'en étaient guère, car à ma grande stupéfaction je vois des poteaux renversés dans le ravin; le fil télégraphique, il n'y en avait là qu'un seul jonchant la terre. Quelle guerre acharnée à ces innocents pionniers et jalons de la civilisation! mais en y réfléchissant un peu, on comprend sans peine que les carlistes ont le plus grand intérêt à les dé-

truire, à isoler les villes les unes des autres. Cette alerte passée, je double le pas et je descends rapidement, puis je remonte de l'autre côté de la gorge, et je vois une maison, puis deux, puis plusieurs; enfin les pantalons rouges des soldats du gouvernement, le manteau des miquelets, leurs ceintures garnies de revolvers, des lanciers avec leur grande capote sur le col de laquelle sont cousus des numéros blancs. Là comme dans toutes les petites villes de la contrée, les autorités attendent les passants pour leur demander des nouvelles de la route, des colonnes et des carlistes.

Quelque curieuse que pût paraître mon apparition, elle n'étonne pas, car tout le monde s'empresse autour de moi. On me questionne de toute façon : « Les avez-vous rencontrés? Ils sont venus hier; on les croit ici tout près. Et la colonne, où est-elle? où l'avez-vous quittée? » Pour satisfaire tout le monde, je raconte à celui de ces messieurs qui a le plus beau béret rouge, et qui me paraît l'alcade de l'endroit, tout ce qui s'est passé depuis notre départ de Vitoria, y compris l'incident des ouvriers démolisseurs de poteaux télégraphiques. « C'est toujours ainsi, me dit-il, on rétablit les fils avec le passage d'une colonne; le soir le télégraphe est coupé, c'est pour nous avertir qu'ils font bonne garde! C'est désespérant! » — Il y a beaucoup de monde dans la petite ville; comme c'est dimanche, les volontaires sont en grande tenue, les paysans se tiennent à l'écart des troupes, et les Guipuzcoanes, avec

leurs grandes tresses noires qui pendent derrière leur dos, se promènent; elles ont presque toutes un bouquet de grosses marguerites à la taille. « C'est l'emblème des carlistes », me dit un employé du gouvernement. On me conduit à la *fonda*, où il y a beaucoup de gens qui boivent dans des outres portatives un gros vin rouge; chacun parle bruyamment des événements; pendant la semaine, on s'est battu dans les environs; on parle de la catastrophe d'Eraul; un jeune officier des *ingenieros* (génie), qui a pu échapper au désastre, m'en raconte toutes les péripéties, il en est encore ému. La colonne a été coupée en trois, puis les soldats débandés ont été chargés par un certain marquis de Valdespina, qui, à la tête de deux cents cavaliers de rencontre, les a sabrés et renversés. Alors, s'élançant sur l'état-major du brigadier Navarro, pistolet au poing, les cavaliers ont surpris ces officiers et les ont jetés à terre. Valdespina, saisissant le brigadier au collet, lui a mis son pistolet sur la tempe en criant: « Vive don Carlos! Vous êtes mon prisonnier! » Pendant ce temps, les fantassins carlistes tuaient les *muchachos*, qui criaient et cherchaient à s'échapper. Tout ce qui n'a pas été passé par les armes a été fait prisonnier, sauf quelques pelotons et une compagnie du génie. Le brave lieutenant m'engage vivement à rester là jusqu'au lendemain; il y aura un service escorté, et je pourrai gagner Tolosa et renvoyer depuis Mondragon l'âne à Vitoria.

## CHAPITRE IV

Vergara. — Zumaraga. — Un poste carliste. — Tolosa. — Saint-Sébastien. — Irun. — Fontarabie. — Le curé Santa-Cruz à Vera.

J'avais passé toute la soirée de la veille à regarder en curieux ce peuple basque s'amuser, danser et rire, pendant que la guerre civile grondait près de lui. Toute ville espagnole a sa *pelota*, sorte de clos dans lequel on vient jouer à la paume, danser et courir. Les volontaires de l'endroit ont posé leurs fusils perfectionnés dans un coin ; puis, prenant le pas, ils se sont mis à danser fort avant dans la nuit, avec les grandes filles basques aux longues tresses noires, au son de la guitare et du tambourin, joyeux et dispos comme on l'est à la danse dans ce curieux pays. Je suis même persuadé que l'on dansait aussi là-bas où j'avais vu de si vilains cadavres. Les troupes et les volontaires se retireront, il passera par là une bande carliste ; après avoir placé ses sentinelles, elle appellera les filles, et celles-ci ne se feront pas dire deux fois de venir prendre part au boléro national avec les vrais enfants du pays.

Or, le lundi matin, le lieutenant du génie m'accompagne chez un épicier qui fait à ses risques et périls,

et je crois même en connivence avec les carlistes, des services intermittents jusqu'à Saint-Sébastien ou Hernani. Il me demande une somme colossale, mais comme ce sont des réaux, il faut diviser par quatre, ce qui ne fait guère qu'une quarantaine de francs, et dans cette somme est compris le retour de l'âne à Vitoria et la taxe de passage payée aux carlistes. On me donne quittance régulière à décharge et une patache horrible. Je roule vers le nord. Au bout d'une heure nous arrivons au pied d'un pic assez élevé qu'il faudra gravir, car on voit la route serpenter autour. A moitié chemin, et devant une maison de chétive apparence, on s'arrête, et voici que sortent d'une étable deux paires de bœufs que stimulent deux grands gaillards avec des aiguillons de dix pieds de long. On accroche des chaînes, et voici les bœufs et mules entraînant la patache. Les deux paysans courent pieds nus autour des bêtes et les encouragent et de la voix et de l'aiguillon; de temps à autre ils saisissent de grosses pierres et tuent de petites vipères qui traversent la route humide. On comprend que pieds et jambes nues puissent disposer à la destruction des reptiles. Depuis le haut de la côte, une vue splendide s'étend au loin, on voit les monts et les collines en dessins bizarres former des lignes qui vont se perdre à l'horizon.

Le conducteur de la patache, qui marche à côté de la portière, l'ouvre, puis, me montrant la cime, il m'explique qu'il y a là-haut la *faccion*, soit un poste

de *los carlistas*; que je ferai bien de me débarrasser des papiers compromettants que je pourrais avoir du gouvernement. Je lui déclare avec force gestes à l'appui qu'étant un *estranjero*, je n'ai rien à démêler avec le gouvernement. Sur ce, le bonhomme secoue la tête d'un air d'adhésion et prononce un *bueno* très-encourageant. La côte est passée, les bœufs sont dételés et redescendent la montagne, puis la voiture s'arrête. Il y a là, à gauche, une grande maison; des mulets et des ânes tête basse sont arrêtés, on ouvre la portière et je descends. Celui qui ouvre est un grand garçon, béret bleu en tête, une petite vareuse bleu foncé à collet vert, absolument comme celle des cadavres de la petite ville. A gauche pend un sac en toile blanche, à droite une gourde en cuir mou, il a en main un énorme fusil. Je descends. Il y a à côté de la route un poste de personnages exactement semblables à celui que je viens de voir, une table est là, un pied est rajusté avec une corde; autour de la table il y a trois ou quatre gaillards qui n'ont pas l'air très-bienveillant, armés également de fusils; devant la table est assis un personnage à barbe noire, béret jeté en arrière, grande vareuse moitié bourgeoise. Sur la table sont disposés des papiers imprimés. Le personnage me parle espagnol, je fais mine de ne pas l'entendre; alors il me demande en bon français si j'ai des papiers compromettants, sur quoi je me récrie, pélaçant qu'étant étranger, je ne saurais me charger



de ce genre de papiers, et sur ce je vide mes poches sur la table, j'ouvrè ma sacoche, j'en tire un mouchoir, des broses, des allumettes et quelques cigarettes, puis j'offre les clefs de ma petite malle. Un grand diable à mains noires fouille le linge blanc, il met la main sur mon petit revolver qu'il examine curieusement. Il me le demande des yeux, il ferait si bien son affaire pour la surprise des soldats de la république ! Mais je ne l'entends pas ainsi et je lui reprends l'arme, j'avais même assez peur qu'il en pressât la détente, car les six coups sont chargés.

Après avoir examiné avec assez de distraction mes lettres et papiers, on me rend le tout assez poliment, tandis que l'amateur du revolver suit tous mes mouvements avec un regard de regret au moment où la malle fermée est placée sur la patache. Après ces bagages vient le tour des sacs de correspondances, on épluche tout, et cela dure longtemps ; les plis suspects sont mis en pile, des petites lettres bleues ou roses, des lettres d'affaires ou de famille passent entre les mains de ces ignares, et sauf la pile de plis suspects, tout rentre dans le sac. Le chef du poste, qui parle français, confectionne une quittance, puis me demande une vingtaine de réaux que je paye avec un empressement des plus louables. Je crois même que de ma vie je n'ai payé un impôt indirect avec autant de bonne volonté. Les gens de la bande ont pendant ce temps échangé une longue conversation entre le conducteur.

Je comprends alors pourquoi on est si facile : le bonhomme raconte sans doute tout ce qui se passe en bas dans la vallée, les on dit, les nouvelles de Vitoria, des colonnes, les dispositions des populations ; ces gens se passent la gourde fraternelle, ils fument la cigarette de l'amitié, presque bras dessus, bras dessous. Je crois même que c'est avec regret qu'on nous laisse partir : il est si doux de causer, surtout en temps de guerre, quand on a tant de choses à se dire ! Enfin cependant le conducteur remonte sur son siège, puis il fouette ses mules, trois fois il se retourne vers moi en me disant : *Los carlistas!* — Que diable ! j'ai bien compris, je suppose bien que ce n'est pas un bureau des postes du gouvernement, j'ai même la quittance régulière des vingt réaux payés pour passer. — Mais bientôt nous arrivons à Vergara. C'est là qu'en 1839 se signa le *convenio* qui mit fin à la guerre de sept ans. Les miquelets, soit les troupes entretenues par les provinces basques, portent un béret rouge, et sur ce béret est adapté une plaque de cuivre aux armes d'Espagne, sur laquelle on lit en signe de paix : « Convenio de Vergara. » C'est l'acte d'abdication du grand-père de don Carlos, ce qui n'a pas empêché que l'insurrection a repris de plus belle. Vergara est une de ces bourgades perdues dans les montagnes et qui seraient restées ignorées sans cet acte politique important mentionné.

A Vergara il y a de nouveau quelques compagnies de fantassins du gouvernement, quelques lanciers et

artilleurs. Comme on le voit, on alterne d'un parti à l'autre; si tous deux étaient méchants, on sortirait de Charybde pour tomber dans Scylla; heureusement que les carlistes se font payer leur bonne humeur, tandis que les républicains sont d'une insouciance qui confond l'imagination. De Vergara à Zumaraga il n'y a pas bien loin, et bientôt nous voyons la ligne du chemin de fer, une gare, un buffet devant lequel on s'arrête un peu. Zumaraga est aussi célèbre, mais d'une autre façon; c'est là que le célèbre Ignace de Loyola venait prêcher.

Le temps est de nouveau à l'orage, des nuages noirs chassés par un gros vent sont chassés autour des pics de la Navarre qu'on voit à droite; sur la route on rencontre de grands chariots à deux roues tirés par des files de mules, puis des paysans en espadrilles, l'inséparable manta sur l'épaule; on traverse des contrées admirables, puis nous voici à l'entrée d'une grande ville; c'est Tolosa, capitale forale du Guipuzcoa. La ville est encore garnie de soldats, les maisons près des portes sont barricadées des caves aux greniers, des poutres sont aménagées près des portes et des canons vieux modèle sont disposés à l'entrée, mèche allumée. L'intérieur de Tolosa est assez triste. Il y a une grande place sur laquelle sont alignées des masses de chariots à deux roues; ce sont des équipages militaires ou des muletiers qui vont de la Navarre et du Guipuzcoa jusque dans l'Aragon, à Saragosse ou dans

la Catalogne. Les maisons sont antiques, presque toutes vouées à la Vierge, ornées de grands écussons. En dehors de la ville il y a quelques fabriques de papier, d'allumettes, quelques usines sur l'Oria. Nous arrivons dans la contrée tristement illustrée par Santa-Cruz; c'est ici qu'il opère et qu'il vient surprendre les volontaires; la semaine dernière, à une portée de fusil de Tolosa, lui et sa bande ont surpris deux malheureux volontaires qui avaient oublié leurs fusils au corps de garde. Leur affaire a été promptement réglée, et depuis chacun de se tenir sur ses gardes. La voie du chemin de fer est là, triste, déserte, l'herbe pousse entre les rails; les aiguilles, à l'entrée du tunnel, sont tournées; six wagons sont renversés dans un ravin, roues en l'air, portières brisées. C'est le dernier train qui a voulu passer, Santa-Cruz l'avait défendu, alors, debout sur une éminence à l'entrée du tunnel d'Andoain il a donné le signal, ses hommes ont fait feu, le train a déraillé, puis roulé dans l'abîme. Il y a déjà quelques semaines que l'affaire a eu lieu, et les wagons sont toujours là sans qu'on songe à les enlever. Après Andoain, Hernani, une jolie petite ville, coquette et bien située; mais la nuit approche, le tonnerre gronde, un grondement sourd se fait entendre, c'est l'Océan qui bat de ses vagues les falaises de la côte; nous voici au haut d'une colline qui domine un vaste bassin, puis nous arrivons sur cette grande plaine qui longe la *Concha*, cette perle de l'Océan, cette vaste coquille de-

vant laquelle sont établis les ravissants bains de mer, la fortune de Saint-Sébastien. C'est un spectacle enchanteur que celui de cette vaste plage qui descend graduellement vers la mer, dont les sables sont dessinés par la vague qui se retire, en cercles immenses et réguliers. Un orage effrayant se déchainait sur l'Océan, les éclairs couraient dans le ciel; en sautant de la voiture, je poussai un grand soupir de satisfaction : c'est le salut que je donnai au beau port de mer. Le lendemain, de ma fenêtre je voyais les navires se balancer sur la mer, encore un peu agitée par sa colère de la veille, le soleil se levait et inondait de ses rayons la belle promenade de l'Alameda, les collines et l'Océan. J'apprends, à ma grande stupéfaction, qu'on ne communique plus avec Irun, but définitif de mon voyage. Le service du courrier est suspendu. Santa-Cruz a fait une visite à Irun, il a surpris deux volontaires, fils de la veuve Arutti, il les a emmenés dans la montagne et les a fusillés. La mère est morte de douleur, on l'entertera demain, la consternation est grande. A l'hôtel, un négociant m'offre à prendre à frais communs une voiture; après mille difficultés, nous parvenons à engager un voiturier à nous conduire jusqu'à Irun et nous partons, passant dans un paysage frais, plein de verdure et d'une beauté saisissante. A gauche, voici le *Passage*, dans lequel sont ancrés des bateaux à vapeur; on rencontre des troupes de mérinos venant de la Navarre, traversant en broutant les provinces vascongades; de

petits chevaux chargés de paniers les suivent et font la route en zigzag, poussant les trainards, dressés paraît-il au service du chien de berger. Les femmes, de grandes et belles créatures, cheminent pieds nus, portant des fardeaux sur la tête, poissons, chevreaux, lait ou légumes. Du sommet de la côte on voit tout le paysage, des champs vastes et fertiles, des forêts de chênes et de pins, puis nous voyons les villas d'Irun; enfin nous arrivons à la gare. Il y a là des machines criblées de balles, un grand nombre de wagons, la gare elle-même est toute barricadée, l'horloge est brisée par une balle, et sur un banc de braves carabineros, de ces douaniers célèbres par leur courage, se chauffent au soleil, devisant et de Santa-Cruz et des troupes. Chaque jour un train part et arrive de France; il y a une heure qu'il est parti, je resterai donc et je patienterai; en face de nous il y a le beau pont de la Bidassoa, puis Hendaye et ses maisons roses, à droite Fontarabie, la pittoresque cité de Charles-Quint ou de Louis XIV; l'île des Faisans et ses souvenirs. La première chose que je fais, c'est d'acheter les journaux du jour, la gare d'Irun a heureusement son petit dépôt de librairie que les carlistes n'ont pas encore surpris; je trouve *la Gironde* de Bordeaux, et j'apprends ce qui s'est passé depuis bien des jours; je lis en outre que les carlistes avancent dans le centre; qu'ils ont assailli le train qui conduisait le général Pallanca à Burgos; que le dit train a subi plusieurs décharges. C'est l'affaire des

pierres que je cite simplement en passant, sans l'accompagner d'aucun autre commentaire, ne racontant que ce que j'ai vu; je ne voudrais pas accompagner mon récit d'un seul renseignement douteux.

N'ayant absolument rien à faire, j'entre à Irun, je dépose mon petit bagage dans un hôtel tout à fait local, et je me dirige vers Fontarabie, ravissante petite ville bâtie sur des rochers qui dominant la mer. C'est bien un véritable nid d'aigle, un fouillis de constructions pittoresques, rappelant la féodalité; on voit les traces des boulets de Condé dans les murs, les brèches semblent être d'hier; dans les rues circulent ânes et mulets, marchands basques, chars à deux roues pleines trainés par deux bœufs qui s'avancent à pas lents, leur joug est couvert d'une peau d'agneau qui semble les lier l'un à l'autre. Des femmes de pêcheurs courent les rues avec des paniers de poissons frais. Vers midi je rentre à Irun suivant les bords de cette Bidassoa historique qui sépare les deux grands pays si différents de caractère. A Irun nous nous trouvons nombreux à table, on parle de la junte carliste qui a eu lieu à Saint-Jean-de-Luz, et à laquelle assiste don Carlos; on parle des grands événements qui se préparent, car Nouvilas approche et il a l'intention d'enserrer les bandes dans les montagnes qui bordent la mer du Guipuzcoa. Pendant que nous prenons le café, on entend des coups de fusil dans la plaine, les volontaires se réunissent, les hommes veulent partir, les officiers

ne veulent pas, et à la grande satisfaction des uns et des autres, les coups de fusil ayant cessé, on décide de rester. Je lie conversation avec un excellent garçon, un boucher de la contrée; il fait un grand commerce de moutons, ses affaires l'appellent même dans la Navarre, et il me dit sans trop se gêner qu'il connaît ces messieurs, qu'il a eu l'avantage de leur rendre divers services et qu'il est porteur de laisser-passer. Il partira le lendemain pour Vera, quartier général des cabecillas de la contrée, et si je veux aller avec lui, il a un excellent cheval; je ne saurais manquer de voir des choses très-intéressantes, car Vera est un bourg navarrais, quartier général de Santa-Cruz, le redoutable curé. Une tentation irrésistible s'empare de moi, pourrait-il en être autrement? et cependant l'expédition paraît périlleuse, car le personnage qui assomme les volontaires et épouvante la contrée pourrait bien ne pas aimer à voir les curieux courir dans son domaine. Je n'en dors pas de la nuit, mais au petit jour on frappe à ma porte, j'étais debout, prêt à tout. Nous quittons Irun et cheminons le long de la Bidassoa, bientôt les dernières maisons ont disparu et on ne voit plus que la Bidassoa qui roule sur son lit de cailloux. En face de nous c'est la frontière, à un endroit on voit la pierre qui sert de limite; nous traversons Béobie, et le cheval béarnais du boucher reprend son trot régulier. A droite voici Saint-Martial, un couvent solitaire où les carlistes ont établi un observatoire; puis les gorges se



resserrent et ce n'est plus autour de nous que broussailles et fouillis. La gorge se resserre encore et nous nous trouvons devant un beau pont de fer au bout duquel il y a un petit bâtiment qui sert de corps de garde à une vingtaine de ces carabiniers historiques. A peine de l'autre côté du pont nous voyons accourir trois hommes et une femme qui gesticulent entre eux. Ce sont des Allemands qui travaillent dans les mines qu'on voit au bord de la rivière et qui sont exploitées par des Anglais. Les trois personnages sont en proie à la plus vive exaltation, la femme surtout crie comme une folle. Jamais je n'oublierai la confiance que ces personnages me font en allemand, tous parlent à la fois. Les hommes ont des casquettes avec des marteaux dorés posés en croix. Ils racontent que les carlistes sont descendus dans la mine, qu'ils ont renvoyé les ouvriers étrangers et emmené les ouvriers espagnols; que la bande de Santa-Cruz a enlevé à tous leurs montres en leur disant que si les mineurs en ont besoin pour savoir quand ils doivent remonter à la lumière du jour, eux, les carlistes, en ont besoin dans la nuit pour les heures de faction. Je rassure de mon mieux ces éplorés, et je glisse ma montre, un souvenir de famille, dans mes bottes. Ils nous quittent et s'acheminent vers Irun; alors nous rencontrons un nouveau personnage, c'est un contre-maitre; il quitte ces lieux pour n'y plus revenir, on lui a enlevé tout son monde, et comme un de ses collègues, un Espagnol, a voulu ca-

cher deux employés, les carlistes lui ont administré soixante coups de bâton. Je ne peux absolument pas croire à cette histoire, mais le boucher me regarde, et je comprends que tout cela est vrai. Je confesse que toute mon assurance s'évanouit; je regarde le boucher, il est impassible, il me montre ses laisser-passer. « Mais moi ! moi ! lui dis-je, je n'en ai pas. Je ferais bien, s'il le fallait, en protestant, le sacrifice de ma montre, mais soixante coups de bâton, l'affaire de Tolosa, les fils de la veuve Arutti ! » Je regarde derrière moi, les fuyards sont bien loin. Et dans le fait ce paysan français était un honnête et brave homme, et je m'étais empressé de le suivre volontairement.

- Du courage, pensai-je, et en avant ! A neuf heures nous étions à Vera. Les carlistes sont à l'entrée, il y a aussi un bureau de douane, les soldats ont de bons fusils, ils ont la figure comme tout le monde et point cet air coquin qu'on leur prête; ce boucher qui trafique avec les autorités, va droit à elles; nous apprenons qu'il y aura le soir même un conseil de guerre à Saint-Martial; que les chefs s'y rendront, ils ont été convoqués par la junte. On me regardait bien un peu, mais je ne quittais pas le boucher de la longueur d'un pied, et je repris courage, quoiqu'il me semblât que tous les gaillards de céans eussent fait le coup de feu le matin même. Le percepteur de la douane est un excellent homme, il nous raconte cent choses plus curieuses les unes que les autres. Santa-Cruz est un digne enfant du pays, il

est d'une force herculéenne, il n'a que trente-trois ans, il méprise le danger et se fait admirer de ses hommes par son austérité et la rigidité de ses mœurs. C'est l'éclaireur, le pourvoyeur et l'aumônier des bandes; il court les montagnes, surprend les postes, enlève les convois, console les blessés et expédie les morts. Je pensais que ce rôdeur trouverait un moment ou l'autre la récompense de ses mérites; mais le digne percepteur est inépuisable, malgré qu'on parle de l'affaire Arutti, il trouve moyen de dire qu'il est prouvé que ces deux jeunes gens se sont vantés d'avoir tiré sur des blessés carlistes, et que c'est pour cela que Santa-Cruz les a fusillés. Voilà le portrait flatté, j'ose l'espérer, du digne personnage qui épouvante l'Espagne.

Nous nous promenons dans Vera, la rue fait un coude et se dirige vers le sud, vers San-Esteban. Il y a vers les dernières maisons un drapeau français qui flotte à une fenêtre, puis des hangars et remises où on prépare, à ce qu'on nous dit, l'installation d'une fonderie de canons carlistes. Nous retournons à l'entrée du bourg, où il y a une fonda. Devant la porte il y a du bétail venant de la Navarre. C'est là qu'entre l'embuscade et la surprise les pieux carlistes viennent vider le verre de l'amitié et le flacon de la joie. La salle est garnie de tableaux enluminés : c'est la prise de Saragosse, des surprises de guerrillas ou autres tableaux guerriers. Dehors, des groupes de carlistes passent, puis soudain tous courent à la fenêtre et j'entends chuchoter. A trois

pas d'un groupe de dix individus chemine un homme trapu, à barbe roux-noir, longue, soyeuse; il a la figure pâle et dure; il est vêtu d'un habit court, d'un pantalon de coutil gris, de guêtres noires et de souliers de chanvre; autour du cou un mouchoir d'indienne et sous le bras un énorme gourdin taillé dans une branche de chêne, long au moins de cinq pieds. L'illustre prélat s'arrête un instant. Bonté du ciel! pourvu qu'il ne lui passe pas par la cervelle quelque caprice lugubre, quelque toquade sanguinaire! Mais non, il parle à ses hommes vêtus de courtes vareuses, ceinturons bien garnis, aux visages moins honnêtes cependant que tous ceux que j'ai vus. Si jamais de ma vie j'ai été ému, c'est bien à cette occasion; il avait passé que je le voyais encore armé de son bâton, raillant ainsi le destin : lui qui porte mort et désolation partout, n'a d'autre arme qu'un bâton. J'eus besoin de me rappeler tous les incidents de la journée pour bien me convaincre que je n'étais pas le jouet d'un songe. Je me souviens donc que dans la posada on était de joyeuse humeur. Après avoir bu et trinqué avec cinq ou six gaillards suspects, je tirai le boucher par la manche et nous sortîmes, les carlistes avaient disparu, il n'y avait plus que quelques filles allant à l'eau avec de grands seaux cerclés de fer. A la fonda je voulais partir de suite, on m'en empêcha, j'en avais assez vu, je demandai un guide pour gagner la frontière. On m'assura qu'il était très-dangereux de courir la contrée

pendant la nuit, qu'il était préférable d'attendre le matin, et qu'au jour on me guiderait à la frontière. Le reste de la soirée se passa tranquillement, pas l'ombre d'un malentendu, tout était tranquille, les femmes allaient et venaient, vaquant aux devoirs du ménage, les muletiers passaient, le receveur imposait, les uns payaient, l'autre encaissait. Puis l'heure du coucher arriva. Je m'enfermai dans ma chambre et ne dormis point. A trois heures du matin on frappe ; c'est un petit bonhomme béret en tête et alpargatas aux pieds ; il s'empare de mon bagage et nous sortons du bourg endormi. Il faisait de nouveau un temps affreux, le vent et la pluie terminaient l'aventure ; nous courons à travers les rochers, pas un être vivant, la colline de Saint-Martial est entourée d'épais nuages ; nous traversons Endelarza et son pont, le douanier parle un instant avec le petit Navarrais, puis nous marchons rapidement le long du fleuve. Deux heures après nous arrivons en vue des bouquets d'arbres qui entourent Hendaye, une barque cachée dans les roseaux nous transporte sur la rive française. Il y a là un poste d'observation abrité sous une espèce de hutte de roseaux. J'aurais, je crois, serré la main au digne sergent du poste, et je m'écriai bien joyeux : « Enfin ! » Je glisse dans la main du petit guide espagnol une belle piastre neuve ; il se sauve en criant : « *Gracias, gracias!* » — J'étais enfin hors de cet affreux pays, heureux d'en être quitte à si bon compte, entré d'un côté et sorti de l'autre.



# DEUXIÈME VOYAGE

---

## CHAPITRE PREMIER

Le Midi. — Les Landes. — Bayonne. — Saint-Sébastien bloqué s'amuse.  
— Une souricière. — Les Basques. — Conditions générales du pays insurgé.

Une année environ s'est écoulée depuis mon précédent voyage, qui n'a été qu'une rapide exploration destinée à me rendre compte et du pays et de ses conditions; j'ai voulu voir par moi-même, apprécier et juger. L'esprit des provinces insurgées, la mollesse avec laquelle la guerre a été conduite, me persuadent qu'elle durera encore longtemps. Au commencement de janvier 1874, non-seulement les bandes carlistes n'étaient pas dispersées, mais elles avaient rapidement conquis tout le pays, sauf quelques grandes villes et les ports importants de l'Océan Cantabrique. Saint-Sébastien est bloqué, Irun ne communique que difficilement avec les provinces et les villes, Pampelune est isolé dans sa plaine, Bilbao est investi, assiégé, la ville va tomber au pouvoir de don Carlos; Tolosa va



acclamer le roi don Carlos, qui vient de prêter à Guernica le serment de fidélité aux fueros ; les bandes se montrent partout à la fois, jusqu'aux portes de Santander, les bataillons sont organisés, l'armée carliste a des bataillons d'infanterie, des batteries d'artillerie et des escadrons de cavaliers. Les boulevards du carlisme sont Estella, Durango, Portugalète, Vera, et des tranchées formidables ont été creusées partout. Telles étaient les conditions de l'insurrection lorsque, vers la fin de janvier je me décidai d'entreprendre, avec un nouvel itinéraire, un plus vaste voyage dans les Espagnes, et je me laissai emporter vers le sud avec les premiers jours de février.

Paris, Orléans, Bordeaux, puis les Landes avec leur horizon interminable. Ces contrées stériles attristent, çà et là on ne voit que des troupeaux de moutons isolés, gardés par des bergers de douze pieds de haut, grâce à leurs hautes échasses. Plus loin, on traverse des forêts de pins, pendant des heures entières on ne voit autour de soi qu'un rideau sombre, donnant cependant au paysage un aspect printanier. Ces pins ont une incision dans le tronc, et une résine abondante coule pour enrichir le propriétaire. Une brise chaude semble caresser la nature, la convier à ouvrir ses portes au printemps ; au bord des haies des touffes vertes apparaissent, des pâquerettes ont fleuri, opposant aux pâles rayons de février leurs petites collettes roses ; des primevères sont écloses dans les en-



droits abrités, le printemps s'annonce un peu partout, tandis que dans le Nord l'hiver continue ses rigueurs.

Après dix-sept heures de train express, on arrive à Bayonne. Le béret basque se voit partout, dans les champs, dans les gares, dans les villes, le dialecte des gens de la contrée devient toujours plus incompréhensible, Bayonne est une ville pittoresque, son fleuve rappelle l'intérieur; mais plus haut les navires et les vapeurs en font un port de mer, son intérieur est un mélange espagnol et français, on se sent là à deux pas d'un pays nouveau. Il règne à Bayonne une grande activité; jamais les commissionnaires, depuis l'ouverture des lignes de chemins de fer, n'avaient été autant occupés. Bayonne était nécessairement le point extrême pour toutes les marchandises qu'il faut, malgré la guerre, faire entrer en Espagne ou dans les provinces basques. Des nouvelles réellement fantastiques sont apportées par les vapeurs de Santander ou de Saint-Sébastien, colportées de bouche en bouche, elles prennent, selon leur caractère les proportions d'un événement, je veux parler des nouvelles qui ont trait à la guerre civile. Mais Bayonne est avant tout une ville commerçante, et elle s'occupe relativement peu du sort de ces malheureuses provinces qui sont là si près à l'horizon, ruinées par la guerre civile. J'arrive donc à Bayonne par un soleil resplendissant qui égaie tout le monde; les gens de la ville sont en toilette légère, c'est un va-et-

vient continuel sur le beau pont de l'Adour. Le soir venu les fanfares et les tambours se réunissent nombreux sur la grande place de la Marine, les orchestres entonnent les plus jolis airs de *Madame Angot*, pour la plus grande joie de tous. C'est là le commencement de ma seconde aventure, j'ajoute qu'elle paraît plus difficile que la première, pour beaucoup de raisons. Mon itinéraire serait d'entrer à Saint-Sébastien, de traverser les pays carlistes, d'aller, si possible, à Durango, ou bien à Azpeitia, ou à Pampelune; de voir la tournure que prendront les événements, et, dans le cas où le statu quo se prolongerait, de descendre jusqu'à Madrid et au sud. Je me suis informé de la possibilité de louer un cheval pour entrer à Saint-Sébastien, car la mer malgré le beau temps, est mauvaise et les vapeurs sont arrêtés partout. Comme je faisais part de cette idée, qui me paraissait fort ingénieuse, aux indigènes de céans, on m'a regardé d'un air assez curieux. Je présume qu'on pensait : « Cet homme, s'il n'est pas un fou dangereux, est bien sûr un voleur de la pire espèce, ou bien peut-être un maire élu par le nouveau gouvernement, et fuyant les honneurs civiques. » Il n'y a plus à penser au cheval, ni aux anciens cacolets, que de gentilles Bayonnaises offraient jadis aux voyageurs, s'engageant à les suivre jusqu'à Cadix même, s'ils en manifestaient l'intention; quant à la voie ferrée, elle est proscrite par le syllabus et par don Carlos. Force est donc de patienter et de se renseigner. Les

gens que je questionne m'assurent que la guerre ne fait que commencer, et cela très-sérieusement, et elle dure depuis mars 1872. Beau peuple! pensai-je, s'il mettait autant de patience à s'organiser qu'il en met à se suicider, ce serait à coup sûr la première nation du globe.

Je suis donc à l'entrée de ce pays, dans la position d'un excursionniste qui s'est mis en tête de partir et qui regarde à l'horizon le ciel gros de nuages; je vais de l'un à l'autre, questionnant avec une curiosité intentionnellement naïve. Dans un café je lie connaissance avec des jeunes gens. Je m'aperçois que ce sont des carlistes, ils vont partir pour Elisondo, ils m'offrent de m'emmener au quartier général, l'un d'eux est le neveu de l'intendant général de don Carlos, le sieur Ramirez; ils m'engagent à me hâter, ils partiront à quatre heures. Je cours à l'hôtel, je fais diligence, mais pas assez, car l'hôtel est assez loin; pour comble de fatalité, je me trompe d'adresse et j'attends en vain. Je retourne désolé au café, on m'avait attendu trente minutes, puis l'équipage était parti. Celui qui me communique ce détail, est un grand garçon qui recrute à Bayonne et sur la frontière les épaves humaines pour le service de don Carlos, il a même avec lui deux pauvres diables, tristes, sombres, qui vont passer la visite chez le représentant du roi, l'amiral Viñalet, qui demeure près de la cathédrale. Mon affaire était complètement manquée, l'occasion eût été excellente, mais

en voyage, il faut s'en remettre à son étoile. Comme je rentre à l'hôtel, je trouve un grand diable qui m'y attendait. C'était un Basque, un de ces individus comme on en voit beaucoup dans la contrée, brun, nerveux, l'air intelligent. Il a appris, je ne sais trop comment, mon intention d'entrer en Espagne, et il vient m'offrir une occasion. J'accepte avec plaisir, car il se charge de me poser pour le lendemain soir 14 février dans la ville même où je dois me rendre.

Le lendemain, une brise marine agite au dehors les orangers du jardin, il fait chaud comme en mai, on conduit les chevaux au bain, les femmes circulent avec un parasol ; me voilà sur le point de partir, j'attends mon grand Basque, qui arrive à heure fixe ; il m'annonce que d'honnêtes muletiers me conduiront, moyennant un prix modique, à Saint-Sébastien. Comme toutes les communications sont coupées, que le canon gronde partout, je suis tout décidé, mon bagage n'est pas embarrassant. Je glisse quelques balles dans mon revolver intentionnellement, le Basque regarde curieusement l'opération, c'est ce que je voulais. Il m'annonce que d'Irun on partira à huit heures ; le gaillard s'offre de me faire voir des choses curieuses, il veut même, dit-il, me recommander, alors il me conduit chez une bien brave femme qui vend des bérêts, de beaux sabres, des brides, des selles à messieurs les officiers carlistes. On me présente à elle, elle est enchantée de me vendre quelques petites fournitures de voyage,

et comme je dis du mal des républicains, elle s'engage dans des feux de file d'éloges au sujet du roi; elle me dit qu'au premier étage il y a la petite *junte*, et au second la grande, puis enfin elle s'offre de me faire avoir un passe-port. Enchanté, j'accepte, on va chez l'amiral, qui est d'une courtoisie exemplaire, et qui m'accorde, au nom du commandant de la frontière, et sous la devise *Dios, Patria y Rey*, un passe-port au numéro 653. Je me hâte de serrer ce précieux document qui m'allège de moitié, et je sors dans la direction de la frontière.

A six heures du soir, je monte dans le train qui va à Saint-Jean-de-Luz et Hendaye, vers sept heures et demie, et dans la nuit, je traverse la Bidassoa, et je me trouve en face de la petite cabane de laquelle les douaniers gardent la rive; l'un d'eux m'accompagne à travers les marais jusqu'à la *fonda Echenique*, d'où doivent partir les muletiers. Je les trouve prêts. A huit heures et demie on ouvrait les portes de la ville pour nous laisser sortir. Quatre mules attelées les unes devant les autres se mettent en marche, trainant un lourd chariot à deux roues; je suis perdu sous la bâche, juché sur des outres pleines de vin, des sacs de farine, des bagages informes, je ne vois rien autour de moi, j'entends seulement et le tintement des clochettes et les cahots de l'énorme guimbarde. Quand nous sommes hors de ville, je me glisse en avant et je puis voir, dans des circonstances différentes, le paysage que j'avais vu

un an auparavant. On entend au loin des coups de fusil ; alors le calme d'alentour m'impressionne, des pensées reviennent en foule à ma mémoire, je pense à la paisible existence, à la quiétude dont on jouit ailleurs que dans ce pays livré à toutes les anarchies, à toutes les fureurs de la guerre. A droite et à gauche, dans les collines, des bandes battent sans doute la campagne, fouillant les ravins, épiant les troupes isolées. On m'a dit, à Bayonne : « Craignez surtout les bandes qui travaillent pour leur compte. » Vous comprenez toute l'expression de cette phrase : c'est-à-dire que si vous tombez entre les mains de ces gens qui travaillent pour leur compte, le sauf-conduit de la direction de la frontière n'est qu'un chiffon de papier sans valeur. Et pendant que ces réflexions amères assaillent mon imagination, les mules avancent à travers collines et vallées. On boit ici et là, dans des boutiques d'épicerie, un verre de Madère pour se donner du ton, puis les lumières de Saint-Sébastien se présentent tout à coup.

Allons ! pensais-je, les mêmes réflexions amères ont accompagné le début de mon premier voyage, il faut les chasser et marcher résolûment en avant, sans faiblesse et sans hésitation, un vieux proverbe ne dit-il pas : « Le paradis est aux plus hardis ? » Cependant une réflexion amère me surprit encore, je faisais mon entrée en Espagne non comme autrefois, sur un beau navire inondé d'un soleil de printemps, mais caché

sous la bâche d'un chariot de muletiers, de nuit, et comme un rôdeur carliste. Qu'importe !

Saint-Sébastien tout entier était debout, la population court le long des rives de l'Océan jusqu'à Saint-Martin, où arrive la troupe, musique en tête. C'est le brave général Loma qui rentre, il vient de Tolosa. Parti la veille pour ravitailler la ville, il a réussi et n'a perdu qu'un homme, et c'est un volontaire français. Il a fait entrer dans la ville un convoi de vivres, farine, bétail, sel, vin et viande salée, tandis que quelques chars de légumes et de morue sont tombés entre les mains des carlistes. C'est une véritable fête, un triomphe digne d'un général romain. Les volontaires marchent en tête au nombre de mille cinq cents environ, peu à peu les cris s'apaisent, les soldats rentrent dans le fort, les volontaires prennent quartier ici et là chez le bourgeois, les uns et les autres vont se reposer des fatigues de la journée, et j'en fais autant.

Le 15 février est un dimanche de carnaval. Dès l'aurore les rues sont encombrées de monde, des masques et des déguisés, heureux de montrer leur éclatant travestissement, courent les rues, les orchestres masqués parcourent la ville, on joue les airs les plus gais, sans songer que là-bas, au loin, Bilbao est assiégé, les projectiles tombent nombreux sur la malheureuse capitale de la Biscaye.

Dans l'après-midi, on se groupe sur la grande place de la *Constitucion*. Là, des centaines de volontaires

attendent, le peuple forme une haie compacte, c'était l'ancienne arène des taureaux. On amène, attaché à une corde de cent pieds, un grand bœuf rouge. L'animal, entraîné au milieu de la place, est entouré par des essaims d'ennemis; les bâtons, les cannes et jusqu'aux parapluies servent à l'exciter, tout le monde s'en mêle, volontaires en culottes rouges, gens du peuple, hommes, femmes et enfants, c'est une rage. Le malheureux ruminant se démène comme un furieux, il fait des sauts en avant, en arrière, il rue, il se cabre, lance ses cornes dans le vide, tourne, retourne, bave, écume et beugle de colère. Il s'arrête, fixe un ennemi et se lance sur lui; mais pendant qu'il poursuit son nouvel adversaire, vingt ou trente mouchoirs lui passent devant les yeux, le déroutent et le détournent, ses ennemis se multiplient. Les femmes aux balcons se pâment d'aise, se renversent en arrière dans des accès d'un rire homérique; elles agitent leurs mouchoirs, encouragent les bourreaux, qui n'ont guère besoin d'encouragement, car les volontaires de la liberté font des prodiges de dextérité et d'imprudence; le bœuf jongle littéralement avec des paniers, des corbeilles et des mannequins. Enfin voici le bouquet : une vieille mégère s'élançe, elle retrousse ses jupes et saisit le ruminant par la queue. Celui-ci s'arrête net, puis il commence à tourner sur lui-même rapidement en cercle, et la vieille est lancée à fond de train dans une ellipse vertigineuse. Des larmes de rire, des hoquets se font entendre partout, et il





ya de quoi. Soudain, par bonds furieux, le bœuf se lance en avant, la vieille a roulé à vingt pas, à moitié meurtrie, les volontaires fuient éperdus, il se fait un grand bruit, un cri d'effroi, le bœuf poursuit un volontaire : on a lâché la corde, et le brave que les balles carlistes ont épargné reçoit un formidable coup de tête quelque part ; heureusement qu'il ne donne que dans la large étoffe du fond du pantalon, mais à vrai dire il l'enlève tout entier, l'homme roule à terre ; enfin on tire la corde et le bœuf revient avec son trophée dans les cornes. C'est plus que de la joie, c'est du délire, aux balcons de la place on n'y tient plus, on crie Bravo ! on se serre, on se presse en se tordant de rire. Enfin des centaines de volontaires s'attachent à la corde et le bœuf est entraîné dans une course folle à travers la ville. Je croyais son supplice terminé, mais on le ramène par une autre rue ; il enfonce çà et là quelque devanture de magasin, mais il n'en peut plus, il écume et tire une langue d'un demi-pied, et comme il se laisse tomber de lassitude, on le ramène à son étable à grands coups de trique.

Voilà donc le premier spectacle qui m'est donné en entrant dans une ville espagnole. Le moyen le plus sûr de faire tomber don Carlos en disgrâce serait de le persuader de proscrire les courses de taureaux et d'en abolir l'usage : en quinze jours ce serait un monarque fini.

Les côtes cantabriques n'avaient pas encore eu leur

hiver ; depuis bien des mois, le soleil se levait radieux et inondait de ses rayons la campagne basque. Mais depuis quelques jours, de gros nuages qui se tenaient cachés à l'horizon de l'Océan, sont venus assaillir la contrée. Des bourrasques violentes bouleversent les ondes, des montagnes d'eau s'élèvent et s'abaissent, et viennent se briser contre cette côte accidentée ; le grondement des flots s'entend au loin ; aucune barque ne quitte le port, les pêcheurs viennent chaque jour regarder le ciel et rentrent chez eux ; les navires ne se hasardent pas à quitter leur abri.

La population assiégée oublie les dangers pour se livrer tout entière aux folies du carnaval. Voici trois jours que du matin au soir on tourmente sur la place de la *Constitucion* les bœufs que la municipalité de Saint-Sébastien est tenue d'offrir en holocauste aux passions du peuple, sous peine d'impopularité. Depuis trois jours ces malheureux ruminants torturés ont enfoncé une douzaine de côtes, déboîté une vingtaine d'épaules et démoli la devanture de plus d'une boutique, et la joie va crescendo. Les pères disent aux enfants : « Conduis-toi bien, sois attentif à l'école, et nous irons agacer le taureau » ; car l'Espagnol aime à nationaliser son passe-temps et à qualifier de taureau les bœufs, très-méchants du reste, que l'administration lui livre pour son plaisir. Heureusement le carnaval va prendre fin, chacun retournera à ses occupations, les volontaires recommenceront à veiller autour des

murs, et les carlistes qui sont tout près oublieront, eux aussi, les plaisirs du dieu carnaval pour venir rôder le soir autour de la ville, escalader le mur d'enceinte et tirer quelques coups de fusil pour alarmer la garnison.

J'étais malheureusement bloqué dans la ville, car par une fatalité inouïe, mais qui s'est répétée depuis, un *bando* carliste défendait sous peine de mort d'entrer ou de sortir des villes au pouvoir du gouvernement. Cette décision était datée du 15 février, elle était exécutoire immédiatement. J'étais entré le 14, en sorte que je pouvais me considérer comme essentiellement favorisé, puisque la mer, ne permettant pas de sortir par eau, je me voyais par terre exposé aux prescriptions du *bando*. Cette position d'un homme pris dans une souricière ne laissa pas de me contrarier; je résolus cependant d'utiliser les longues heures de ma bloquade forcée. J'avais des lettres pour le comte d'A..., et grâce à lui, j'obtins des renseignements bien précieux sur l'état politique des provinces. Pour bien se rendre compte des conditions, des causes et motifs de la guerre civile, il est bon de se rappeler ce qui suit : La province actuelle de la Navarre était autrefois le royaume de Navarre, et depuis son annexion à l'Espagne, elle était gouvernée par un chef politique ayant rang de vice-roi. Elle avait ses *fueros* ou privilèges garantis, qui constituent une série de faveurs d'autant plus remarquables qu'elles sont moins connues.

En 1841, les *fueros* furent amoindris par l'introduction d'une ligne de douane octroyée, dans un moment de rébellion et de préoccupation politique, par Espartero, et à l'abri de laquelle des fabriques et industries se créèrent dans les provinces frontières. La contrebande était la conséquence naturelle de l'introduction des douanes, elle germa un peu partout. Les autres privilèges subsistèrent et sont aujourd'hui encore respectés par Madrid, et si les carlistes les invoquent et se battent en leur nom, c'est pour les conserver intacts. Ces *fueros* sont les mêmes dont jouissent les trois autres provinces du Guipuzcoa, de l'Alava et de la Biscaye, provinces qui ont pour capitales Saint-Sébastien, Bilbao et Vitoria. La capitale forale, où se réunissaient les députations, était Tolosa. Dans le XIII<sup>e</sup> siècle, ces trois provinces s'allièrent à la couronne de Castille, sous la condition expresse de conserver leur indépendance administrative complète, s'engageant à soutenir le roi d'Espagne dans les guerres contre l'étranger. On vit les contingents basques lutter contre les armées françaises, et en 1860 ils prirent une part active à la guerre du Maroc, dans laquelle ils formaient un corps spécial, levé non par le gouvernement de Madrid, mais par la députation forale. Pour ces quatre provinces le roi n'existe pas; il n'est que « *el señor* », le seigneur. Quand un roi monte sur le trône, il est forcé de venir dans la Biscaye prêter serment de fidélité aux *fueros*. Cette cérémonie solennelle a lieu à Guernica,

sous les chênes séculaires. Les provinces basques n'ont ni douanes, ni impôts ni contributions directes ou indirectes. La régie du tabac, la gabelle, les droits de chasse et la ferme de la pêche sont choses parfaitement inconnues. Chaque Basque adulte ayant droit de porter une arme, il chasse où et quand bon lui semble sans autorisation. Chaque citoyen est soldat, c'est-à-dire peut être appelé à défendre la patrie commune contre l'étranger dès l'âge de dix-huit jusqu'à soixante ans. L'armée que la députation forale lève alors s'appelle *tercios*.

Quand, en 1841, Espartero introduisit une ligne de douane, c'était moins une mesure financière qu'un moyen d'entretenir un corps de douaniers militaires formant un corps d'armée, car les *fueros* impliquent l'absence de toute garnison, sauf à Saint-Sébastien et Pampelune. Le gouvernement de Madrid ne pouvait absolument rien changer aux droits acquis, et s'il avait un ordre à donner, il devait l'adresser à la députation forale, qui examinait le cas, l'appréciait, donnant ou refusant sa sanction. Si elle refusait, l'ordre était considéré comme non venu. Ces engagements précis ont été souvent méconnus en ces années de trouble qu'a traversées l'Espagne, depuis le commencement du siècle.

L'emblème des trois provinces est une triple main réunie, avec cette devise basque : *Irurac bat* « Les trois ne font qu'une ».

Il faut ajouter que la langue basque n'a aucun rapport avec l'espagnol; c'est une langue originale, qui facilite la composition des phrases et des mots. Cette langue est du reste la seule en usage, la population persiste à la conserver avec une sollicitude égale à celle avec laquelle elle défend ses fueros : ni le développement du commerce et du trafic, ni l'introduction des chemins de fer n'ont pu faire gagner du terrain à la langue espagnole dans la population essentiellement locale. Les fonctionnaires de l'État, les soldats venant des provinces du Nord, du centre et du Sud, ne comprennent pas le basque, et à cette cause est due la nécessité de choisir dans le peuple basque les curés des provinces. Il y a cependant une exception, l'archevêque de Bayonne, qui a appris la langue et prêche, dit-on, dans cette langue. Le basque est une langue riche en images, comme toutes les langues mères. S'il m'est permis de me servir à mon tour d'une image, je dirai que comme une mer envahissante, l'invasion des Maures vint se briser contre les Pyrénées; laissant dans ses rochers l'écume du choc, les masses maures se retirèrent, ne laissant dans les vastes plaines de la Péninsule que les mœurs mauresques, tandis que dans les montagnes, par une bizarrerie de la nature, la langue africaine s'y implanta. En langue basque on dit chien *ora*, en berbère *ouor*, petit *goutschi* en basque et *koutschi* en berbère; sept se dit en basque *schaschpi* et *schaschp* en berbère. Ainsi d'une quantité de mots

qui permettent d'établir non un fait de hasard, mais bien une ressemblance qui tient à des liens de parenté.

Les Basques ont généralement l'expression de la physionomie dure, sèche; leur caractère est l'expression de leur visage : ils sont durs, égoïstes, et l'expérience de la guerre prouve qu'ils sont cruels, mais d'une bravoure exemplaire. Les femmes sont généralement grandes, admirablement bien faites, à la physionomie régulière; elles sont fortement charpentées. Leur costume est pittoresque; à Bayonne on voit les cheveux emprisonnés dans un petit béret bleu qui garnit le derrière de la tête; dans les provinces du Guipuzcoa et de l'Alava, elles tressent leurs cheveux en une forte et unique tresse, les jeunes filles en deux tresses égales. La coiffure masculine est le béret, depuis le gamin qui commence à marcher jusqu'au vieillard; depuis les Landes jusqu'aux frontières de Castille, le béret est la coiffure unique des indigènes.

Voilà donc des provinces qui ont une vie propre, indépendante et fédérative, vie indépendante que le gouvernement de Madrid a toujours à peu près respectée, mais qui devra nécessairement disparaître dans ce mélange, cette fusion que les siècles préparent par mille circonstances de chaque jour. C'est bien là ce que comprennent les Basques et les Navarrais, et c'est ce qui les pousse à grossir les rangs du prétendant qui veut défendre leur autonomie. Ces gens chez

qui la vie militaire est en horreur, s'enrôlent avec enthousiasme sous le drapeau blanc de don Carlos, par amour de leur pays et par haine pour les Castillans, Andalous ou autres Espagnols, qu'ils détestent cordialement. Ces hommes vigoureux, fanatiques, au caractère froid et fermé, devaient faire d'excellents soldats; ajoutons qu'ils sont intrépides à la marche, infatigables, et on comprendra quel danger il y a à les avoir pour ennemis.

Le clergé, dans cette insurrection, a exercé le même rôle qu'en 1808, en 1820 et 1833; il fanatise les masses et profite de son énorme influence pour pousser le pays dans des complications dont personne ne saurait prévoir la fin.

Ces renseignements étaient nécessaires à l'intelligence de ma narration; ils serviront à expliquer bien des choses incomprises; ils donnent le mot du mystère de cette longue résistance à cette chose qu'on appelle *el gobierno regular*, et qui n'est pour les Basques qu'une autorité injuste qui veut leur ravir ce qu'ils ont de plus cher. — L'insurrection est devenue redoutable; elle paralyse le commerce, elle isole l'Espagne du reste du monde, elle jette la perturbation dans le sein de la famille, et sous la cendre couve la haine.



## CHAPITRE II

Tentative de sortie. — Passage à travers les lignes carlistes. — Retour à Irun. — Les sentinelles de la Bidassoa. — Un arbre lugubre. — Vera. — Entrée dans le pays des carlistes.

La nuit du 18 au 19 février fut une nuit de tempête. L'Océan grondait furieux, ses vagues se brisaient furieuses contre les quais; malgré cela on a dansé et fêté carnaval, des groupes de joyeux danseurs sont venus donner une sérénade matinale à une belle señorita, ma voisine, qu'on avait aperçue dans la journée au balcon. Les accents des chanteurs avaient un ton plaintif qu'on aurait pu attribuer ou à l'émotion ou à une nuit agitée. On suppliait la belle inhumaine de jeter un regard de ses beaux yeux pour éclairer la rue; mais comme il était quatre heures du matin, la belle ne parut pas, malgré les supplications, et je vis des pierrots, des arlequins et des polichinelles rajuster leurs guitares sur leur dos et disparaître dans l'obscurité. Si la belle n'a pas paru, en revanche les carlistes ont rôdé autour de la ville. Attirés sans doute par le bruit de la fête et la lumière des transparents, les vo-

lontaines ont lâché quelques coups de fusil que j'ai entendus malgré le bruit des flots. Carnaval au dedans, guerre au dehors, quel pays de contrastes !

A l'aurore Saint-Sébastien se réveille. La première occupation des assiégés est de sortir de son étable un des malheureux bœufs qui la veille ont déjà diverti la population. Conduit au supplice, l'animal recommence comme ci-devant à enfoncer les devantures des magasins, les épaules et les côtes des *hijos de la libertad*.

De nombreux détachements de troupes sont arrivés, un peu étonnés, eux qui viennent de battre la campagne, de laisser ici et là dans les buissons quelques-uns des leurs, de voir, dis-je, qu'on s'amuse aussi largement.

J'ai pensé toute la nuit à chercher les moyens de quitter la ville. Le temps s'est remis au beau, sans doute quelque vapeur sortira du port ; mais je n'ai pas de chance en matière de transport, car le gouvernement vient de mettre l'embargo sur tous les navires pour transporter des troupes. Nous sommes depuis plusieurs jours sans nouvelles de France et d'Espagne, et le petit journal qui se publie à Saint-Sébastien en est réduit à raconter ce que l'on voit depuis les toits et depuis les hauteurs du phare. A neuf heures je sors de l'hôtel d'Angleterre et je me dirige vers Renteria. Des femmes passent et montent le coteau, les carlistes font bonne garde ; on voit au soleil du matin briller des pointes de baïonnettes ; des gens à mine suspecte

cheminent çà et là; le chemin est bien gardé; je reviens en arrière; je gravis la colline qui se trouve à droite quand on entre dans le port de Saint-Sébastien. — Depuis les hauteurs on voit de nombreux détachements de troupes dans la vallée qui conduit vers Hernani. On voit les soldats arrêtés autour de quelques fermes isolées; je continue à traverser ces grandes collines rocheuses qui dominent l'Océan, et bientôt Saint-Sébastien disparaît, et j'ai devant moi la mer et son incommensurable immensité. L'œil domine le panorama : voici au bas l'Orío, qui coule sauvage dans un lit de rochers; à droite les maisons sont occupées par des volontaires, à gauche les carlistes se sont barricadés dans les maisons; le pont qui relie les deux rives, élevé à grands frais, a été détruit.

L'image de la désolation est complète, et comme je sors mon calepin pour esquisser ce paysage sauvage, ravagé et inondé par le soleil, un paysan qui casse quelques pierres devant une misérable cabane, me dit de prendre garde, car aussitôt qu'un être vivant se trouve en vue, volontaires et carlistes lui tirent dessus, de sorte que l'on peut être à peu près certain de n'échapper aux uns que pour être atteint par les autres. Je ferme mon calepin et je déguerpis.

Il reste la voie de mer, par service privé. Je retourne en ville, inconscient du danger que je cours, car je suis dans la zone, et sur ce terrain, on est suspect aux belligérants de l'un ou de l'autre parti. Heu-

reusement un détachement de soldats du génie descend dans le ravin, je cours me joindre à lui et nous rentrons. Au pied des fortifications les volontaires jouent au bouchon, fusils en faisceau. Je rentre en ville, et j'apprends que le gouvernement a interdit la sortie des barques. Du reste, celles des pêcheurs sont enregistrées, quand elles ne rentrent pas à l'heure fixe, on confisque la caution et la barque est saisie.

Je rentre très-désespéré à l'hôtel, et j'y trouve le comte d'A..., qui est effrayé des conséquences de mes imprudences; il comprend que je veuille sortir de la ville, mais il veut que je le fasse dans de meilleures conditions de sécurité.

La vie, dans une ville assiégée, devient à la longue absolument insupportable; vivre sans nouvelles de l'extérieur autres que des on dit, ne pouvoir s'éloigner hors d'une portée de fusil des fortifications, être retenu pour ainsi dire au clocher d'une cité : voilà autant de circonstances qui finissent par peser, surtout quand on réfléchit qu'au dehors des événements s'accomplissent. J'avais presque la nostalgie, aussi ma résolution formelle était prise de sortir coûte que coûte de ma prison, je voulais forcer le blocus malgré le bando. Le comte d'A..., fort alarmé de ma décision, mit tout en jeu pour me faire prendre patience, rien n'y fit, et je décidai dès le lendemain de traverser les lignes de Renteria à Irun, quitte à rentrer en Espagne par une autre voie.

Le mercredi 18 février, le temps s'était de nouveau mis à l'orage, des masses noires passaient rapides au-dessus du phare, un navire anglais entrait dans la *concha*, battu par les vagues, prêt à naufrager. On apprenait par des soldats que les gros temps ralentissaient les opérations militaires; que Morionès, Primo de Rivera et Loma étaient contraints de rester inactifs.

A force de recherches, j'avais trouvé, avec le concours des amis du comte, un brave voiturier assez philosophe pour exposer ses mules, sa vie et celle de ses voyageurs. Je tiens à donner son nom, c'est le sieur Manisch, près du Tornero; il m'informe qu'il partira à trois heures. A l'heure dite je me rends à l'endroit convenu; il fait un temps affreux, des tourbillons de vent chassent une pluie diluvienne qui forme des torrents dans les rues. Oh! que la journée était triste, que de pensées m'assaillaient dans cette lugubre préparation au départ. Là sous la remise, et pendant qu'on bride deux mauvaises mules, je vois accourir la gent journaliste : le *Daily News*, l'*Indépendance belge*, le *Siècle*, le *Journal de Genève*, le *Précurseur d'Anvers*, viennent moins pour souhaiter le bonjour à un confrère que pour lui bourrer ses poches de lettres qui sans cela risqueraient de rester encore longtemps stationnaires au bureau.

Le comte d'A... arrive aussi, il est soucieux et ma résolution l'inquiète il me prie de lui écrire sitôt de l'autre côté, car il ne se consolerait pas s'il arrivait

malheur à une personne qui lui est recommandée. Je dois bien à ces excellentes personnes quelques remerciements pour leurs bons conseils. Les journalistes étaient non moins lugubres : « Cachez votre montre dans vos bas ! — Mettez votre argent dans vos bottes ! — Enlevez donc vos bagues ! » Heureusement Manisch a ajusté une mèche à son fouet, serré la dernière-boucle de la bride, et j'enjambe les puissantes roues du cabriolet. Je suis salué par tous ces bons amis qui me crient encore : « Noubliez pas ma lettre ! — Ni la mienne ! — Ni ma dépêche ! — Donnez-la au commissaire à Hendaye ! — Adieu ! — Bonne chance ! — Soyez prudent ! » etc., etc. Dame ! j'ai une grande envie d'être prudent, mais la première imprudence est de me charger de toutes ces lettres qui parlent des carlistes, de ces exécrables fanatiques, et en disent pis que pendre. Les mules s'ébranlent, et on me salue encore de la main et du regard, avec une certaine commisération, et de l'air de gens qui serrent la main à un poitrinaire qui part pour Nice ou Menton, et qui va rendre l'âme à la première station.

Ce temps, comme je l'ai dit, était disposé pour suggérer des pensées lugubres, le ciel, de l'orient à l'occident, était noir comme mon âme, un vent violent faisait des éléments courroucés, une tourmente générale. Les deux mules trottinaient, l'eau du ciel glissait sur leur maigre croupe, la route fuyait. Voici à droite l'arène des taureaux brûlée par les carlistes pour se

distraire, puis la porte avec ses canons, le pont du chemin de fer sur l'Urumea, les vagues de l'Océan font refluer les eaux de la rivière, des milliers de grèbes et de goëlands volent au-dessus du confluent. Nous entrons dans la campagne : à gauche une colline verdoyante, à droite les pics de la Navarre, qui entretiennent avec certains toits de la ville un système télégraphique que le gouvernement surveille. Le *Passage* est garni de voiliers qui sont venus chercher un abri contre la tempête, geignant sur leurs ancres, ballottés par les flots. La Renteria est là avec ses maisons barricadées. On voit ici et là un volontaire qui nettoie son fusil, des enfants qui s'amuse à l'intérieur, puis à droite Oyarzun et son fort, dans lequel une centaine de soldats du gouvernement sont entassés pour surveiller la contrée. Chaque mois, à heure fixe, une colonne sort de Saint-Sébastien et vient réapprovisionner avec une exactitude militaire ces pauvres exilés. Pain, viande, poudre sont apportés. La troupe se bat pour arriver, elle se bat pour rentrer, elle laisse en route quelques morts, elle emporte des blessés, mais le fort est réapprovisionné. Quel touchant épisode de ces guerres fratricides ! Le fort, du reste, se défend ; il a déjà subi maint assaut, mais le soldat espagnol sait admirablement se défendre derrière un mur, un rocher, une pierre.

Après Renteria, la solitude, des maisons brûlées, les unes en ruines, couvertes de lierre, sont des vestiges de l'insurrection carliste en 1833 ; c'est la légion an-

glaise qui a passé par là ; plus loin les ruines sont moins anciennes, elles datent de quelques jours peut-être. La voie ferrée est en dessous de la route, les rails sont enlevés, la terre soulevée ; dans le ravin, quelques débris de meubles, tout le train d'une calèche à ressorts, puis des pierres, des broussailles, des forêts de châtaigniers et de chênes dans lesquelles soufflent les autans, des génêts en fleur, des touffes de primevères, de pervenches et de bois gentil, puis des guérites recouvertes de paille, et de misérables cabanes dans lesquelles ont dû séjourner des bandes d'un parti quelconque. Le vent continue à souffler et à chasser une pluie diluvienne qui tombe horizontalement. Manisch, pour passer le temps et se rassurer, chante un refrain assez étrange et cadencé, dans lequel revient un refrain : *E viva don Carlos!*

Tout est solitude autour de nous ; les poteaux du télégraphe ont pourri sur le sol, le fil est là depuis deux ans, éparpillé dans les buissons. Au sommet d'un coteau, une vue splendide s'étend au loin, on voit les immenses plaines de France, comme un point blanc à l'horizon ; Hendaye, ses falaises, son cimetière au bord de l'Océan, puis tout à coup une *casoria* et une petite guérite devant laquelle se promène un robuste gaillard vêtu d'une petite veste bleue à collet vert, béret en tête, pantalon à bande rouge, un beau fusil tout neuf au bras. Il nous fait signe de passer, car plus loin voici un vrai poste près du ravin du



chemin de fer. C'est là qu'est établie la *cadena* (chaîne), et il faudra passer à l'inspection. Quatre ou cinq hommes de garde sortent accompagnés par un individu en favoris noirs, une grande vareuse et un gilet bourgeois sur lequel est enroulé une ceinture; il faut descendre et s'expliquer; la grande vareuse qui paraît être un sous-officier ou peut-être un officier, paraît fort en colère; il fait de vifs reproches à Manisch, qui me paraît protester de son ignorance. A gauche, il y a une ferme abandonnée, cinquante à soixante gaillards sont étendus sur un lit de roseaux et jouent aux cartes; quelques-uns sortent et viennent voir de quoi il s'agit. Le chef de la bande parle de *bando*, d'Arriulegui, et de je ne sais quoi encore; il examine mes papiers que la pluie mouille. Manisch me dit qu'il n'y a rien à faire, qu'ils veulent que j'aille à Arriulegui pour m'expliquer, malgré que lui Manisch lui déclare que je suis un *estranjero* que le mauvais temps a empêché de prendre la voie de mer. Pendant ce temps les mules impatientées se mettent à marcher, Manisch court après elles et moi aussi, sous prétexte que j'ai, comme je le fais voir par signes, mon petit bagage sur le char. A cent pas je crie à Manisch: « Mais faites donc trotter vos mules! » Et en effet les mules trottent, Manisch leur court après et moi après mon bagage. Le groupe nous regarde. Sur un pont du chemin de fer, un factionnaire enveloppé dans un grand manteau de lancier regarde tout cela,

son fusil sur l'épaule; il me semble entendre crier derrière moi, mais je ne fais mine d'avoir entendu; nous sommes au moins à cinq cents pas du poste, et pendant que ces messieurs se disputent entre eux pour savoir ce que l'on fera de moi, nous disparaissions à l'horizon. Au bas du coteau nous nous retournons, la place où nous avons été arrêtés est vide, la pluie et le vent ont chassé dans la ferme les gens du poste, et nous voyons les premières maisons qui dominant Irun; voici en effet la ville, le pont de la Bidassoa, Hendaye. Des torrents d'eau inondent la campagne, les factionnaires nous ouvrent les grandes portes fermées, les officiers viennent au-devant de nous, nous regardent curieusement et nous demandent des renseignements. Manisch parle, moi je déguerpis mouillé jusqu'aux os, mais joyeux d'être sorti sain et sauf de ce fâcheux pas.

Je me rends à la *fonda*, où j'étais naguère heureux d'avoir sauvé mes lettres, et surtout ma personne, et enrichi par une nouvelle expérience.

Pénétrer dans des provinces qui sont le foyer de l'insurrection n'est pas chose précisément facile, surtout autour des villes bloquées, car alors les consignes sont sévères pour les belligérants. En temps de guerre, les garanties qui entourent l'individu contre l'arbitraire sont autant de mots vides de sens; le voyageur étranger ou indigène est sous le régime de l'humeur et sous la protection du bien-plaire ou de sa bonne

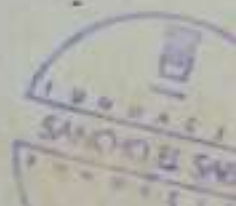
étoile. Prudence, habitude des voyages, connaissance du pays, tout cela est dans le domaine des accessoires; le caprice d'un individu peut avoir des conséquences fâcheuses dans un pays où la vie d'un homme se calcule à la valeur d'une ou deux charges de poudre. Dans le cas particulier, un incident bien futile m'a tiré d'embarras; les mules s'impatientent, et nous gagnons l'espace, le temps est affreux et on ne songe pas trop à nous empêcher de partir. Si j'avais eu la faiblesse d'entrer au poste, on trouvait mes lettres, on les ouvrait sans scrupule : il est vrai que je ne sais pas encore aujourd'hui ce qu'elles contenaient. Le chef du poste a gardé quelques-unes de mes lettres, bien insignifiantes, c'est vrai, et détrempées par la pluie. Mais ni les expériences, ni les dangers, ni les raisons et les conseils ne sauraient arrêter celui qui veut voir. La curiosité a perdu Ève et l'humanité, l'amour de l'inconnu a coûté la vie à bien des voyageurs imprudents : aussi faut-il admettre qu'une puissance irrésistible pousse l'homme malgré lui.

Le soir même je traverse, malgré la tempête, le fleuve la Bidassoa, je vais à Hendaye déposer lettres et télégrammes, et je reviens le cœur léger, heureux d'avoir rempli mon engagement de messenger fidèle, mais me promettant d'être à l'avenir moins complaisant. Je suis donc revenu à mon point de départ, fort mécontent de n'avoir pas pu accompagner M. Garcia Ramirez dans le pays carliste, à la recherche de son

oncle, intendant général de l'armée, mais décidé quand même à pénétrer en Navarre, dans le cœur du pays carliste, mais loin des villes bloquées. A Hendaye, on parlait beaucoup de la guerre civile et de M. Santa-Cruz, qu'on supposait dans les environs. La police était aux aguets, non point à cause de ses méfaits, mais, me dit-on, en raison du tort qu'il peut faire à don Carlos. Je ne serai pas taxé d'indiscrétion en disant que c'est un haut employé qui me confie ce détail; il ajoute même qu'il a ses renseignements et qu'il est sûr de mettre la main sur son homme. (Et dans le fait il avait raison, et les événements ont justifié ses prévisions.)

On craignait donc que le redoutable curé ne rentrât dans la province et ne soulevât les troupes aux cris de *Paz y fueros!* C'est au moins l'intention qu'on lui prêtait. J'apprends à Irun que la route de Vera est dégarnie de troupes du gouvernement, que les gens de la Navarre choisissent de préférence à toute autre cette voie, que les occasions ne peuvent manquer. Allons à Vera, pensais-je, et de là dans le pays carliste. Les occasions sont multiples, des gens émigrent sans cesse, et me voilà de nouveau abouché avec d'honnêtes arrieros qui sont enchantés de faire le voyage avec un caballero qui a un sauf-conduit numéro 653. Le lendemain à l'aube, on part, un soleil radieux se lève, mille gouttelettes d'eau pendent au bout des branches gonflées de sève, les buissons bourgeonnent. Quelle différence avec la journée de la veille! Mon

petit bagage est dans la guimbarde, et je chemine à pied à côté des muletiers, fumant avec eux force cigarettes. Voici Béobie, son grand pont; d'un côté des officiers français et leur uniforme de France; de l'autre les douaniers à la vaste coiffure, la gora nationale. Je fais emplette de paquets de cigarillos, je paye le verre de madère matinal, et nous continuons le voyage dans une ravissante vallée encaissée entre les gorges; à gauche la Bidassoa, les collines de France, la grande borne frontière, telle que je l'ai vue il y a moins d'un an, puis des mesures sur le bord de l'eau, des merles au bec jaune sifflent dans les taillis et sur les troncs mousseux; quelques aleyons partent rapides en nous voyant approcher. La route se rétrécit, il faut sauter de pierre en pierre, un torrent l'inonde, puis, au tournant, une maisonnette effondrée, les volets pendent à demi arrachés, les plâtras et les décombres garnissent l'intérieur, un magnifique pont en fer est couché dans l'eau; c'est là que s'est passé un drame lugubre : quarante-six carabiniers ont été surpris par Santa-Cruz, ceux qui se sont rendus, au nombre de vingt-six, ont été emmenés sur l'autre rive, et là, contre un chêne, ils ont été fusillés à deux pas des mines anglaises sur lesquelles flotte le petit pavillon britannique. Les gens de la mine ont vu toute la scène, les carabiniers disaient qu'ils avaient femmes et enfants, l'officier protestait, mais Santa-Cruz, cigarette à la bouche, assis sur le petit mur qui borde la Bidassoa,



a donné ordre de commencer le massacre. Je vois de mes yeux sur le chêne les traces des balles qui ont criblé l'écorce.

Le soleil brille, le chêne est là, inondé de lumière, l'herbe verdit à l'entour de cet arbre sinistre qui a laissé dans la contrée un souvenir si épouvantable. — Le massacre accompli, Santa-Cruz est rentré à Vera, et tout cela s'est passé il y a quelques mois, peu après ma première visite à Vera.

Sur la route et près de l'arbre, voici messieurs les carlistes; ils sont au moins une cinquantaine; il y a de simples soldats, des caporaux, des sergents et un sergent-major; ils vont et viennent au bord de l'eau, fumant leur cigarette; un factionnaire veille un peu plus haut, prêt à signaler tout ce qui lui paraîtra suspect; au fond, une petite route conduit à Vera. On prépare sur l'eau de grands chalands qui vont nous passer sur la rive opposée.

Une fois sur le bord opposé, nous sommes au milieu des carlistes. Cette fois-ci je n'ai aucune lettre suspecte sur moi, et je n'ai par conséquent rien à redouter des soldats de don Carlos; ils sont du reste aimables, polis et discrets. Tous sont vêtus de la petite vareuse en grosse laine des mobiles de la guerre de 1870. — Le col est vert ou bien rouge; ils ont des pantalons en drap foncé avec une bande rouge, sur la tête un béret bleu ou blanc, au milieu duquel il y a une plaque sur laquelle on lit : *Dios, Patria, y Rey.*

Deux de ces soldats, enfants de dix-huit ans, sont assis sur le petit mur qui domine la rivière; je cause un moment avec eux. Ils ont la tenue que j'ai indiquée plus haut, les boutons des uniformes sont ceux de la *République française*. Sur la poitrine s'étalent des médailles bien religieuses, ce sont diverses vierges célèbres dans la contrée : la vierge des Neiges, du Pilar et autres, et en dessus un carré d'étoffe blanche avec le Sacré-Cœur brûlant, car don Carlos est profondément dévoué au Sacré-Cœur.

Le jeune homme qui porte toutes ces médailles aura vu sans doute des soldats de l'armée régulière décorés, et il aura pensé que rien n'était plus simple. Ces jeunes soldats sont fort aimables, ils nous regardent plutôt en curieux, leurs regards ne décèlent pas la plus petite méchante intention, et c'est avec la quiétude la plus parfaite que nous nous dirigeons vers Vera, le boulevard des carlistes.

Peu après nous arrivons à Vera, grande localité que je reconnais immédiatement. Au moment où nous entrons, le sieur Piccavalle, commissaire royal, est en train d'imposer les muletiers d'une taxe extraordinaire inventée tout récemment et mise en pratique depuis peu : chaque roue de voiture, chaque voyageur paye. Le procédé fait un peu crier, car les mulétiers et leurs équipages encombrent la rue. M. Piccavalle, commissaire royal, est très-aimable, c'est un personnage qui a la moustache grise, un béret blanc et une longue houp-

pelande aux boutons royaux; carnet en main, il prend ses notes, fait avancer ceux qui ont payé et donne quittance; il est poli et aimable, il me parle français, et, comme la France de la frontière est la providence des carlistes, il ne saurait molester un modeste voyageur qui paraît être Français. Pendant que la visite se continue, je circule dans Vera. C'est, comme j'ai eu l'occasion de le dire, une bourgade fort propre : de grandes maisons sont disposées de distance en distance, il y a ici des soldats, là des employés du nouveau gouvernement. En dehors et à droite, une fonderie de boulets, et à côté, paraît-il, des Français qui ont trouvé à propos de hisser, pour plus de sûreté, le drapeau national sur leur propriété. Dans la fonderie il y a des chars qui viennent charger les projectiles; un officier d'artillerie se promène dans l'enclos, il fume sa cigarette et parle familièrement avec M. le curé, qui est coiffé d'un de ces grands chapeaux à la Basile. L'officier a un énorme sabre au côté, un vrai sabre de cuirassier, un pantalon à double bande rouge et une longue capote noire. • •



## CHAPITRE IV

Le pays des carlistes. — La poste vouée au Sacré-Cœur. — St-Esteban. — Histoires sinistres. — La venta del viento. — Cristobal Perez, *impresor de Su Magestad*. — Pampelune.

Je rentre à Vera et je m'adresse à M. Piccavalle, qui est enchanté de m'être utile. Il a là, sous la main, des équipages qui vont à Pampelune, et je pourrai les suivre jusqu'à l'Esteban; si je veux aller au quartier général, je n'ai qu'à m'arrêter à Esteban, m'adresser à l'alcade, et celui-ci me fera accompagner à Ascoitia et de là à Durango; il me donnera deux mots de recommandation. Et en effet, vers deux heures, nous nous mettons en route dans ces admirables vallées de la Navarre, moi juché au milieu de ballots de toute espèce, à vingt pieds du sol, dans une de ces colossales charrettes à deux roues qui traversent la Navarre et vont de la frontière jusque fort avant dans l'Aragon. Le *muchacho* anime les mules; nous voilà à travers le pays des carlistes, sur des routes toutes fraîchement réparées par les soins de l'administration carliste. Ça et là dans les champs, des bandes de sansonnets chantent déjà le printemps et les beaux jours, on se croirait en juin; des

moutons paissent sur les versants exposés au soleil; le long de la rivière on voit des ruches à miel en paille, hautes, terminées par une touffe d'épis, disposées les unes à côté des autres, bien exposées au midi, et qui donnent, selon les muletiers, un miel délicieux. De temps à autre nous rencontrons de petites caravanes de soldats au pas rapide, conduisant dix à douze mulets ou gros ânes chargés de toute espèce de choses; ils cheminent fusil au dos, au pas accéléré, et se dirigent vers Vera en nous donnant en passant un *buenas tardes*, bonsoir très-vigoureux, ils disparaissent dans le lointain; en passant, nous les entendons devisant tactique et insurrection, choses militaires ou autres. Ce sont tous de robustes gaillards, aux visages bien portants, à la mine éveillée. Vers quatre heures, nous nous arrêtons dans un village de belle apparence, les maisons sont bien bâties, propres; les champs entretenus comme un jardin potager. C'est vendredi, jour maigre; de plus nous sommes en plein carême: aussi, à la seule idée de nous donner de la viande, la fille qui va nous servir se laisse presque aller en arrière. On nous offre des œufs, de la morue infecte, de petites truites de la rivière, des noix et un gros vin rouge qui sent la peau de bouc, le tout fort proprement. Je circule dans le village et je vois le bureau de poste. Le buraliste me vend très-gravement à un réal la pièce, soit 26 centimes, une dizaine de beaux timbres-poste bleus à l'effigie de don Carlos. Le bureau, son chef et le facteur

sont voués au Sacré-Cœur; le chef et le facteur portent le béret avec plaque et écusson.

Ici se place une anecdote toute locale. Avant l'insurrection, le facteur qui desservait la contrée était républicain. Un jour il faisait tranquillement sa tournée, inconscient des nuages et points noirs qui s'accumulaient au ciel républicain, lorsque tout à coup, derrière un mur, un rival l'attendait : *Vengo la cartera!* « A moi la sacoche! » crie le guetteur. Le facteur régulier veut faire de l'opposition, mais son concurrent lui tombe dessus à coups de poing, lui enlève la bienheureuse sacoche et continue la distribution. Cet homme de lettres dépossédé s'en fut au bureau conter sa mésaventure en disant que « c'était bien sans doute un de ces coups de ces exécrables cantonistes ». Mais au bureau le facteur apprit que don Carlos était proclamé roi de Navarre y Castille, et que le *pronunciamiento* du facteur rival était parfaitement légal.

Le village est donc propre, il a un air de bien-être qui frappe. De bons paysans viennent du travail l'air dispos et content, absolument comme si la paix la plus complète et la bienveillance régnaient sur terre et parmi les hommes. Comme je rentre à la *fonda*, M. le curé est venu flâner par là; il a vu ou entendu parler d'une visite étrangère, et il vient voir ce qu'on dit par delà les monts. Il est coiffé de l'immense chapeau Basile, porte une belle soutane neuve et des souliers à boucles; il regarde la table et voit avec une sa-

tisfaction bien douce les reliefs du dîner d'un croyant : arêtes de morue, coquilles d'œufs, noix et fruits, voilà bien de quoi remplir d'aise l'âme d'un pasteur ; aussi M. le curé veut bien me serrer la main, m'offrir une cigarette et s'asseoir un instant à côté de moi près du feu, pincer la joue d'une fillette qui attise les charbons. Ce sont de bonnes gens, ces curés carlistes ; ils ne sont pas tous, ce qu'on croit en général, des fanatiques armés de poignards et d'espingoles, vous menaçant d'un revolver avec une main et de l'autre vous montrant la croix et le ciel ; ce sont de braves gens très-peu payés, qui sont envoyés dans quelque village perdu dans les vallées, où ils mènent une existence tout à fait simple et retirée. Ils vivent de peu, ils ont une conduite très-régulière, ils vont aux champs avec les gens du pays, ils leur donnent des conseils, ils raccommoient les ménages, ils se font les avocats des pauvres, et dans les petites fêtes locales ils ne dédaignent ni de venir jouer à la *pelota* avec les jeunes gens, ni de faire une partie de domino ou de tric-trac avec les notables. Quand ils sont jeunes, ce sont de bons vivants ; plus tard ils rappellent un peu le curé de Meudon.

Il y a des exceptions sans doute, car il y a un bon nombre de ces pasteurs qui ont quitté le service de la commune pour courir les montagnes avec les bandes. On a même vu, près d'Alsasua, trente curés formés en peloton d'éclaireurs à cheval et c'étaient de véritables diables en soutane. Si je ne me trompe pas, c'est du

curé d'Oyeregui que je veux parler, comme d'un vrai pasteur de Meudon.

J'ai lu jadis dans une vieille histoire,  
D'un vieux curé d'un docile troupeau ;  
D'un bon pasteur d'égrillarde mémoire,  
Qui dans son vin ne mêlait jamais d'eau !

Les huit mules sont attelées, je remonte dans l'arche et nous nous remettons en route. Peu après nous arrivons à St-Esteban, une bourgade pittoresque, antique, avec de vieilles maisons presque féodales ; là je descends et je cherche la personne à laquelle m'a recommandé le commissaire Piccavalle. Bientôt après, et avec le plus louable empressement, on me fournit, pour 40 réaux par jour, deux mules qui me conduiront en neuf heures à Ascoïtia, localité aussi célèbre qu'Azpeïtia ; si cette dernière ville a ses fonderies de boulets et de canons comme Vera, en revanche Ascoïtia a une fabrique de ces célèbres boïnas ou bérêts que portent messieurs les carlistes. On me recommande à un médecin français qui dirige les ambulances de la caridad, et nous nous mettons en marche. Mon soldat carliste est tout de gris habillé, pantalons gris, tunique grise avec passe-pois rouges, bérêt blanc. C'est un Navarrais, ceinturon noir, beau fusil Berdan sur le dos ; il ne parle que très-imparfaitement l'espagnol, impossible donc de nous entendre convenablement. Devant nous s'élèvent les pics de la Navarre ; à droite Oroquieta, où, le 4 mai

1872, don Carlos faillit être pris par Morionès, au moment où il se mettait à table pour manger, en compagnie du brave curé septuagénaire, une de ces traditionnelles soupes à l'ail, dont l'odeur seule vous suffoque.

La route que nous poursuivons est dangereuse, on suit les sinuosités de la montagne, tantôt au bord d'un torrent, d'une gorge, tantôt sur les plateaux. En route nous rencontrons des carlistes qui descendent dans la vallée de ce pas élastique qui leur permet de faire quinze lieues dans une nuit et de se battre ensuite. Ils poussent devant eux des mulets chargés de toutes sortes de choses, défroques, vivres, armes, munitions; j'ai vu un de ces animaux chargé de capotes de soldats du gouvernement. Après avoir échangé quelques paroles ces gens continuent leur route et nous la nôtre, non sans échanger un cordial *buenas tardes*, bonsoir.

Nous rencontrons encore çà et là des femmes pesamment chargées, accompagnées par un ou deux soldats; puis sur un pont qui traverse un torrent et qui paraît accroché là par un miracle d'équilibre, nous voyons encore un curé qui accompagne un soldat. Le curé gesticule avec un bras, de l'autre il tient sa soutane relevée, car nous avons atteint des sommités, et sur ces altitudes une neige durcie couvre le sol. Le curé me paraît donner des conseils militaires et autres à un jeune recruté; et je ne me trompe pas, car le soldat m'explique cela par gestes; c'est un nouvel engagé qui

traverse la montagne pour aller rejoindre le drapeau de don Carlos à Durango.

La nuit était descendue sur ce pays de gorges et de pics, Tommaso a chargé son fusil, on entend ici et là des bandes de corbeaux qui gagnent en croassant leur gîte pour la nuit. Nous prenons ici et là, dans des chaumières isolées, un peu d'une eau-de-vie détestable. Enfin vers dix heures nous arrivons à une grande maison bâtie sur un plateau couvert de neige. Nous entrons dans une grande remise qui sert d'écurie et de préau aux cuisines et salles de la vinta. Sur la terre battue et sans litière dorment des mules toutes bridées, la tête haute. Le sommeil interrompu par notre arrivée est repris, et nous voyons ces pauvres animaux, pour lesquels la terre d'Espagne est l'enfer, balancer leurs têtes en avant. Nous entrons dans une grande cuisine aussi navarraise qu'antique, et nous sommes salués par un cordial *buenas tardes, señores*. Les gens de céans, hommes et femmes, s'empressent de nous faire place au milieu de la cuisine autour d'un grand feu. Ce sont des troncs d'arbres de deux pieds de diamètre qui se consomment lentement sans fumée; il y a là des muletiers, des soldats, des enfants. Une fois débarrassés de nos bagages, on fait place à l'écurie aux deux mules, puis on s'occupe de nous. L'hôtesse nous prépare la traditionnelle soupe à l'ail, puis des œufs à la coque et au beurre, de la morue pour changer, le tout arrosé d'un gros vin rouge excellent. Il paraît aussi que

le mets favori de la contrée est la pomme cuite, car on nous en apporte une assiette énorme. Mangeons donc des pommes cuites, puisque c'est l'usage. Tommaso s'entend très-bien à cette besogne, et nous voilà causant de choses et d'autres avec les gens de céans, braves montagnards ignorants des choses d'ici-bas, aimant leurs montagnes et leur roi, leur solitude et leur famille, leur ciel et la Navarre, vivant à quelques mille pieds au-dessus des passions humaines, mais gardant au cœur la foi dans la cause du roi. Pourquoi? ils ne sauraient le dire; don Carlos est pour eux le seul roi véritable, *el rey regular*, les autres sont des imposteurs, la république une mauvaise plaisanterie. Le roi *regular* est pour eux un être élu du ciel, chargé d'apporter le bien-être et la chaleur sur leurs montagnes froides et arides. Ils ne pensent pas plus loin, ces braves isolés de la terre; ils aiment, ils se passionnent sans explication, sans raisonnement, par besoin d'aimer, par nécessité d'affection. Chercher à faire comprendre à ces gens que don Carlos est un illuminé serait peine perdue, ce serait même dangereux, car il faut voir avec quel attendrissement ils parlent de lui, de ce grand et beau jeune homme brave comme le Cid Campeador et bon comme la Virgen del Pilar. Je leur montre des timbres-poste; ils sont presque prosternés devant ces gravures de leur roi bien-aimé. Je leur en laisse un qu'ils collent à côté de la sainte Vierge. Et dans le fait il faut être juste, voici des montagnards doux, honnêtes



et pieux, ils sont pleins de bienveillance et, là, au milieu d'eux, on se sent en parfaite sécurité, on ne sera ni trompé pour ce qu'on doit, ni volé, ni exposé à être dévalisé, à moins qu'eux-mêmes ne le soient par quelque troupe de bandits travaillant pour leur compte.

C'est là-haut, au sommet des montagnes de la Navarre, que j'apprends des nouvelles bien surprenantes. Parmi les gens qui se chauffent autour des troncs d'arbres, et qui mangent les dernières pommes cuites, il y a des soldats et un chef. Tommaso me présente à lui. Cet illustre personnage se lève, c'est un petit gaillard barbu, vif, à l'accent féminin. Il est vêtu d'un veston chamarré de brandebourgs, d'un pantalon rouge collant et coiffé d'un béret blanc. Je lui décline mes noms, prénoms et qualité, y compris le sauf-conduit numéro 653. Il s'incline à son tour et m'annonce qu'il est *el señor Cristobal Perrez, impresor de Su Magestad et rey don Carlos*, c'est-à-dire l'imprimeur de Sa Majesté Catholique. Je m'incline jusqu'à terre, et voilà connaissance faite avec l'imprimeur de Sa Majesté. Il arrive du camp de Durango par Alsasua; il me fait voir des photographies où il est représenté avec un énorme sabre de cavalerie qui lui va jusqu'au menton. J'ai peine à garder mon sérieux, car jusqu'ici je ne me serais pas douté qu'un imprimeur pût être aussi belliqueux. Que peut donc faire de son sabre ce brave disciple de Gutenberg? Mais il est aussi de plus voué au Sacré-Cœur. Le señor Cristobal est un parfait

gentleman qui me demande à voir mes croquis de voyage; je les lui montre : Saint-Sébastien, Vera, des soldats carlistes. Il me demande un croquis de sa personne, je le lui fais séance tenante. Cet imprimeur a la toquade de se faire portraiturer. Je regrette seulement, et aujourd'hui plus qu'alors, de ne pas lui avoir demandé une de ses photographies de Durango. Or donc, M. Cristobal l'imprimeur aime à parler, il m'apprend d'abord les nouvelles du jour, à savoir qu'un brigadier du gouvernement a été complètement battu devant Bilbao, ensuite que Tolosa est aux mains des carlistes. Comme nous avons un peu goûté au gros vin rouge de la venta del Viento, et consommé passablement d'*aquardiente* le long de la route, je commets l'imprudence de traiter tout cela de faux bruits et mieux encore de bruits à tendance. J'étais d'autant mieux fondé à m'exprimer ainsi que, revenant de la frontière, je devais en savoir plus long que lui. M. Cristobal me regarda d'un air assez curieux, moitié sérieux, moitié narquois. Je suppose qu'il n'a pas entièrement confiance en ma qualité d'étranger, car à peine a-t-il vu que je conteste les hauts faits de l'armée royale, qu'il me raconte tout autre chose; il me dit qu'il a assisté à l'exécution de deux jeunes Parisiens fusillés sommairement comme espions, quoiqu'ils se prétendissent délégués par la société de secours aux blessés. Ce détail me fait souvenir qu'en effet les soldats de don Carlos ont fusillé deux jeunes gens dont l'un était un jeune

Dreyfuss de Paris. Les mères vinrent chercher les corps de leurs enfants, mais on refusa même de leur dire où on les avait enterrés.

Ce souvenir ne laisse pas de jeter un certain froid dans mes idées, et je demande à aller me coucher. Je salue toute la société, y compris le royal imprimeur, qui m'offrait d'aller avec lui à Alasua et Durango, et je décide au contraire de partir avant le jour et de descendre à gauche sur Villaba. A quatre heures du matin, en effet, je saute tout habillé à bas du grabat qu'on avait disposé pour moi, le soldat Tommaso s'étire lui aussi; nous descendons à la cuisine, les troncs d'arbres continuent à se consumer lentement, la femme se lève, nous fait prendre une tasse de chocolat; nous sortons les mules de la remise, et peu après nous voilà glissant au bas des montagnes, sur une neige glacée. Tommaso ne comprend rien à ma détermination, mais je lui dis que je veux me rendre à Villaba et non à Beasian et Ascoitia. Il n'a rien à ajouter qu'un *bueno* philosophique. Peu à peu l'ombre fait place à la lumière du jour, la Navarre se réveille, un soleil radieux dore bientôt les cimes neigeuses, et la nature tout entière resplendit de majesté; noyée dans un horizon de lumière, la neige disparaît peu à peu, car nous descendons toujours; déjà voici une vallée chaude garnie de villages endormis encore. Il y a plusieurs heures que nos deux mules piétinent sur un sol sec et gelé par la fraîcheur de la nuit; nous traversons

des contrées que le soleil n'a pas encore visitées, car elles sont à l'abri de ses rayons, cachées derrière leurs remparts de montagnes. Sur la route on rencontre ici et là des groupes de gens qui suivent la même route que nous; ce sont des habitants de la contrée qui vont à Pampelune, capitale de la Navarre, vendre un chargement de bois d'olivier ou de charbon; hommes et femmes sont enveloppés dans leur *manta*; ils cheminent à califourchon sur leurs chevaux ou mulet. Enfin le soleil passe au-dessus des monts, il inonde la vallée de ses chauds et bienfaisants rayons, les maisons sont éclairées, les fenêtres brillent de mille feux; nous sommes bien près du grand et beau village de Villaba, aux portes de la capitale. Il est neuf heures environ; depuis quatre heures du matin nous cheminons dans la montagne par un froid glacial, traversant des villages au pied des rochers, dans lesquels un ou deux soldats seuls ont aperçu notre passage. Voici sur la route des patrouilles, des soldats à cheval, béret rouge en tête, passant au galop de leurs rapides chevaux; les gens qui vont à Pampelune se rangent en maugréant pour les laisser passer. Villaba est un grand et beau village qui s'étend à l'entrée de la vallée qui conduit au nord, le village est à une portée de carabine de l'antique capitale de la Navarre, dont parlent Cervantes et Gil Blas. A Villaba les volontaires se chauffent au soleil, un gai soleil de février. Le moment est venu de me séparer de mon carliste; je lui fais part de mon

projet d'entrer à Pampelune. *Bueno*, dit-il dans son humeur philosophique; nous réglons nos comptes, il est satisfait de moi et moi de lui, nous nous quittons les meilleurs amis du monde, il me souhaite les faveurs célestes et moi également. Je descends de ma monture dont il prend la bride, mon petit bagage est posé sur l'escalier d'une *hacienda* encore close, puis nous nous serrons la main, et comme il passe une patrouille de cavaliers qui font résonner leurs grands sabres, il s'adjoit à eux, se retourne encore et disparaît enveloppé dans sa manta. Pour moi, je glisse mon léger bagage sur le dos d'un mulet qui chemine chargé de charbon vers Pampelune, et une demi-heure après j'arrive devant cette ville. Une belle avenue d'arbres y conduit, la capitale de la Navarre est là, étalant ses remparts et ses monuments aux yeux de tous; c'est une ville enchanteresse, malheureusement la guerre civile a passé par là. Pampelune se cache derrière ses remparts, on ne voit tout à l'entour que canons et gros triangles de boulets. A la porte on nous observe, nous entrons suivis par des douaniers; au tournant de la rue il y a une fonda vers laquelle se dirigent les caravanes des gens de la campagne; là on trouve table mise, côtelettes d'agneau, gros vin rouge et *braseo*, car il fait frais au pied des montagnes de la Navarre et le seul souvenir de ma course vertigineuse dans ces montagnes me fait frissonner.

## CHAPITRE IV

Pampelune. — La vallée de l'Arga. — Le Carascal. — Las Campanas. — Tafalla. — Saragosse. — Le carnaval et le 3 janvier. — L'Èbre. — Guadalaxava et Madrid.

Pampelune est au milieu d'une plaine fertile; de belles avenues larges, bien ombragées, forment autour de la ville tout autant de ravissantes promenades où, en temps ordinaire, la jeunesse vient s'ébattre; aujourd'hui ce serait dangereux, car depuis Villaba les carlistes peuvent envoyer des balles aux promeneurs ou même les enlever aux yeux des factionnaires qui se promènent derrière les canons des remparts. Aujourd'hui on paraît triste dans la capitale de la Navarre, les carlistes bombardent Bilbao et on a de fâcheuses nouvelles. J'achète un *Diario*, petit journal grand comme la main, et j'apprends que les troupes républicaines ont subi un échec. Mais, pensai-je, l'imprimeur de Sa Majesté disait vrai. Malgré le soleil il fait froid, car nous sommes si près des grandes montagnes navarraises; dans la *fonda* où je suis, les jeunes filles qui reviennent de la messe se chauffent autour d'un grand

*brasero*. Le maître de céans est bien avec les carlistes, il a l'autorisation de transporter des voyageurs à Tafalla, tête de ligne du chemin de fer du Nord; il a quelques personnes inscrites, et si je veux me joindre à elles, nous pourrons arriver dans la journée. J'accepte avec un plaisir non équivoque, et je paye cinquante réaux plus un *douro* pour droit de passage aux carlistes. A onze heures l'équipage est prêt et nous sortons de la ville, nous entrons dans cette large avenue qui descend vers la vallée. Au loin on voit les aqueducs qui amènent l'eau dans la ville. Ce sont d'anciennes constructions romaines, magnifiques souvenirs de ces conquérants. L'eau vient de plusieurs lieues, elle coule dans un canal colossal, tantôt elle passe sous terre, tantôt on la voit continuer sa course vers la ville sur des arches superposées. Il ne tiendrait aux carlistes qu'à couper ces aqueducs pour faire souffrir la ville, mais ils ne veulent que la bloquer.

La vallée de l'Arga est une des plus belles de l'Espagne. A droite et à gauche sont des collines aux pentes douces, verdies par les premiers rayons du soleil du printemps, puis plus haut des cimes plus élevées dominées par des ruines romaines ou mauresques comme on en voit dans toute l'Espagne. Là-haut est établi un système de télégraphe aérien qui permet de communiquer rapidement toutes les nouvelles. Nous traversons de grands villages; ici et là on voit quelque demeure somptueuse avec ses blasons

sculptés au-dessus de la porte. C'est que, en ce qui touche la naissance, les provinces basques sont privilégiées, ce qu'il y a de familles nobles est inconcevable, on ne rencontre que des hidalgos, qui s'en vantent du reste, si on les questionne. — Des enfants jouent au soleil, il y a aussi des femmes, des vieillards; quant aux hommes on n'en voit nulle part. Et comme je fais observer au conducteur de notre équipage cette singularité, il me montre du bout de son fouet les montagnes qui nous environnent, et il continue à frapper sur la croupe de ses mules. — A droite, voici des ruines, on passe près de la voie ferrée, et c'est une gare brûlée; je lis avec peine : *Estacion de Ortiz*. Bon! c'est donc la station d'Ortiz qui a dû faire ce sacrifice à la cause carliste; plus loin c'est un magnifique pont en pierre et en fer qui a subi le sort de la gare; puis des gares se succèdent, et toutes ne sont plus qu'un monceau de ruines; les aiguilles à manœuvrer sont là, tordues, disloquées, l'herbe envahit la voie. — Nous voici au milieu d'une vaste vallée ensoleillée; à droite il y a trois ou quatre grands bâtiments, et devant ces bâtiments vingt ou trente équipages de toute espèce. Au loin dans les champs accourent des gens à pied et un autre à cheval; c'est l'administration carliste qui vient percevoir le droit de passage. Nous descendons, sur une table il y a des papiers imprimés. Des soldats se promènent et empêchent de passer. C'est la *venta de las campanas*. Au nom du roi, on ne



pas, parce que le capitaine l'a ordonné. Les carlistes, sous prétexte qu'ils n'ont pas reçu leur ration, interceptent la circulation. Nous attendrons! Le temps s'écoule, les soldats se promènent. Enfin je sors de mon porte-monnaie une pièce de dix francs, afin qu'on paye un soldat pour prévenir le capitaine, et un quart d'heure après, ce capitaine, imaginaire, je suppose, a donné ordre de laisser passer. Ce mode assez ingénieux d'extorquer l'argent des voyageurs me paraît indigne d'un souverain qui a pour devise : Dieu et Patrie! Je le signale néanmoins jour pour jour, heure pour heure, c'était le 25 février vers midi. Cet impôt, tout facile à percevoir, est une grosse source de profit pour le trésor carliste, mais il est bien gênant. — A droite, le Carascal et ses positions formidables s'étalent dans toute leur puissance, Barasoain sur un coteau, puis Garinoain, enfin Pueyo; puis nous nous engageons dans une sorte de tranchée d'une terre jaunâtre, nous rencontrons des chasseurs de l'armée régulière, puis des femmes qui se promènent; enfin nous traversons un pont qui fait un coude, et nous nous trouvons devant les grands magasins de l'État, à l'entrée de Tafalla, ville pittoresque dominée par un fort. Toutes les maisons qui donnent sur l'extérieur sont barricadées, on ne voit que des soldats, des équipages, des cavaliers. Au milieu de la ville il y a une grande place, un hôtel spacieux, et une foule de gens de tout genre; à gauche, une petite rue conduit à

la gare. Voici le *Zidacos*, petite rivière autour de laquelle des centaines de lessiveuses battent leur linge. Souvent les carlistes leur lâchent des coups de fusil, les prenant pour des soldats; ils en blessent souvent, ils en tuent quelquefois, mais cela n'empêche pas qu'elles y reviennent : la place est si gaie ! Et du reste elles sont presque toutes jeunes, rieuses, et là tout près il y a des soldats qui s'exercent au soleil, des officiers qui commandent, et partout des bons mots à recevoir et à rendre.

Mais une nouvelle terrifiante circule, les carlistes ont coupé la ligne de Tudela. — L'idée de séjourner indéfiniment dans ce coin de terre perdu aux portes de l'Aragon me désole. Pour me distraire, je vais au casino des officiers. Impossible de trouver une place dans ce bouge enfumé où on consomme un café jaune dont l'aspect seul vous écœure. Des officiers et des libéraux causent de la guerre, car les carlistes rôdent aux environs, la nuit ils enlèvent les postes et étranglent les sentinelles imprudentes. La campagne d'alentour est bien belle, oliviers, citronniers et orangers fleurissent en pleine terre. — Soudain un bruit frappe mon oreille. Serait-ce possible ? le sifflet d'une locomotive. En deux sauts je suis à la gare : il arrive un train de soldats, dans vingt minutes le train partira. En effet, un quart d'heure après, j'étais installé. La voie avait été réparée et nous roulions vers le sud, passant tantôt dans de vastes plaines couvertes de trou-

peaux de moutons, d'ânes et de mules, qui venaient gambader jusqu' autour du train. Les gares sont toutes occupées par de forts détachements de troupes alignés devant la gare; au loin, des villages avec leur église dominant la plaine, bâtie ordinairement sur une petite colline. A Tudela nous traversons l'Èbre sur un magnifique pont de fer; puis la nuit vient et couvre de son voile tout le paysage. Vers dix heures, de longues lignes de lumières annoncent la capitale de l'Aragon, la vivante Saragosse, l'antique cité sur les bords de l'Èbre.

Saragosse est une belle ville, grande, bâtie dans une plaine sur les bords de l'Èbre. Le fleuve, grossi par la fonte des neiges des montagnes, roule à pleins bords ses vagues jaunâtres, il se précipite furieux contre les piles colossales du grand pont qui le traverse. La ville elle-même est immense, certains quartiers sont au-dessus de la moyenne comme beauté des édifices, et partout circule une population vive et hardie, aux traits sévères. Certains monuments sont remarquables, l'âge leur a donné le ton respectable et leur a laissé toute leur vigueur.

La cathédrale, avec ses ornements style mauresque, est magnifique; le gothique, le roman se heurtent et s'enlacent dans une harmonie parfaite. Contre le ciel se dessine une haute tour qui penche et semble menacer les édifices d'alentour, elle dépasse tous ses voisins et s'élançe vers le ciel bizarrement soute-

nue, plus haute, plus vigoureuse que celle de Pise.

Comme nous sommes en plein carnaval, les rues sont garnies de monde, des paysans drapés dans leur couverture, des recrues qui arrivent et se dirigent vers la place et le commandant militaire, puis des troupes bien propres, des masques et des multitudes parées. Les Saragossains qui fêtent carnaval sont galants, ils courent au-devant des dames et des plus jolies, leur débitant mille galants propos, leur offrant des devises, des papillotes et des dragées. Les señoritas cachent leur rougeur derrière l'éventail, car malgré que nous soyons en février, le soleil est chaud et l'éventail est un indispensable à la toilette des dames espagnoles. Je cours dans les faubourgs, dans des rues humides, sombres, où passent des ânes et des mulets, où on entend l'harmonie des guitares; on voit des portes ferrées, aux ornements bizarres; des fenêtres carrées, entourées de châssis modelés; des gens du peuple assis devant leur porte causent entre eux, puis au loin passe un char trainé par huit mules empanachées, le char lui-même est garni de guirlandes et de fleurs, et il contient une vingtaine de gens du peuple; il y a de jolies filles qui chantent, en s'accompagnant du tambour de basque, des refrains originaux et étranges avec la mélodie de la jota, sorte de chant plaintif mineur, d'une harmonie douce et bizarre, qui poursuivra toute sa vie celui qui l'a entendue une fois. On recueille des *cuartos*, gros sous de cuivre

pour *los desgraciados del 4 Enero* », pour les victimes du 4 janvier; car le 4 janvier a encore coûté du sang; l'équipée de MM. Serrano et Pavia n'a pas été acceptée platoniquement par les gens de Saragosse. On ne fait rien sans verser du sang dans ce malheureux pays : courses de taureaux, guerres civiles, entreprises parlementaires, politiques ou amoureuses, du sang partout!

Des milliers de gens circulent à pied ou à cheval dans les rues, les Aragonais drapés dans leurs grandes couvertures bigarrées, les gens de la ville enveloppés dans leur manteau d'opéra-comique brun ou bleu, doublé de rouge et de couleurs éclatantes, les *Señoritas* couvertes de dentelles, de soie, de fleurs et de rubans.

Le soir de cette journée, je cours à la gare du Nord et je prends place dans un train qui m'emmène vers Madrid, si on peut passer, car la bande du cabecilla Santès est signalée. Trois cents cavaliers, deux cents fantassins dévastent la contrée, le chemin de fer de Barcelone est coupé, Santès opère maintenant sur la route de Madrid. Nous partons néanmoins et nous traversons les grandes plaines, quelques gorges, et vers le matin nous voyons à notre gauche Guadalaxara, jolie petite ville, à une portée de fusil, adossée à une colline. Il y a là une école militaire. Le sieur Santès a exploré et exploité la contrée; en une nuit il est venu de Tarancone, à seize lieues de là; il avait rançonné la

localité, lui enlevant d'un coup trois cents soldats et trente-cinq mille francs. Allez donc poursuivre des drôles de cette force, des coureurs aussi enragés, avec des troupes chargées qui traînent derrière elles les bagages d'un régiment! Çaï, quoique l'armée espagnole soit très-sobre de bagages, elle en a trop encore pour ses adversaires, qui n'ont que leur couverture et leurs armes, et qui changent de linge dans la première localité républicaine qu'ils surprennent, au détriment de la garde-robe des bourgeois, bien entendu.

Un vent froid souffle sur une contrée nue et qui semble aride, on ne voit ici et là que quelques groupes de cavaliers accroupis sur leurs ânes et qui semblent s'acheminer vers la capitale qu'on voit là-bas se détacher en blanc contre les cimes neigeuses de la Guadarama. Les objets deviennent plus distincts; voici l'observatoire de Madrid qui précise le méridien espagnol, puis peu à peu l'amas des clochers, des tours, des maisons rouges et blanches de la capitale madrilène.

## CHAPITRE V

Madrid le jour. — Madrid la nuit. — Les conscrits espagnols. — Un prétendant au trône. — M. Castelar. — Les courses de taureaux. — Les aveugles virtuoses.

Madrid, comme toutes les capitales, a à ses heures une animation extraordinaire. Vers onze heures, par exemple, quand vient l'heure du déjeuner, et le soir, quand on sort de chez soi pour aller respirer l'air au *Buen Retiro*, on voit passer les brillantes toilettes au *Prado*. Les rues sont encombrées de monde, marchands criant, aveugles chantant, gens qui parlent et s'agitent, lourds équipages qui circulent, tramways qui roulent et omnibus qui s'ébranlent. La nuit, Madrid s'illumine de mille feux, la *Puerta del Sol* devient un véritable tourbillon de monde. Étrangers, indigènes, soldats, flâneurs, señoritas qui rentrent et *manolas* qui sortent. Les cafés de la *Puerta* s'emplissent, des groupes se forment, commentant les bruits du jour, les crieurs de journaux et leurs collègues de la loterie assourdissent l'air et dominant le bruit de la foule, les uns crient les ternes qui restent, les autres signalent les événements de la journée. On entend crier

des numéros, puis la *Iberia*, la *Correspondencia*, la *Prensa*, la *Epoca*, le *Diario*, la *Bandera*, sans compter les brochures à sensation, les pamphlets ou autres publications. Les grands cafés regorgent de monde, on entend le bruit sonore des mains qui se heurtent pour appeler le personnel, toutes les petites tables de marbre sont occupées, car ce bon peuple madrilène est beaucoup moins pauvre que le gouvernement. On joue aux dominos, jeu favori, on boit du café au lait en hiver, en été on consomme des sorbets, de la bière, en devisant sur la politique, la question sociale, les carlistes et les républicains, en fumant un bon nombre de cigarettes ou de cigares de la colonie de la Havane.

Au haut de la vue Alcala, l'animation n'est pas moins grande, le café *Suizo* est rempli de notabilités ministérielles ou gouvernementales, de nobles étrangers ou de naufragés politiques, d'officiers décorés ou mécontents, de conspirateurs à collets noirs. Les théâtres, au nombre de dix à douze, jouent l'opéra italien, des traductions françaises, tandis qu'à la *Zarzuela* on joue l'opéra-comique; dans les théâtres populaires on joue les pièces espagnoles, les actualités, les productions populaires et politiques. On représentait, par exemple, une pièce au théâtre *Infantil*, près de la Poste; la foule applaudissait à outrance, car tout était d'actualité. La ville de Madrid, la république, les provinces, le ministère, jouaient chacun leur rôle. Un brave Andalous personnifiait la sagesse; il entraînait en



scène pour critiquer, émettre son avis et se plaindre dans un langage populaire dans lequel il savait émailler toutes les excentricités de la politique espagnole, pétrole, cantonisme, carlisme, alphonsisme ou autres sujets à barricades. Les gens du peuple applaudissaient avec frénésie chaque fois qu'un incident bien mordant se produisait dans les dialogues.

C'est que le peuple espagnol est rempli de bon sens, d'esprit, et si son gouvernement valait quelque chose, la nation prendrait bien vite sa place dans le monde. Mais, hélas ! la légende de Santiago est toujours plus vraie. Cette légende est racontée à tous ceux qui mettent pour la première fois le pied sur la terre espagnole ; cependant elle est si significative que je considère qu'elle a sa place dans mon récit. Les Espagnols sont, comme on le sait, très-friands des faveurs célestes ; ils s'adressèrent un jour au Tout-Puissant et lui demandèrent diverses choses dont ils avaient besoin. Dieu, qui est la bonté même, leur accorda sans trop de peine tout ce qu'ils demandaient. Pays fertile et riche, climat admirable, terrain fertile, fruits délicieux, chevaux ardents, puis des *señoritas* aux yeux noirs, à la taille cambrée, dansant fandango et boléro à faire mourir de joie les caballeros les plus accomplis de Castille et d'Aragon. Avec tout cela les Espagnols n'étaient pas heureux ; ils s'aperçurent qu'il leur manquait quelque chose qui, ici-bas, a une certaine valeur ; ils avaient un gouvernement détestable, et ils

s'en aperçurent : aussi ils s'adressèrent à Dieu pour lui faire part de leur peine. Mais Dieu fut sur le point de se fâcher ; il répondit aux sollicitateurs que s'il leur donnait encore, par-dessus tout, un bon gouvernement, ils seraient plus heureux qu'e lui, et il leur tourna le dos. Et les Espagnols s'en furent, et voilà pourquoi M. Castelar a tant de peine, comme ses devanciers, à faire comprendre à ses compatriotes qu'on ne se procure pas un gouvernement comme on achète un parapluie en alpaca, mais qu'il faut, pour le faire, que la nation elle-même s'y prête un peu et qu'elle daigne s'occuper elle-même de ce qui la regarde de si près.

Les événements préoccupent du reste un peu tout le monde ; on a appris que l'armée du Nord a subi un échec considérable. Aussi le gouvernement a-t-il fait venir de toutes les contrées de la Péninsule tout ce qu'il a pu réunir de soldats. Tous les partis se sont condamnés à la paix pour travailler à la grande entreprise nationale, qui consiste à chasser les carlistes, qui, il faut le dire, ne se laissent pas chasser bien facilement. Les trains du sud, du centre, de l'est et de l'ouest ont amené des files innombrables de soldats qu'on a dirigés vers le nord, et près de quarante à cinquante mille jeunes gens ont été appelés sous les drapeaux. Jadis, du temps de la monarchie, on prenait un homme sur cinq ; de là le mot de *quintos* réservé aux conscrits, nom qui leur est resté. La révolution de septembre 1868

s'est faite aux cris de : « A bas les *quintos* ! à bas l'impôt indirect ! » Depuis lors, les impôts directs et indirects ont doublé, et, au lieu de prendre un homme sur cinq, on en laisse un sur cinq, les quatre autres partent. Voilà où on en est aujourd'hui après deux ans de guerre civile. C'est triste, mais c'est ainsi. Ces braves enfants, et ils en ont l'air quand ils arrivent de l'Andalousie, de l'Estramadure, de Castille, d'Aragon ou d'Alicante, répondent aux appels du gouvernement avec empressement, ils arrivent de toutes les contrées de la Péninsule ; ils se présentent fumant philosophiquement leur *cigarillo* en attendant que la république confie à leur valeur le fusil de l'État, et qu'on les conduise sus aux carlistes.

Aujourd'hui il y en a six mille à Madrid ; on les a exercés sur les grandes plaines sablonneuses des Champs-Élysées ; en peu de temps ils ont été bien instruits, puis le général Pavia les a passés en revue. Ce général, nouveau dans les annales, fait, comme on le dit, dans le coup d'État ; obscur coureur de rues, connu sous le nom de don Manuel par tous les Madrilènes, serrant la main et tutoyant tout le monde ; le général Pavia est devenu tout à coup, comme beaucoup de gens de Madrid, un personnage haut placé, un homme en renom. Il n'est pas riche, mais on pense que s'il parvient à se tenir pendant quelque temps au pouvoir... Mais ceci ne regarde pas l'étranger, encore moins l'Espagnol. Or donc, les bataillons de *quintos* sont



échelonnés sur les plaines des *Campos Eliseos*; ils sont onze bataillons en tout; il fait un soleil radieux qui égaye tout le monde, gent noble et roturière, *aguadores* et flâneurs se sont donné rendez-vous hors de Madrid pour voir passer ces onze bataillons de jeunes gens enlevés à leurs familles, à leurs travaux, pour aller au nord lutter contre l'ennemi héréditaire de l'Espagne. Le général Pavia, capitaine général de Castille, meneur du coup d'État du 3 janvier, est arrivé; il est suivi d'un brillant état-major parmi lequel caracole le fils du général Prim, le vainqueur du Maroc en 1860; il est âgé de seize ans et porte déjà gaillardement l'uniforme de capitaine de hussards d'un régiment... imaginaire et fantaisiste; il est en outre adjudant personnel du général Pavia. Les hommes sont vite développés en Espagne.

Après une inspection assez courte, les six mille conscrits se massent en colonne, la foule se presse pour voir passer de près tous ces jeunes héros qui vont partir pour le nord; les musiques, au nombre de sept ou huit, jouent l'hymne de Riego, puis les troupes s'ébranlent; elles passent au pas accéléré devant l'arène des taureaux et l'arc de triomphe de la porte d'Alcala. Le général Pavia est là avec tout son état-major, le lorgnon sur le nez; il attend le passage des jeunes soldats qui défilent avec plus d'entrain que de régularité, à peu près comme une garde nationale, malgré les énergiques appels des vieux sous-officiers qui re-

commandent l'alignement. Les musiques jouent *la Fille de madame Angot*, et c'est au son de

En ballon elle monte,

que les conscrits défilent, et quelques vivats isolés se produisent au moment où les officiers abaissent lentement leurs épées devant le chef du *pronunciamiento* du 3 janvier. Est-ce un hommage à la fortune? Je ne saurais le dire, mais il me sembla, en voyant des femmes émues, des señoritas qui pleurent le départ d'un frère, d'un parent ou de quelque être aimé, que les vieux temps de Rome se présentaient avec leur lugubre

*Ave, Caesar, imperator, morituri te salutant!*

Et comme l'émotion est contagieuse, des pensées amères envahissaient mon imagination, lorsque soudain au-dessus de moi, accroché à la fonte d'un réverbère, un gamin madrilène se mit à crier sur l'air des *Lampions* : *Los quintos ! los quintos !*

Pendant que ces troupes s'embarquent pour le nord, voici qu'en plein Madrid conspire un prétendant au trône. C'est un garçon auquel la lecture de *Don Quichotte* a peut-être dérangé le cerveau. C'est au moins ce que disent les habitués du café dans lequel Angel I<sup>r</sup> vient faire de la propagande. Le personnage

n'a plus guère d'attrait que pour l'étranger, car à Madrid il est usé et passé de mode depuis surtout que, travesti en prétendant, il a été hué au dernier carnaval; néanmoins la toquade de ce moment, loin de diminuer, s'est tout à coup développée; il ne rêve qu'emprisonnement de cortès et fusillade de généraux, deux procédés assez radicaux, mais qui seraient peut-être salutaires pour le pays. Angel I<sup>er</sup> a plein la tête de réformes; il voudrait abolir le *consumo*, soit l'impôt indirect, et réduire le personnel de sa maison ainsi que celui de l'État, vu que les finances royales sont presque aussi bas que celles de la république, au point que ce futur souverain vit d'expédients, d'emprunts, d'hypothèques, absolument comme le gouvernement de M. Serrano. Ce brave garçon a des idées, absolument du reste, comme tous les Espagnols; seulement il suffit qu'il les émette comme prétendant pour qu'elles acquièrent l'importance de programme politique. Angel I<sup>er</sup> ne nous a pas donné son véritable nom; il est discret sous ce rapport, car il ne traite que la vie politique des hommes d'Espagne et non leur vie privée. Ainsi, par exemple, Angel exécute M. Serrano qu'il ferait volontiers arrêter et fusiller s'il en avait le pouvoir; M. Sagasta est sa bête noire; M. Py Margal, son cauchemar; enfin il a pour M. Castelar un sourire dédaigneux qu'aurait pour un homme sérieux un échappé de Charenton.

Mais laissons ce nouveau prétendant à ses rêveries,

et souhaitons que le trône d'Espagne n'ait pas de plus dangereux postulant que ce pauvre illuminé.

Puisque nous avons relaté la personnalité de M. Castelar, il est nécessaire de dire quelques mots de cet homme éminent qui a dû supporter toutes les charges du pouvoir, alors que dans le nord, les carlistes s'organisaient et que tout le littoral de la Méditerranée était en feu, de Tarragone à Malaga. — Je lui ai fait plusieurs visites l'an dernier, il était au pouvoir; cette année il est retiré dans la vie de famille. Comme ministre et comme simple citoyen, il m'a fait le même accueil empressé et bienveillant. Il demeure au *barrio de Salamanca*, à deux pas de l'hôtel des Monnaies, où se frappe ce qui reste de la fortune de l'Espagne. Entré pauvre au pouvoir, il en est ressorti pauvre, et il a dû, pour gagner sa vie, reprendre sa plume de journaliste, alors que cette même plume et d'un trait aurait pu lui procurer ce que beaucoup d'autres ont su trouver au service de l'État. M. Castelar reçoit dans son cabinet de travail. C'est une vaste bibliothèque, collections de livres, de journaux, publications historiques, philosophiques et politiques. Les arts et la littérature se sont donné rendez-vous dans ce gai séjour du travail. Au-dessus de la cheminée, le Christ de Velasquez, sévère copie du grand maître, rappelle à l'humanité et au penseur que chaque homme, fût-il grand d'Espagne ou souverain dictateur, porte sa croix visible ou invisible. Au-dessous du Christ, l'Esclave de

Venise, le malheureux Maure qui se tord accroupi contre le socle auquel il est enchainé. L'illustre patriote espagnol espère que le peuple peu à peu s'habituerà à ces libertés qu'on lui a prodiguées et dont il est, il faut le dire, si prodigue; il craint cependant l'esprit d'imitation qui a permis aux cantonistes de faire comme les communalistes de Paris, l'essai du pétrole; il craint encore davantage les intrigues militaires. Cependant il espère encore, malgré le 3 janvier, que le peuple espagnol s'habituerà à la liberté et que les institutions républicaines, devenues populaires, finiront par en imposer à ceux qui avaient des tentations de restauration monarchique.

Pendant que je m'entretenais avec M. Castelar, il posait devant un jeune peintre, et sa conversation en était un peu gênée : poser et parler ne veut pas dire que l'orateur posait en parlant, au contraire, il est d'une simplicité de bon ton, qui inspire respect et confiance. J'allais prendre congé de lui lorsqu'il m'offrit, en souvenir de notre communauté de pensées, quelques volumes de politique et d'économie, ainsi que ses discours aux cortès. Les événements qui se présentent ne permettent pas aux importuns de faire perdre du temps aux hommes d'État espagnols, M. Castelar a dû jouer un rôle de conciliateur afin qu'aucune distraction ne vienne déranger les patriotes dans la lutte entreprise pour chasser les carlistes. Je prends donc congé de lui, il me donne quelques recommandations



pour le sud, Carthagène et autres villes où je vais aller, puis je le quitte.

Venir en Espagne et ne pas assister à une course, surtout dans la capitale, serait un oubli fâcheux. On a beaucoup écrit sur l'Espagne, chaque voyageur a parlé des courses et des puissantes émotions qu'elles procurent. Quant à moi je dois le dire, ce spectacle a laissé en moi quelque chose de triste et d'ineffaçable. Je prie les sociétés protectrices des animaux, qui travaillent avec tant d'ardeur à la diffusion des idées humanitaires, de bien vouloir prêter un instant une oreille attentive à ce que je vais leur conter. Laissons pour un instant la brutalité proverbiale des peuples du Sud pour les animaux domestiques, ne parlons ni des coups de trique que donnent à leurs mules et à leurs ânes, indistinctement, les carlistes ou les républicains, ne parlons pas de ces combats de coqs que l'on voit dans les faubourgs, car le sujet qui va suivre laisse bien loin derrière lui toute description.

C'est dimanche le premier dimanche de mars, et le peuple va avoir les dernières représentations dans l'ancienne arène, dans laquelle depuis des siècles l'autorité offre, à l'instar des anciens Romains, le spectacle d'hommes écharpés par des animaux aussi féroces que ceux que l'on conservait pour les combats. Tout, du reste, dans l'organisation d'une course de taureaux, rappelle les anciennes mœurs romaines : l'autorité qui offre le spectacle, le peuple qui applaudit, l'arène elle-

même, sont autant de choses que les âges ont conservées, présentant toujours le même ensemble de cruauté et de barbarie stationnaire à côté de la civilisation qui marche et condamne les usages passés. Or, ce premier dimanche de mars était un beau jour de printemps, une brise chaude passait sur Madrid, chassant vers la Guadarama les nuages sombres. Depuis plusieurs jours on ne pensait plus ni aux carlistes, ni aux complications politiques, ni aux intrigues et encore moins aux opérations de l'armée du Nord. On disait bien : « Le maréchal Serrano va prendre le commandement des troupes », mais on ajoutait bien vite : *A mañame á la gran funcion de toros*. En effet, vingt-quatre taureaux devaient être immolés devant le peuple : grands d'Espagne, caballeros de province, *aguadores* et *manolas* n'en dormaient pas ; les uns avaient oublié de jouer à la loterie, les dernières avaient mis leur éventail en gage pour assister à cette première fête de l'année. Vingt-quatre taureaux venant des *ganaderias* de Séville, c'est une bonne fortune inouïe pour le mois de mars. De grandes affiches avec le plan topographique et les numéros des places étaient placardées dans les bureaux de courses.

Les rues conduisant vers la porte d'Alcala forment un océan de têtes, de cavaliers, de voitures à quatre chevaux ou à six mules, avec banderoles, plumets et panaches. Le peuple, ce même peuple qui attendait autrefois aux portes des arènes impériales, était là atten-

dant impatiemment l'ouverture de l'arène, fumant le *cigarillo*, gesticulant vivement, s'occupant de la course. Dans l'arène quinze mille spectateurs ont pris place, c'est un tapage effrayant. Dans la loge autrefois royale, la municipalité a pris place; en-dessous il y a l'orchestre des orphelins, jeunes gens auxquels on donne, à l'âge où l'âme se développe et aspire aux choses du beau, le spectacle cruel qui va suivre. Soudain la police entre dans l'arène, les gamins fuient, les chiens cherchent un passage, les *alguazils* poursuivent les uns et les autres, l'orchestre des orphelins entonne une marche guerrière, alors les auteurs de cette scène épouvantable entrent, ils marchent deux à deux. Bocanegra et El Gordito ouvrent la marche, ils avancent d'un pas léger, couverts du brillant costume de Figaro, épée en main, la *manta* rouge enroulée autour du bras droit. Derrière eux viennent les *chulos*, qui amusent le taureau quand il a éventré un cheval; les *banderilleros*, qui lui plantent sur les épaules ces dards qui l'animent; puis les *picadores*, qui reçoivent sur leurs maigres haridelles les premiers chocs, les coups de cornes qui éventrent l'animal; enfin les douze mules qui enlèvent les cadavres. Bocanegra et El Gordito saluent, ils demandent au chef de la municipalité l'honneur de commencer leurs exploits. Du haut de la loge, à défaut de roi, un conseiller municipal lance la clef du *toril*. Alors les *picadores* se placent, au nombre de six à huit, de distance en distance autour de la vaste

arène; les *chulos* et *banderilleros* se placent autour d'eux, prêts à enjamber la barrière. La foule est muette, elle attend, le souffle est suspendu, la clef grince dans la serrure, le *chulo* qui ouvre s'efface, et tout à coup un magnifique animal sort par bonds immenses de la sombre prison dans laquelle on le tient confiné. Affamé, son œil se promène sur cette vaste foule; il regarde, ébloui par la lumière, par le bruit de la fanfare; il secoue sa large tête, il se retourne et voudrait fuir cette arène; il a le pressentiment peut-être qu'il va y trouver la mort. Mais le *toril* est fermé, et l'animal avance lentement, regardant autour de lui. Il a au cou, cousu dans la peau, les couleurs de son maître : deux beaux rubans, l'un mauve et l'autre jaune, flottent au vent. La foule est ravie, car l'animal a l'air grave, et l'affiche ne mentait pas, car elle disait :

« *Las cuadrillas se presentaran con sus mas pajados vestidos, las banderillas seran de naldas, gallardates, antas y otros caprichos; los tiros de mulas estrenaran mantillas, y todo el servicio del guarnades sera de gala.* »

Ah ! oui, en effet, tout est de gala, les vêtements brillent, le soleil fait étinceler toutes ces paillettes d'or et d'argent, le velours et la soie chatoient aux rayons du soleil. Seules les pauvres haridelles qui vont payer de leur vie le caprice du peuple, seules ne sont pas brillantes; ce sont de pauvres vieux chevaux andalous

aux jambes encore nerveuses, mais qui ont un service honorable dans l'armée ou chez quelque cavalier.

Les *chulos* courent en avant, le taureau donne de la tête dans quelques mantes à droite, à gauche, sans parvenir à toucher aucun de ces agiles ennemis qui papillonnent gracieux autour de lui, évitant avec adresse les cornes noires du taureau. Enfin l'animal lève la tête, il a vu un ennemi digne de lui, un cavalier armé d'une énorme lance; c'est le *picador* qui est planté près de la sortie. Le *picador* se met en équilibre, il ajuste sa lance sous son bras droit, le cheval ne fait pas un mouvement; la lance en arrêt, l'homme attend, froid, impassible. C'est un spectacle magnifique. Le taureau va prendre son élan. Mais soudain il se détourne et bondit au milieu de l'arène, puis il revient encore, comme s'il lui répugnait de donner le signal du combat. Enfin il s'avance, l'homme se penche en avant et lui plonge sur l'épaule cinq pouces de fer. Le sang coule, le taureau bondit, et avant que l'homme ait pu parer le corps, il donne un coup de tête, un seul; mais en imprimant à sa tête de vigoureuses secousses, les cornes du taureau ont disparu dans le ventre du cheval, qui, soulevé à quatre pieds de terre, tourne sur ses jambes et roule avec son cavalier dans l'arène, tandis que le taureau, malgré les *chulos* qui l'attirent plus loin, donne encore deux ou trois coups de tête dans les flancs du malheureux animal. Le *picador* a sonné comme un sac de monnaie; il s'est trouvé deux fois

sous le cheval; les cornes du taureau ont effleuré sa jambe. On l'enlève évanoui, pâle; on le porte à la barrière, on le hisse hors de l'arène. C'est l'affaire du médecin ou bien du prêtre, car on a tout prévu; si l'un ne peut guérir le corps, l'autre se charge d'expédier son mourant régulièrement, avec tous les secours de la religion, car il n'est pas là pour autre chose.

On a emporté l'homme, mais le cheval est là éventré, son sang a jailli contre la barrière, cela coule d'abord comme une fontaine, puis peu à peu le sang s'arrête, et pendant qu'on amuse le taureau, des hommes vêtus de gala, comme dit le programme, s'apprêtent à boucher les trous avec des torchons de foin, et ils cherchent à relever l'animal à coups de trique, non point pour le mettre hors d'atteinte du taureau, mais pour qu'il puisse terminer le spectacle, car si un cheval périt sur le coup, ce sont les mules empanachées qui l'entraînent hors de l'arène, alors chaque mule coûtera un douro. Pendant ce temps, le taureau est allé à un autre *picador*. Deux coups, et c'est fait, l'homme et le cheval roulent dans la poussière, et cette fois-ci c'est dans le poitrail que le taureau a donné le coup, une plaie béante est là ouverte à tous les yeux. Trois *picadores* ont été emportés, l'un d'eux a été jeté contre la clôture, il l'a enfoncée et s'est trouvé dans le couloir, il est à moitié mort; six chevaux ont été éventrés, trois expirent en s'agitant affreusement, un autre est debout, il tremble sur ses jambes et va

tomber, deux autres se sont emportés dans l'arène qu'ils traversent au galop, le sang ruisselle de leur corps, les intestins pendent entre leurs jambes. L'un d'eux se trouve face à face avec le taureau; il s'arrête net, le taureau avance et le jette derrière lui d'un coup de tête. Le pauvre animal roule sur lui-même ensanglanté, mais le taureau s'acharne après lui, puis il veut se retirer, mais les cornes se sont embarrassées dans les brides, et le taureau traîne un instant le pauvre animal. L'obstacle rend l'animal plus furieux encore, il laboure les reins du cheval, et celui-ci lève la tête et regarde de son grand œil mourant cette bête féroce qui ne le laisse pas expirer en paix, puis la tête tombe à son tour sur le sable de l'arène. Alors un immense cri se produit. C'est de la joie, du délire, le peuple applaudit le taureau. Que lui fait le reste, les picadores à moitié écrasés, les chevaux éventrés? Les uns sont payés pour l'exploit; quant aux chevaux, ils sont vieux et ils ont l'honneur de mourir glorieusement. Le taureau a fait évacuer toute l'arène, chevaux et hommes ont disparu, il se promène de l'air d'un gladiateur triomphant; les cornes ensanglantées sont garnies de fragments de chair. La trompette sonne, un nouvel acte va se passer. Les *banderilleros*, d'agiles acteurs de cette scène, entrent dans l'arène; le taureau les voit, il avance à leur rencontre, l'homme raccourcit la distance en se précipitant d'un pas léger en avant. Le taureau donne un coup de tête, mais les

cornes ont glissé à gauche et effleuré la poitrine du *banderillero*. On entend un coup sec; c'est le coup qui a réussi, deux flèches à flammes se sont plantées dans l'épaule du taureau, qui fait des sauts prodigieux pour s'en débarrasser. Peine inutile, car le crochet est en hameçon. D'autres flèches sont encore piquées sur les épaules du taureau, qui écume de rage tandis que de longues traînées de sang glissent sur son corps. Soudain la trompette sonne de nouveau. C'est le signal de mort, le *pollice verso* des Romains. Boccanegra entre dans l'arène, la *muleta* rouge enroulée autour de son épée. Il agite le drapeau devant les yeux du taureau, la couleur rouge ranime la colère de celui-ci, il se lance alors, l'homme et l'animal exécutent des passes d'agilité merveilleuse; le taureau s'arrête, il médite, il se produit dans son épaisse cervelle un travail des fibres, il médite une ruse; mais avant de l'avoir mise à exécution, Boccanegra s'élançe; le taureau veut bondir, mais l'épée est entrée jusqu'à la garde dans le garot du taureau; la tête s'élève machinalement, le taureau tombe à genoux, se relève, essaye de donner encore quelque coup de corne, puis le puissant animal roule et expire en poussant un beuglement rauque, plein de désespoir. La foule alors s'anime de joie, oranges et cigares, chapeaux et mantes pleuvent dans l'arène avec de joyeux vivats. La cuadrilla de mulets arrive toute pimpante de clochettes, et le taureau est enlevé en



moins de temps qu'il n'en faut pour le dire; puis il va être dépecé et sa chair vendue au peuple.

Cinq autres taureaux ont été immolés de la sorte. *Gordito*, le collègue de *Boccanegra*, a été fort malheureux, il a été sifflé, hué, au point que, perdant la tête, par deux fois il a failli être empalé; déjà jeté à terre, il ramasse ses bras autour de son corps afin de donner moins de prise aux cornes de son ennemi; mais *Boccanegra* et les *chulos* sont arrivés, des manteaux déployés ont trompé le taureau qui a été ramené jusqu'au milieu de l'arène aux cris enthousiastes des quinze mille spectateurs.

Un malheureux taureau a reçu six coups d'épée; l'un d'eux a donné sur l'os de l'épaule, et la lame, pliée en cercle, a fait ressort et l'épée a sauté à cent pieds de haut. L'un des taureaux a été tué net; néanmoins on a sifflé, parce qu'au lieu de traverser la moelle épinière l'épée a tranché l'artère, alors le sang a coulé à flots par la bouche, ce qui est une preuve que le coup est détestable. Dix-huit chevaux éventrés et expirants, cinq à six *picadores* à moitié écrasés, cinq taureaux tués régulièrement, un autre achevé par les *cacheteros*, espèces d'assassins noirs qui achèvent l'animal à coups de poignard. Tel a été le bilan de cette sanglante journée qui a transporté de joie le bon peuple madrilène. *Boccanegra* a eu tous les honneurs, on lui a lancé tout ce qu'on avait sous la main, mon voisin y mettait tant d'enthousiasme qu'il a lancé

son chapeau, sa couverture, le chapeau de son voisin, et il en aurait fait autant du mien si je ne l'eusse tenu avec les deux mains. Je l'ai regardé de l'air le plus méprisant, ne pouvant m'empêcher de dire tout haut : Mais c'est atroce et ignoble en même temps ! Lui a souri en disant : *corazon de pavo*, « Cœur de dindon. » Merci.

Et maintenant que le sang couvre l'arène, on jette du sable sur les traces de sang, et la foule s'écoule ravie du spectacle. Les connaisseurs commentent les péripéties du combat, les coups heureux ou malheureux, bref tous les détails de la tauromachie. Le soir, le journal spécial qui traite des courses donnera des articles complets et scientifiques, que les amateurs liront avec un plaisir extrême.

Voilà le spectacle que l'autorité offre aux administrés ! voilà ce que les enfants apprennent avant d'aller à l'école ! Que les penseurs en tirent profit. Il y a de quoi terrifier l'imagination et de quoi aussi faire prendre en horreur cette nation orgueilleuse et barbare. J'ai compris qu'à cette nation fière et indomptable il fallait un gouvernement puissant et autoritaire. J'en demande pardon aux Espagnols, mais si la république ne devait pas supprimer ces horreurs, je ferais des vœux pour le triomphe d'Alphonse XII, car une république tolérant ces ignobles boucheries, est une république qui fait tache. Mais où chercher, où prendre le remède ? Le gouvernement qui

voudrait supprimer ce barbare exercice, que ce soit la république Castelar ou la monarchie absolutiste de don Carlos, serait un gouvernement destiné à mourir sous la réprobation des Espagnols. Triste pays !

Pour apporter une petite diversion aux pensées que produira la lecture de ce qui précède, et avant de quitter Madrid pour le sud, je tiens à parler d'un divertissement quotidien des Madrilènes, moins inhumain que le précédent. Hiver et été les rues des villes d'Espagne, et principalement celles de la capitale, sont occupées par des aveugles guitaristes ou mandolinistes. On prétend que le sol de Madrid, rouge et sablonneux, produit des effets funestes sur la vue, d'autre part on dit que le tempérament colérique et sanguin du peuple espagnol, en portant violemment le sang à la tête, produit la perte de la vue. Je ne saurais me prononcer ; tout ce que je sais, c'est que d'Irun à Cadix et de Malaga à Gironne on trouve dans toutes les villes un grand nombre de virtuoses aveugles. On prétend même qu'un aveugle est une bénédiction du ciel dans une famille, en raison du rapport journalier. Prosper Mérimée n'a pas manqué de relever cette singularité du peuple d'Espagne ; il a parlé de la confrérie des aveugles, il a suivi comme moi de quartier en quartier ces malheureux. Ils sont parfois un seul ou deux ou trois à la fois, cheminant à la file indienne, se serrant les uns les autres pour ne pas perdre le contact

et la bonne voie, flanqués par un enfant qui recueille les sous et qui parfois remet les pauvres virtuoses dans le bon chemin. Quelques-uns de ces aveugles ont une place fixe attitrée; là ils jouent du matin au soir des variations sur les airs nationaux, mélodies étranges, d'origine mauresque; quelquefois ce sont des improvisations fantastiques, effrayantes de couleur : la passion, les agonies de la mort, la colère, l'adultère.

Hier soir encore, dans un faubourg, je me suis trouvé dans un de ces bouges où viennent causer entre eux ces pauvres disgraciés, s'y exercer et se transmettre des légendes antiques qui se perdraient sans cette puissante disposition qui pousse l'homme à communiquer à son prochain ce qu'il sait, ce qu'il a appris.

Il y avait là douze aveugles; la soirée fut bien remplie et je sortis de ce centre le cœur envahi par des pensées aussi étranges que ce que j'avais entendu.

Mais c'est dans le peuple seulement que ces trésors du passé sont connus, c'est avec lui seulement que les aveugles deviennent communicatifs. Le samedi, quand les lessiveuses au bord du Manzanarès, par milliers, cessent leur travail, alors de longues files d'aveugles passent les ponts de Ségovie ou de Tolède; ils vont s'accroupir sous un olivier, et là, entourés par ces vaillantes femmes et filles du peuple, ils répètent toutes

ces harmonies héréditaires, ils improvisent et se multiplient. Les femmes écoutent, et l'escarcelle du pauvre se remplit d'argent, de l'argent du travail. J'ai vu cela de mes yeux, et j'assure que cette originalité m'a profondément ému.

## CHAPITRE VI

Départ de Madrid. — Tolède. — Un député qui se cache. — Lames de Tolède et couteaux de cuisine. — Alerte dans le train. — Cordoue. — L'Andalousie. — Le barbier de Séville. — Italica et Triana.

C'est ensuite des émotions diverses dont je viens de donner les motifs que j'entrai à la gare du Sud pour aller dans le midi de l'Espagne. A sept heures le train part, et nous commençons à croiser dans toutes les gares des trains de soldats que l'on fait venir des garnisons et même des colonies d'Afrique pour monter vers le nord et combattre le carlisme dans ses montagnes. Qu'ils sont badins, enjoués et gracieux ces petits soldats pétulants, alertes, courageux, comme tout ce qui est espagnol. Ils se disputent, dans les gares, l'eau de la fontaine, ils bavardent avec cette philosophie joyeuse des enfants qui n'ont pas conscience de ce que l'avenir leur réserve; ils sont enchantés de voir du nouveau, de courir le monde, de traverser d'un bout à l'autre la belle Espagne, ce riche pays de merveilles, de couleur et d'ombre.

A Aranjuez, voici les palais que j'ai vus l'an dernier, il y a cinquante wagons de soldats dans la gare, c'est un

tumulte indescriptible. Nous repartons : Castillejo! crie-t-on; c'est une pauvre gare à l'embranchement de Tolède. Je reste dans le coin de mon wagon, mais en Espagne il faut s'occuper de sa personne, car les employés fument un grand nombre de cigarettes, mais ils s'occupent peu des voyageurs. Je m'en aperçois, car un indigène me fait l'observation que le train de Cordoue est déjà aux confins de l'horizon et que nous allons à Tolède.

Le particulier qui me rend attentif à ce détail assez important crie très-fort. Comme je ne l'ai pas compris d'abord, il s'imagine que je comprendrai mieux s'il crie plus fort. Aussi le chef de gare accourt, et il me fait payer de fort mauvaise humeur mon billet pour Tolède. Allons à Tolède, puisque ainsi le veut le destin.

A dix heures nous arrivons dans cette antique cité, la plus pittoresque des Espagnes. Quatre peuples y ont accumulé des trésors d'architecture. Là, sur des rochers comme un nid d'aigle, est assise la célèbre ville. Romains, Maures, Goths, Sarrasins et la féodalité espagnole s'y sont rencontrés, jetant là les colonnes, les chapiteaux, les tours, les arabesques. Ce sont des morceaux de curiosité. Autour de la ville, le paysage est admirable : le Tage, le beau Tage des poètes roule au loin en courbes capricieuses; au-dessous de nous les faubourgs en ruines, toujours des ruines, le vieux château de Cervantes, l'Alcazar, des mosquées, des portes

vieilles comme le temps et qui rappellent mille souvenirs d'histoire ; et voici les premières hirondelles, les enfants crient : « *las golondrinas!* »

Dans le faubourg il y a la fameuse fabrique d'armes blanches ; on la fortifie en ce moment, des soldats sont occupés à lever des terres ; c'est là que se fabriquent ces fines lames devenues proverbiales, que portent les *Almaviva*, les chefs de *pronunciamientos* et les *torreros* les plus renommés. Les cloches sonnent à toute volée, l'horizon est pur, des femmes courent à l'église. Quant à moi, je vais au café, car on y apprend toujours quelque chose. Une douzaine de curés et d'abbés jouent aux dominos et fument la cigarette. Là je lie connaissance avec un personnage qui regarde les soutanes de travers ; nous échangeons des idées ; c'est un républicain de la plus belle eau, ex-député aux cortès, et qui en a été chassé par M. Pavia. Il fuit aujourd'hui les alguazils de M. Serrano et il se trouve parfaitement en sûreté à Tolède, car les provinces ont plus de droits encore qu'on ne le supposerait. Mon ex-député est un patriote, seulement il appartient à cette classe dite des illuminés, et ce n'est pas ce qu'il faut aujourd'hui à l'Espagne. Il me conduit au casino républicain, où j'apprends, à mon grand étonnement, que les trois quarts de la ville sont carlistes, et la campagne d'alentour l'est complètement. Nous faisons une longue promenade dans la ville. Elle est garnie de couvents ; c'est à Tolède que s'est réfugiée la foi bannie des autres



villes. Je vois un couvent qui n'est pas comme les autres, il n'est accessible qu'aux filles de *San Agustino*, bien chaussées et de purissime conception. Il n'y a que l'Espagne pour trouver des idées aussi raffinées en matière théologique.

Nous allons après cette course manger un perdreau ; car l'Espagne est un des pays les moins peuplés du monde et des plus giboyeux. Dans toutes les salles de l'hôtel sont affichés les tarifs de la fabrique d'armes, laquelle, placée sous le patronage de la junte républicaine (*sic*), peut fournir à un prix fixe depuis l'épée du lieutenant général, en passant par tous les grades et toutes les bourses, jusqu'au vulgaire couteau de cuisine *cuchillo de cocina*. Après un repas assez mauvais où l'huile rance commence à reparaitre, je visite, flanqué de l'ex-député républicain, la splendide cathédrale, monument de marbre imposant.

Que de merveilles répandues sur ce vaste territoire d'un peuple qui dictait autrefois la loi au monde et qui commandait les mers ! Ce grand monument qui s'élançait audacieux vers le ciel a vu au-dessous de lui se mouvoir tant de peuples, passer et s'effacer tant d'événements ! C'est la cathédrale de la légende de Victor Hugo :

Elle prit le voile à Tolède,  
Au grand regret des gens du lieu.

Depuis les tours de la cathédrale on voit au loin la

Guadarama, puis d'autres chaînes, des rochers dans lesquels nichent des vautours et des aigles, puis des plaines dans lesquelles on voit paître des troupeaux, et au loin, bien loin à l'horizon, des rubans de fumée : ce sont des trains de soldats qui continuent à aller vers le nord.

Sur le soir je redescends à la gare, située aux pieds des rochers, je prends congé de l'excellent député qui est un fervent disciple de M. Castelar qu'il porte dans son cœur comme généralement tous les républicains. Il regrette mon départ, car il aurait eu envie de me présenter à plusieurs de ses amis, républicains également, mais non des tièdes comme lui, mais de vrais patriotes. Cette confiance m'engagerait à partir même à pied. A la gare, des mères accompagnent des jeunes gens qui partent, car dans toutes les provinces les jeunes gens sont appelés pour défendre la patrie menacée. Les jeunes gens et leurs mères sont bien tristes : on a tant de choses du cœur à se dire ! enfin on s'embrasse, les mères s'en vont, et les jeunes gens s'approchent de la gare, peu après j'en vois un qui se tient baissé et paraît très-occupé. Il accordait sa guitare qu'il emportait de la maison paternelle. Heureux peuple ! les émotions du départ ou les malheurs de la patrie sont impuissants à les distraire longtemps de leurs jeux favoris. Pendant quatre mortelles heures il m'a fallu attendre à Castillejo le train de Madrid ; deux fois j'ai failli me tromper de train, et je serais retourné

à Tolède si, me rendant charité pour charité, un hidalgo mendiant ne m'avait averti.

En Espagne, tout individu donnerait lieu à un récit, mon mendiant surtout; je l'ai déjà vu l'an dernier dans ces parages, il *fait* régulièrement tous les trains depuis l'introduction des chemins de fer : les trains express cérémonieusement, avec béquilles; quant aux trains omnibus, on les fait la cigarette à la bouche, avec une canne seulement, vu le petit nombre de voyageurs étrangers.

Vers onze heures de la nuit, nous partons. J'étais inquiet, j'avais l'âme en peine; je n'aurais su dire pourquoi, cependant je ne regrettais pas Madrid, au contraire. Nous entrons dans la Manche, alors les souvenirs de don Quichotte revinrent à ma pensée, et lui donnèrent un peu de gaieté, car ils sont encore là ces grands moulins dont la vue seule faisait bouillonner de colère le pauvre chevalier. Les moulins sont toujours là, tournant comme jadis leurs grandes ailes selon le vent. Des rocs, des bouquets d'arbustes, des chardons, voilà autant de choses qui sont restées, y compris la venta où Sancho le philosophe fut si convenablement berné. Un peu plus loin, des brigades de soldats entrent dans le train, la route n'est pas sûre, et nous roulons au milieu de contrées absolument désertes. Soudain, un visage se montre au dehors, la pâle clarté de la lampe lui fait une vraie figure de bandit. Et les soldats dorment, les malheureux ! Ah ! mais,

je les pousse du pied et je leur fais voir l'individu qui disparaît. Il va chercher ses camarades accrochés sans doute aux marchepieds. Si seulement tous ces braves ont leur fusil chargé et leurs munitions ! Heureusement, je dis heureusement qu'ils ont tout ce qu'il faut, car cette fois, voici trois visages noirs et bronzés. Ils font signe d'ouvrir. On ouvre, hélas ! Ce sont trois honnêtes caballeros de la contrée qui, n'ayant pas touché leur rente ou ayant perdu avec l'État, trouvent fort commode de voyager gratuitement. Les soldats, qui sont bons enfants, leur font place, et le train continue à rouler pendant que les nouveaux venus font circuler leurs grandes gourdes pleines d'un excellent vin qu'ils me forcent même de déguster. Vers le matin nous traversons un paysage admirable : des rochers taillés par la nature en dessins capricieux, des gorges, des lacs, des fondrières. Les soldats ont été renforcés par des gendarmes qui recommandent d'aller bien doucement. Après ce paysage, des plaines immenses où paissent des milliers et milliers de porcs, de chèvres, d'ânes et de moutons; des bois d'oliviers, d'orangers, de citronniers; ici et là un palmier dont le parasol gracieux s'étale au-dessus du feuillage sombre des arbres à feuilles persistantes.

Voici le pont d'Alcolea; c'est là qu'en 1868 se termina la comédie de généraux à propos de la reine Isabelle. Enfin, au milieu des cactus, des orangers et des palmiers, voici Cordoue, l'antique Cordoba des

Maures. Tout ici est marbre et souvenirs; les Romains cédèrent la place aux Maures, qui y construisirent sept cents mosquées; plus tard encore, des chrétiens construisirent dans les monuments délaissés, des couvents qui existent encore aujourd'hui. Si les hommes de ces époques avaient déployé la moitié de leur activité à construire des routes et des moyens de communication, les plaines d'Espagne du Sud enrichiraient le pays tout entier. Mais voilà, on ne refait pas l'histoire. La mosquée d'Abdérame est encore debout avec ses huit cents colonnes de porphyre, de marbre, d'albâtre, de pierre verte ou violette, l'imagination se perd dans la contemplation de ce chef-d'œuvre gigantesque. Voici dans la cour de grandes fontaines où venaient faire leurs ablutions les califes d'Afrique; là, sous les orangers en fleur, ils daignaient se reposer un instant dans ce pays conquis par un de ces bonheurs inespérés si rares dans l'histoire des peuples. A l'intérieur, les orgues et un chœur ont été apposés, l'ancien temple de Mahomet est aujourd'hui consacré au culte des chrétiens, à l'entrée même de l'église on voit une niche dans laquelle pendant trente ans un malheureux chrétien vécut prisonnier, il a gravé avec l'ongle une croix dans la pierre : tout cela se voit encore aujourd'hui. Les Maures sont partis et ont emporté avec eux maint secret, car aujourd'hui on cherche encore dans les *sierras* d'alentour les carrières qui fournissaient aux conquérants le porphyre et le marbre. Peines per-

dues, recherches inutiles, on n'a plus rien trouvé!

Nous sommes en pleine Andalousie, dans ce beau pays si riant, si fertile, qu'on chatouille avec un rateau, dit la muse populaire, et qui répond par une récolte. Les rosiers sont en fleur, les orangers embauvent l'air, des cigognes se promènent dans les champs, d'énormes aloès ont crû çà et là par groupes, les alouettes montent vers le ciel en chantant leur joyeuse chanson, la caille répète au loin son rappel, des troupes de travailleurs en gilets rouges bêchent la terre et saluent le train qui passe; puis voici, étendus à terre sous de grands arbres, des troupeaux de taureaux destinés à figurer dans les courses, et qui regardent curieusement passer ce train qui plus tard les emmènera à leur tour. Des jacinthes, des narcisses croissent par buissons autour des rails du chemin de fer, ils sont comme bordés par des plates-bandes de fleurs, et dans les gares, des gares coquettes, des files de chars vident sur le quai des monceaux d'oranges dorées. Les fillettes qui viennent nombreuses voir passer le train unique de la journée ont leurs cheveux garnis de fleurs, des camélias, des roses jaunes, des grappes de jacinthes, des muguet<sup>s</sup> ou une branche de camélia, ou encore la clématite bleue. Point de fleurs artificielles ou de faux cheveux, tout est naturel dans ce pays luxuriant. Les jeunes gens portent un costume de cavalier, car dans ce pays tout le monde est cavalier, hommes et femmes ne peuvent circuler qu'à dos de cheval ou de mule. Et

les gares portent de si jolis noms : *Rio dela Palma*, *Peñaflor*, *Cora del Rio*. Enfin, vers cinq heures, un orage majestueux s'étend sur la contrée, des torrents d'eau tombent du ciel. Nous arrivons à Séville, le tonnerre gronde, la ville est inondée; le Guadalquivir, rougi par le soleil qui descend à l'horizon, semble un fleuve de sang, et la ville aux maisons blanches et au style maure, noyée dans un rayon rouge, semble un de ces décors d'opéra qui ravissent et enchantent.

Après une trentaine d'heures de chemin de fer, on éprouve un besoin vague de s'étirer et de s'immerger : aussi, une fois à l'hôtel, la toilette commence. Et d'abord le seul nom de Séville inspire au voyageur un sentiment de respect et d'admiration. La voilà donc cette ville célèbre, tant par ses fastes passés que par son présent ! Je n'ai pas plus tôt déposé mon bagage que, moyennant quelques pièces de vil métal, je veux me livrer à un barbier de la capitale, afin de faire honneur au souvenir; Rossini, du reste, me domine de toute sa gloire. J'entre dans une belle échoppe. Le patron était en train de rouler l'éternelle cigarette, il jette un regard de défiance sur l'intrus et me reçoit d'assez mauvaise grâce. Habitué en voyage à tous les caractères, à tous les tempéraments, je prends place et j'attends. Mon personnage rôdait autour de moi de l'air d'un homme qui voudrait bien savoir à qui il a l'honneur de parler. Enfin, rompant le silence : *Usted es extranhero?* « Vous êtes étranger? » — *Si, señor.* —

*Usted es Frances?* « Vous êtes Français? » — *No, señor.*

Pause embarrassée pendant laquelle le barbier de Séville moderne rêve et cherche dans ses souvenirs à quelle nation peut bien appartenir un étranger qui n'est pas Français. Enfin, je sors d'embarras le loquace barbier. « Je suis Suisse. » Alors son visage rayonne. Beau pays, peuple sage, bons *ayuntamientos*? Ce qui étonne ces braves gens, c'est qu'il existe des pays où il y a de bonnes municipalités, preuve que c'est la première réforme qu'ils attendent chez eux. Notre barbier de Séville ne se compromettrait pas à servir un comte d'Almaviva. C'est un excellent républicain, qui me raconte comme quoi, le 3 janvier, la population de Séville n'a pas cédé au gouvernement parce qu'elle flairait un piège. On aurait aisément pu venir à bout des troupes, mais on ne l'a pas voulu, car on n'a pas pris le mouvement au sérieux, et on attend que les gens qui sont au pouvoir portent une main sacrilège sur les libertés pour se révolter; en attendant, on les laissera se tirer d'embarras. Cette tirade, c'est tout le système du midi de l'Espagne, pays profondément républicain, mais disposé à laisser les gens au pouvoir se tirer d'affaire. Je sortis de chez le barbier, muni de son affection, comme du reste de celle de l'ex-député aux cortès. Il me demanda comme une faveur de revenir le voir, me disant qu'il désirait me faire faire connaissance avec plusieurs de ses pratiques, républicains convain-



cus et fort partisans de M. Castelar. Les barbiers, à Séville, sont tous à peu près comme celui-ci. Hélas! on courrait toute la ville et la province pour trouver le gai Figaro qui secondait si bien le comte Almaviva. Le chemin de fer et la république changent tout.

Séville est une ville splendide, qui s'étend sur les deux rives du Guadalquivir. Sur la rive droite il y a le faubourg de Triana, ville maure aux petites maisons à un étage, blanchies à la chaux, peuplées de familles de ces célèbres gitanos dont on parle tant. Leur beauté est reconnue et consacrée, et cependant je ne vois que des filles jaunes, des vieilles femmes assez laides, mais partout des yeux à faire rêver. Mais là, dans ces ruines mauresques, au pied de ces mosquées aux arabesques chargées de vétusté, c'est bien la vie originale d'une peuplade exotique. Les jeunes gens ont l'air hardi et fier, malheur à l'étranger qui vient dans leur domaine, les *navajas* sont affilées et les tempéraments bouillants. On joue, on chante en s'accompagnant de la guitare; dans ce faubourg, le gitano règne en maître, il est là sous le ciel bleu, personne ne vient le gêner, et la nuit, c'est à peine si, à travers le Guadalquivir, on entend la voix plaintive du *sereno* qui crie les heures de la nuit. La Séville de la rive gauche est la Séville poétique, celle qui a donné son nom aux histoires d'échelles de cordes et des dons Juan; ses maisons sont basses, à un ou deux étages ornés de balcons et de miraflores; c'est là que les Sévillanes



passent leur journée, fleurs fraîches dans les cheveux, regardant, curieuses, à la rue les jeunes gens qui passent et lèvent les yeux vers la *novia*. La *novia*, c'est la fiancée: le *novio*, c'est le jeune homme de leur pensée. Ce manège dure longtemps, car les Sévillanes sont fières et sages, fidèles jusqu'au tombeau, et elles veulent mettre leur amant à l'épreuve. Or, après des années de cette cour, la Sévillane est à son amant; si le père et la mère sont d'accord, le mariage n'en ira que plus vite, sinon gare aux complications de famille. Et maintenant, voyons Séville et son aspect. Les maisons ont toutes un patio où coule une fontaine, un jet d'eau entouré d'ombellifères; on entre au cœur de la ville, et voici la grande cathédrale, amoncellement des constructions les plus originales du monde. Depuis la tour de la Giralda, l'œil plane sur cette grande ville si singulière, si curieuse.

Au loin le Guadalquivir descend vers l'Océan, ses eaux sont couvertes de navires à voile et à vapeur qui remontent depuis Cadix; au-dessous de vous, c'est un monde de toits, de tours, de coupoles, couverts de mousse et de lichen, ornements africains autour desquels l'architecture moderne est venue se marier. Et dans ces milliers et milliers de corniches, d'ogives et de chapiteaux, des sansonnets, des tourterelles et des éperviers se poursuivent en poussant des cris assourdissants, nichant dans les colonnes des mosquées où autrefois les sultans maures venaient faire

leurs prières. Voici l'Alcazar, le patio de *las Doncellas*, où ils recevaient la députation de cent jeunes filles. Et le cicerone qui explique tout cela ne peut s'empêcher de dire : « *Muy felice, muy felice* ». En effet, mais il y a bien quelques centaines d'années de cela, mon brave. On redescend pour parcourir l'intérieur de cette belle cathédrale, construite au milieu des mosquées dont elle a utilisé les profils. Les moines qui la firent construire voulurent étonner le monde par l'imposant de l'édifice ; ils y réussirent. Voici le marché aux fleurs, aux poissons, aux fruits et légumes. Là, en lettres majestueuses, on rappelle au souvenir des contemporains que le peuple de Séville lutta, le 2 mai, pour reconquérir sa liberté. Plus loin, l'arène des taureaux va s'ouvrir pour les fêtes de Pâques, car c'est à Séville que cette fête chrétienne est célébrée avec tout le faste et l'apparat imaginables. On y vient de Barcelone, Saragosse, Madrid, Cadix.

J'aurais beaucoup désiré faire une visite à la cité romaine, l'*Italica*, cette vaste ruine des temps qui ne sont plus ; là, paraît-il, le marbre, les colonnes, le granit taillé forment un monde. On enlève depuis des siècles le plus beau de ces restes, et il s'en trouve toujours ; presque toutes les maisons de Séville ont leur façade ornée de colonnes enlevées aux ruines d'*Italica*. Mais le temps pressait, je fis encore deux fois le tour de la capitale de l'Andalousie, je traversai ses places plantées d'orangers, ses quartiers éloignés dont les

maisons sont garnies de gracieuses tonnelles de jasmin, de roses et de glycines; je roulai à travers ponts, avenues, sous les tours des palais des rois maures qui venaient jusqu'au bord du fleuve, des délices de Christiana, un vrai nid de fleurs, jusqu'à la tour de l'Or et à la porte de Triana.

Il faut quitter Séville, je veux gagner Cadix et de là, passant le détroit de Gibraltar, revenir par la Méditerranée à Malaga, Carthagène et Valence. J'aurais désiré descendre le Guadalquivir au milieu de ces terres fertiles bénies du soleil, qui donnent au monde les vins délicieux de Xérès, mais les vapeurs qui descendent le fleuve ne sont pas très-exacts, aussi dois-je me résigner à prendre le chemin de fer. Le trajet de Séville à Cadix est de quelques heures, on traverse de magnifiques contrées, toutes garnies de jolies villes enrichies par la fertilité du sol. Plus on avance cependant vers la mer et plus le sol perd de sa valeur : le palmier nain, ce parasite des terres méridionales, fait la terreur des cultivateurs, il envahit forêts, prairies et vergers, un petit bouquet de verdure dépasse le sol, mais ses puissantes racines envahissent, se multiplient et appauvrissent le terroir. Xérès étale au loin ses vastes magasins, ses vignes plates. Dans cette ville qui compte aujourd'hui soixante mille habitants, l'élément anglais domine, la haute société a su y introduire le confort, les mœurs et même les distractions de l'Angleterre. On y organise, avec le concours de la garnison de Gibraltar,

des courses de chevaux très-renommées, lord Right a même là des haras dont on parle partout. Le sol est rouge brillant, on le dirait pétri de lumière et d'or. De Xérès à Cadix le train roule pendant des heures dans de vastes marais habités, dit-on, par quelques malfaiteurs que la gendarmerie poursuit sans cesse sans jamais les atteindre. On voit ici et là d'immenses pyramides blanches; c'est le sel de l'État; puis on traverse une langue de terre baignée des deux côtés par l'Océan; au bout de cette langue, voici Cadix, la ville impressionnable peuplée de négociants, d'ouvriers, de marins. La vieille cité phocéenne est républicaine, et elle s'en fait beaucoup d'honneur.

## CHAPITRE VII

Cadix. — Contre-temps en mer. — S'embarquer pour Carthagène et aller au Maroc. — Tempête. — Arrivée à Tanger.

Cadix est une des belles villes d'Espagne. Les rues sont droites, propres, tirées au cordeau, les maisons d'une éclatante blancheur, puis une brise de mer rafraîchissante souffle constamment dans les rues. Un haut mur d'enceinte fait le tour de la ville et forme une promenade ravissante. Depuis ce belvédère circulaire on voit au loin l'Océan et son immensité, les lignes presque invisibles de la côte d'Afrique; puis, derrière soi l'Espagne dont Cadix est pour ainsi dire le point extrême. Tout autour de la ville, il y a des forts, des casernes, des batteries de canons, et dans le port des centaines de navires venant des confins des mers, des colonies d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique.

En entrant en ville par la gare, on suit une petite colline pittoresque avec des rochers, des jardins tout garnis de figuiers et de palmiers, tandis que par la mer on entre immédiatement sur une grande place au fond de laquelle on voit la *Casa consistorial* ou édifice

de la municipalité et en grandes lettres de la *muy leal, muy noble, y muy heroica Cadiz*. Cette disposition du caractère espagnol à se servir de mots ronflants est assez curieuse, car en particulier l'Espagnol se vante très-peu, il est modeste, il admire les qualités des autres et il se plaint de son pays. C'est-peut être une tendance officielle ou gouvernementale, car aussi modeste est le soldat, aussi pompeux sont les rapports militaires. Le soldat racontera avec une simplicité touchante tel fait d'armes auquel il assistait, tandis que le rapport officiel vous représente des soldats hauts de six pieds, suant la gloire et la bravoure par tous les pores, mettant en déroute l'ennemi vingt fois plus nombreux, le poursuivant l'épée dans les reins et lui faisant quinze morts et un grand nombre de *heridos* (blessés). Ce grand nombre de blessés forme dans les colonnes de journaux des chiffres énormes.

Mais revenons à la *muy leal, noble y heroica*. Cadix peut être une ville noble, loyale; quant à l'héroïsme, c'est une affaire relative, à en juger par le nombre de révolutions que les Cadigans ont fait à eux tous seuls, l'héroïsme devrait avoir vu le jour dans cette antique cité. Lorsque la république fut proclamée, il y eut une joie folle; ces braves gens s'imaginaient, on ne sait trop pourquoi, que tout allait changer, les grèves se produisirent d'un bout à l'autre de l'échelle sociale, cireurs de bottes, porte-faix, marins, pêcheurs, chacun ne pensa qu'à la joie et au

plaisir. L'illusion a peu duré, car avec la république les impôts n'ont pas diminué, les charges publiques ont plutôt augmenté en suite des complications qui ont assailli la nouvelle forme de gouvernement. Alors la garde nationale a voulu rendre ses fusils au consul américain, ne voulant plus rien avoir à faire avec cet exécrationnable gouvernement centralisateur de Madrid. Ces braves gens ont voulu proposer au consul américain de reconnaître Cadix ville américaine de l'Union, mais le consul, qui est un homme d'esprit, leur a fait valoir toutes les difficultés de chancellerie et autres qui entourent la formalité, alors l'idée a été abandonnée. Aujourd'hui, les Cadigans sont plus sages, ils ont organisé une quantité d'associations humanitaires, philanthropiques et de secours. Toutes ces sociétés sont florissantes et contribuent au développement intellectuel de la population.

Les ports de mer espagnols, comme du reste tous les ports de mer du globe, sont de dangereux endroits où la vie d'un homme n'est pas cotée bien haut à la bourse de l'endroit; il faut être prudent et se garder de circuler dans certaines rues quand la nuit est venue, la justice criminelle espagnole n'a pas une autorité bien grande dans ces parages, et quand un crime se produit, la police, si elle vient, empoigne tout le monde, afin de simplifier les recherches. Le triage peut durer ensuite des mois, même des années, alors on relâche les curieux, les maladroits ou les innocents.



Je n'avais donc pas l'intention de séjourner longtemps dans ces dangereux parages, et après informations prises, je résolus de m'embarquer pour Gibraltar et Carthagène. Un vapeur partait le lendemain à six heures du matin et c'était un vendredi, jour décidément fatal aux voyageurs. De bon matin, je quitte un hôtel assez suspect, où j'ai été conduit l'avant-veille par un gitano. C'est ce qu'on appelle une « *casa de huespedes* » sorte de logis où généralement on goûte les douceurs de la cuisine espagnole, *puchero* avec *garbanzos* et huile rance. Et, malgré tout, c'est encore dans ces sortes d'hôtels qu'on peut le mieux étudier et observer toutes les originalités de cette nation. Je quitte donc Cadix, et au port je m'embarque pour rejoindre l'*Adriano*, petit vapeur qui nous débarquera le soir à Gibraltar. Sur le pont, il y a déjà du monde, des señoritas en toilette d'été, des marins rejoignant leur navire, des douaniers qui vont à Algésiras ou à Tariffa occuper des postes en mer. Une fièvre violente m'avait surpris, c'est l'effet produit par la brise de l'Océan, la tête est en feu, le corps est fatigué, las, sans forces, une soif ardente tourmente celui qui est atteint de cette fièvre toute locale que l'on désigne sous le nom énergique et populaire de *carabineros*. J'avais consommé un nombre incalculable d'oranges, de citrons, de paquets de quinine, j'en avais même ma poche pleine, car ce compagnon de voyage est surtout incommode en mer. Mais là sur le pont du vapeur, au moment du départ,

alors qu'un soleil de feu se lève, on oublie tout, les rayons de l'astre du jour inondent le plus admirable paysage qui soit au monde. Cadix est là au bord de l'Océan, blanc, comme une señorita dans son peignoir du matin, le ciel est bleu sombre; de grandes mouettes, des goëlands, des hirondelles de mer battent les airs de leurs grandes ailes découpées, des milliers de navires, de chaloupes et de barques déploient leurs voiles que la rosée de la nuit a mouillées, les vapeurs chauffent pour partir, les uns vont aux Açores, aux Canaries, en Afrique, on salue même à coups de canon un grand vapeur de l'État qui emmène mille soldats à Cuba, car là-bas, comme dans la mère patrie, on continue à traquer les insurgés, à leur faire beaucoup de blessés et de prisonniers, et sans cesse il faut envoyer des renforts au gouverneur militaire. Une brise légère apportait avec elle son parfum salin, dans l'onde transparente, les algues se balançaient, les poissons des mers aux formes et aux couleurs si multiples, se balançaient dans la vague aux premiers rayons du soleil, la mer, le ciel et la terre paraissaient en fête.

Les palettes des roues battent la vague, Cadix fuit à l'horizon, ses longues lignées de maisons blanches s'effacent peu à peu, ses tours et ses forts se mêlent dans l'ensemble, les côtes sont moins distinctes, nous sommes en mer. Les señoritas ont des fleurs, des sourires, de la gaieté. Je n'ai de ma vie rien ressenti de pareil à ce départ et peu s'en fallut que ma fièvre

disparût. Hélas ! tout cela était trop beau et devait changer, car une fois en pleine mer, le malin Eole, de badin, devint méchant, puis terrible. A dix heures, le pont du bateau n'est plus qu'un hôpital, les señoritas ont laissé glisser à la mer leurs bouquets de camélias et de roses, le sourire a fui leurs lèvres blêmes, des vagues furieuses envahissent le pont, des craquements sinistres se font entendre, au loin l'Océan gronde contre les rocs, lançant par colonnes innombrables, bien haut dans les airs, ses jets d'écume. A hauteur des mâts, de petits nuages blancs sont devenus noirs, ils passent en sifflant et nous jettent en passant d'abondantes ondées qui tombent par rafales. Sur le pont aucune place n'est à l'abri du vent, dans la cale tout est renversé, les femmes pleurent et se plaignent, un carabinier console une brave vieille qui va voir son fils à Tariffa et lui dit gravement, que nous sommes tous dans la main de Dieu.

Enfin je reste seul sur le pont et je me blottis contre la cheminée, à laquelle les vagues donnent un assaut régulier. L'eau ruisselle partout et menace d'éteindre les feux ; les roues du bateau ne touchent plus la vague que par intermittence, aussi les gens de l'équipage ne sont pas gais, et il y a de quoi ; le capitaine se cramponne à la boussole, et il regarde anxieux à l'horizon. Nous devions arriver à Gibraltar à six heures du soir, mais à cette heure à peine étions-nous en vue de la pointe de Tariffa. Au loin sur la grève on voyait distinc-

tement des populations accourues pour voir passer le vapeur luttant contre la vague. Si le navire sombre, nous sommes perdus, car les masses d'eau sont tellement agitées qu'elles semblent mettre le fond de la mer à sec, pour s'élever à la hauteur des pics qui bordent la côte. Toute la nuit l'*Adriano* chauffe et lutte, approchant tantôt de Gibraltar, tantôt de la côte d'Afrique. C'est l'équinoxe, période de l'année toujours dangereuse dans les parages où les vents de la Méditerranée et de l'Océan se disputent l'empire des mers.

Dans le fond de la cale, pêle-mêle, les uns sur les autres, les passagers ont été chercher un abri contre les vagues et contre la peur, hommes et femmes, gens en toilette et gens du peuple sont confondus les uns par-dessus les autres, et chaque fois qu'un craquement se produit, on entend de longs soupirs suivis de *Dios! Dios!* Seuls quelques matelots du navire de guerre l'*Almansa* jurent comme des possédés, au grand scandale des voyageurs.

La fatigue vient à son tour, ramène l'angoisse, et la plupart des voyageurs s'endorment au milieu du roulis, du tangage et de la plus affreuse confusion que j'aie jamais vue de ma vie. Après plusieurs tentatives pour trouver une petite place abritée dans l'intérieur, je remonte sur le pont et je reprends place derrière la cheminée; les côtes ne sont plus en vue. Désespérant de doubler le détroit, le capitaine se laisse aller à la dérive, aussi les vagues battent moins furieuses notre

frêle navire, le grondement des flots est toujours la grandiose voix du moment, mais le pont est moins immergé. Harassé de fatigue, enveloppé dans ma couverture, je sommeille quelque peu jusqu'au matin. L'aurore, ce jour-là, n'ouvre pas de ses doigts de rose les portes de l'horizon, car tout est noir au nord, au sud, à l'est et à l'ouest. L'*Adriano*, quand il peut toucher la vague, la bat de ses roues, car il est lancé tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et voici vingt-quatre heures que dure le supplice.

Quand le jour a tout à fait paru, le capitaine s'oriente, il calcule son point, puis tout à coup nous fuyons rapidement vers le sud.

A l'horizon voici des formes qui se dessinent, c'est la côte d'Afrique qui devient à chaque instant plus nette et plus précise; c'est une ligne bleue d'abord, puis verte; quelques heures après, nous voyons un grand point blanc, puis une grève qui forme un immense golfe. Deux navires sont échoués sur la grève, puis un troisième, un grand navire anglais, lutte contre la vague, car il est puissant et il risque de s'ensabler; c'est le *Sunderland*, qui vient de Mogador. Au moment où nous approchons, la chaîne de son ancre qu'il venait de jeter casse, et le navire tourne lentement d'abord, puis il est emporté au loin par le courant.

Quant à nous, plus heureux, nous sommes jetés avec violence, puis plus doucement, dans l'enceinte du golfe; notre ancre lancée à la mer prend fond, et nous nous

arrêtons; nous sommes sauvés. Le petit navire est ballotté, mais le danger a disparu, car en face de nous aucune montagne ne fait de l'opposition aux flots; ils vont au loin bien en avant mourir peu à peu sur un grand lit de sables; c'est la grève de Tanger, la cité marocaine, bâtie sur le versant d'une colline, dans un vaste clos de murs et de forts. A notre gauche la vieille ville en ruines, le vieux Tanger des Portugais, avec ses murailles envahies par les cactus, les palmiers et les bruyères.

Malgré la violence des flots, nous voyons arriver à force de rames des balancelles marocaines, montées par des nègres et des Arabes. Elles sont au nombre de dix à douze et elles luttent d'adresse pour ne pas se briser contre les flancs de l'*Adriano*. Quelques rares passagers sont sur le pont, les autres, à moitié morts de peur et de fatigue, sont encore couchés dans la cale, inconscients de ce qui s'est passé.

Mon parti est lestement pris, je jette du haut du bord, dans une des balancelles, mon léger fardeau; puis, me glissant à la corde, je tombe dans les bras d'un puissant nègre qui me dépose comme une plume dans le fond du bateau, puis tourne pointe vers terre, et à coup vigoureux des avirons nous arrivons vers la plage où se dresse la porte de mer. La barque s'arrête; cinquante vigoureux gaillards accourent dans l'eau, ils en ont jusqu'à la ceinture. L'un d'eux me hèle en français : « Viens ici, toi ! monte là-dessus ! » puis m'ajustant sur

ses épaules, il me porte au rivage sur son dos. Voilà comment je fis mon entrée triomphale sur le sol africain, au moment du reste où le capitaine du navire anglais *Sunderland* rentrait avec sa barque, n'ayant pu lutter contre les flots. Son navire était parti sans lui.

Il était près de deux heures de l'après-midi; depuis trente-deux heures je n'avais rien pris, et pendant tout ce temps nous avons été battus par la tempête. Avec cela la fièvre : j'étais donc à bout de forces. Je me laisse donc conduire à travers les rues de Tanger dans une espèce de fonda moitié espagnole, moitié maure, puis je me laissai choir sur un grabat et je m'endormis au milieu des réflexions que peuvent suggérer la superstition qui accompagne le vendredi.

## CHAPITRE VIII

Tanger et les Marocains. — Voyage à travers le pays. — Sidi Achmed.  
— Tetouan. — M. et Madame Sidi Iah Ade Selam Guaseni.

Je me réveillai, au matin d'un des premiers jours de mars, dans la ville de Tanger, ville qui mérite certes, par son originalité, une description complète. Quelques milles de mer seulement nous séparent de l'Europe et tout est changé, langue, mœurs, climat, nature et jusqu'à la couleur des habitants. Tanger est une ville qui a eu des malheurs, elle a été prise et saccagée bien souvent. En 1684, les Anglais, en se retirant, firent sauter le môle; en 1790, les Espagnols la bombardèrent; en 1844, elle l'a été encore une fois par le prince de Joinville; enfin, en 1860, les Espagnols entrèrent de nouveau dans la ville après avoir jeté quelques boulets sur ses murs.

*Tanschér* est bâtie sur une colline garnie de grands cactus, de palmiers et d'ombellifères; cette colline est un des versants du petit Atlas, qui protège la contrée contre les vents du désert et en fait le pays le plus admirable et le plus salubre de toute l'Afrique. De loin



on voit un grand carré qui part de la mer et va jusqu'au sommet de la colline; c'est le clos des murs qui entourent la ville; du milieu des maisons on voit ici et là s'élever une tour, un minaret, chamarré de couleurs.

Les murs qui entourent la ville sont noirs, vieux comme le monde; ils s'écroulent un peu de tous côtés, et le moindre coup de canon, tiré depuis certains endroits, suffirait pour faire brèche dans le mur même qu'il devrait défendre; cela n'empêche pas les Marocains de regarder avec une joie toute enfantine ces gros canons noirs tournés contre le pays des chrétiens. La ville même est un fouillis inextricable de rues battues par les mulets, les ânes et les chevaux; elles ont, sauf la rue principale, trois pieds de large, quelquefois quatre ou cinq, et elles font tant de coudes et de zigzags qu'on se perdrait facilement dans cette ville de 22 000 habitants. Les maisons ont six pieds de haut, quelquefois plus mais jamais moins; elles sont toutes blanchies à la chaux, ce qui donne à l'ensemble un caractère très-curieux. La population qui s'agite dans ces rues est un mélange bizarre de Berbères, de Maures, d'Arabes, de Bédouins et de Kabyles. Il y a aussi un bon cinquième de cette population qui est nègre, libres ou affranchis, venant du sud. On compte également à Tanger quelques mille Israélites faciles à reconnaître, parce que au lieu de porter la tête rasée comme les Marocains, ils ont les cheveux peignés à l'européenne. Les femmes

juives de Tanger sont de belles créatures qui portent un costume oriental qui leur va admirablement bien; elles sont du reste aussi peu vertueuses que possible, et leurs maris n'ont pas l'air d'y attacher beaucoup d'importance. La rue principale de Tanger est fort animée; une foule pittoresque s'y pousse et s'y heurte, les marchands sont installés dans de petites échoppes et fabriquent des pantoufles, des bonnets; il y a là des tailleurs, des cordonniers, des épiciers, des marchands d'armes, de couteaux, de fusils, des selliers, des pharmaciens et des écrivains arabes.

Le bureau des postes est une boîte assez curieuse, où on vient apporter des lettres dont les adresses sont écrites en hébreu, en arabe, en marocain. A côté de la poste, il y a le Casino européen, espèce de bouge fréquenté par des matelots en passage, par des communards échappés de Carthagène et par quelques étrangers perdus comme moi dans ce coin de terre. Et cependant il y a un billard; les billes sont à peu près comme les billes d'un jeu de boules et numérotées. Depuis le Casino on a une vue splendide sur toute la ville. Au haut de la rue principale il y a un marché; quelques femmes accroupies à terre vendent du lait venu de la montagne, du pain et des fruits; ces femmes sont belles: leur teint est mat, elles ont de beaux yeux. Mais à peine a-t-on le temps de les considérer que vite elles croisent leurs grands burnous afin de cacher leur visage aux chrétiens. J'ai vu deux petites fillettes au

bord d'une citerne; elles me donnèrent de l'eau avec empressement; elles avaient dix à onze ans, jolies comme des chérubins, la taille entourée de la large ceinture, les cheveux en nattes. Je leur donnai une poignée de *blanquilles*, espèce de monnaie de cuivre de frappe primitive. C'était un trésor dans un pays où une pièce d'un franc a presque la valeur de cent francs chez nous; aussi les pauvres enfants se perdaient en remerciements, lorsqu'apparut un vieux Marocain enveloppé dans son burnous gris, l'air coquin; il leur dit je ne sais quoi, les petites se turent et s'empressèrent de croiser leurs petits burnous, puis elles disparurent.

En dehors de la ville et sur un petit plateau, voilà la place des sacrifices entourée de palmiers et d'énormes cactus; des chameaux sont accroupis à terre, attendant leur charge pour partir vers l'intérieur; plus loin une centaine de gaillards hideux, manches du burnous retroussées, dépouillent les bœufs et disposent les quartiers de viande par tas énormes. Un grand troupeau regarde d'un œil effaré la lugubre besogne. Toute cette viande partira pour Gibraltar; le temps s'étant remis au beau, la traversée sera facile, et c'est le signal de mort des troupeaux. Huit mille hommes de garnison anglaise attendent leurs provisions. Au bas de la colline et sur une route qui est plutôt un sentier, des Maures entrent en ville ou en sortent; ils sont montés sur des mules, des ânes, des chevaux arabes,

fumant leur longue pipe en roseau, fusil pendu au dos, enveloppés dans leur burnous blanc, coiffés de vastes chapeaux en natte qui leur donnent un aspect vraiment caricature. A côté de ces cavaliers trottaient à pied les femmes de ces seigneurs fainéants, pesamment chargées, portant, outre des jarres, quelquefois encore leur enfant accroché dans le dos du burnous.

Je désirais vivement connaître l'intérieur de ce pays historique, et je m'enquis sur la question de savoir comment je pourrais aller jusqu'à Tetuan. J'apprends que le pays est peu sûr, le fanatisme poussé à ses dernières limites, et depuis l'invasion espagnole de 1860, les Marocains sont devenus excessivement défiants. Cependant j'obtiens, grâce aux démarches d'un interprète, moyennant deux piastres par jour, un cheval et un soldat de la garnison. C'est un grand gaillard brun, à la barbiche pointue, proprement vêtu, grand amateur de mes cigarettes; il a pendu au dos à un cordon un sabre de trois pieds de long, il a un bonnet pointu rouge et des pantoufles jaunes. Sidi Achmed est très-fier de sa mission; il amène par la bride un beau cheval noir, luisant et plein de vie. Une couverture roulée au dos, me voilà lancé, descendant dans un sentier rocailleux qui passe près des murs et longe l'Océan; nous nous engageons dans la campagne marocaine. Le sol est composé de pierres, de sable, de coquilles, d'os énormes et de cornes. Autrefois les os étaient très-recherchés, on les exportait. Aujourd'hui c'est encore

un commerce défendu, car ces bons Marocains déterraient leurs ancêtres pour en vendre les os aux raffineries de sucre de Malaga.

L'Océan est parfaitement tranquille, les vagues viennent doucement mourir sur la grève avec ce bruit monotone et cadencé du flux. Le ciel est sans nuage, quel changement ! Combien la mer est capricieuse ! Hier ciel et océan étaient confondus dans une même colère, aujourd'hui tout est paix et tranquillité. Ici et là nous rencontrons des femmes qui portent d'énormes charges de bois. Ce sont des bêtes de somme que ces pauvres créatures. Des cactus, des bruyères et l'éternel palmier-nain, c'est là la végétation. Tanger l'antique avec ses murs en ruine est là ; on voit les portes et sur les remparts, il y a là deux canons qui dorment depuis des siècles ; sur ce rempart des oiseaux de mer ont niché dans l'âme de bronze ; les figuiers sauvages ont envahi la place ; ici et là quelque grande pierre, mais partout le silence et la mort. Les anciens palais ont disparu, les végétations les recouvrent, les chacals seuls hantent ces restes du passé. Sidi Achmed causerait beaucoup, mais je ne comprends pas un mot de son jargon, sauf le *sidi* dont il abuse, car *sidi* veut dire au moins seigneur.

Nous laissons les rives de l'Océan à gauche et nous nous engageons dans le pays ; sur les coteaux, les Marocains labourent le sol, qui est tellement meuble que la charrue a un petit socle de bois, qu'un bœuf, dou-

blé parfois d'un chameau, tirent sans peine. Les chaumières que nous rencontrons sont de petits antres aux murs bas composés de pierres posées les unes sur les autres, le toit est une branche ou un roseau couvert de paille. Dans l'après-midi, nous rencontrons une grande troupe de chameaux conduits par des nègres et des maures vêtus de misérables burnous. Il s'agit de faire traverser à ces animaux une petite rivière, et le chameau est très-entêté quoique généralement docile. Pour leur faire traverser la rivière, les chameliers font un bruit d'enfer, ils frappent à coups de gourdin ces grands ruminants qui balancent leurs longs cous, et ne veulent pas entrer dans l'eau. Enfin, le petit âne qui conduit toujours un grand troupeau passe le premier, et les chameaux suivent en grognant. Autour de ce ruisseau, nous effarouchons une troupe de flamants au longs cols roses, ils disparaissent à l'horizon. Bientôt, nous voyons un village marocain, et dans ce village, il y a un café, c'est-à-dire un avant-toit en natte tressée. Trois maures sont accroupis, et jouent une partie de dames. Le damier est taillé dans une grande feuille d'agave, les pions sont de petites pierres rouges et blanches. Notre arrivée distrait un peu les joueurs. J'offre par signes de faire une partie, et coup sur coup j'en perds trois. Les trois Marocains sont dans un ravissement indescriptible ; rosser, sans péril, un chrétien, est pour tout bon musulman une véritable bonne fortune. J'offre à mon partenaire une

tasse de café épais et chargé, mais excellent; ma munificence me vaut l'admiration de ces bienheureux indigènes, qui me passent leur pipe après l'avoir auparavant essuyée sur la manche de leur burnous. On nous apporte des œufs, du lait, des dattes venues d'au delà de l'Afrique, car quoique le pays s'appelle *Bilédulgerid* (pays des dattes), ce fruit délicieux n'appartient pas à cette zone, il ne se trouve qu'à 50 lieues au moins vers le sud. Après avoir croqué quelques oranges, passé aux chevaux de l'orge mondé, nous repartons accompagnés des vœux et des *sabalaja* des doyens de la commune et des enfants qui n'ont jamais vu un Européen dans ces parages. Quant aux femmes, elles ont été prévenues et sont restées invisibles. Longtemps encore, la troupe nous regarda disparaître à l'horizon. Sidi Achmed leur avait longuement parlé, en sorte que les indigènes auront eu à parler de l'événement pendant une semaine. Ma présence dut leur paraître aussi curieuse que l'est le passage dans un village d'un nègre de bonne maison. Nous reprenons le trot, et vers le soir nous nous apprêtons à passer la nuit sur un coteau et à l'entrée d'une chaumière. Sidi Achmed desselle les chevaux, les attache à dix pas de nous, il s'enveloppe dans son burnous, fume une cigarette; puis, après avoir accompli un devoir religieux et parlé bas très-longtemps, il me souhaite une bonne nuit, c'est au moins ce que je suppose, et il s'endort. Moi, pendant longtemps encore accroupi à terre, j'écoutais au loin

quelques glapissements des chacals, un rossignol dans un buisson de lorelles chanta toute la nuit. Le ciel était resplendissant de pureté, des myriades d'étoiles accomplissaient leur immense voyage circulaire. Je m'endormis enfin, sous ce beau ciel marocain, sans trop penser aux pillards kabyles ou aux fanatiques de la contrée.

A l'aurore, Sidi était déjà debout, il me presse de partir, car vers midi nous arriverons à Tetouan, et même plutôt en nous pressant un peu; nous marchons bon train, effrayant ici ou là des lapins de sable, des gazelles, des sangliers qui fuient à droite et à gauche dans les broussailles; nous traversons monts et collines, et nous voyons enfin devant nous Tetouan, la ville industrielle des Marocains. Quinze à vingt mille habitants sont entassés dans cette petite ville, les rues sont garnies de boutiques de toute espèce, il y a des armuriers un peu partout, ils fabriquent de belles armes plaquées d'argent, des sabres-yatagans, de longs fusils à incrustations d'ivoire. On vend de tout, de l'encre en bâtons avec laquelle les Marocains dessinent leurs hiéroglyphes qu'ils ont la prétention d'appeler ~~de~~ l'écriture, de la terre parfumée, des poules pour quatre sous, un chevreau pour dix cuartos ou quarante centimes. Des gens arrivent de tous les points de l'horizon marocain pour échanger leurs produits contre de l'argent. Au moment où nous faisons notre entrée dans la ville, un grand nègre offrait à l'enchère



un gilet européen en piqué blanc, qui paraissait susciter toutes les convoitises des gens de l'endroit. Autour de lui, il y avait cinq ou six soldats à bonnet pointu, des camarades de Sidi Achmed. Ils sont, du reste, trois ou quatre cents à Tetouan, commandés par un colonel à barbe blanche. Ils touchent environ vingt-six centimes par jour et le pain, leur service est de surveiller la montagne d'où descendent souvent des bandes de pillards kabyles, qui dévalisent la campagne. Pendant la nuit, des gardes circulent dans les rues, ils sont armés de longs bâtons, façonnés en lances. Ces malheureux qu'on rosse de temps à autre viennent souvent de fort loin pour gagner quelques sous. Leur nuit de service terminée, ils retournent à leur chaumière. C'était jour de marché, à ce qu'il paraît; car on voyait dans les rues une foule pittoresque, les compteurs d'argent israélites faisaient bonne journée, il faut voir avec quelle dextérité ils font le compte de ces bons Marocains, assez naïfs pour ne rien comprendre à la balance, car, pour chaque opération, le compteur prend sa provision, en sorte que plus on compte, plus le déficit va grandissant. Sidi Achmed m'expliquait tout cela avec force gestes, il me conduisit au marché aux esclaves, et me compte sur le bout des doigts la valeur des femmes en vente, quatre-vingts douros au minimum; plus l'esclave est petite, et plus elle a de valeur. On se croirait réellement à mille lieues de l'Europe, et cependant depuis les rives de

l'Océan on voit Gibraltar et les forts de Ceuta. Mais n'oublions pas que nous sommes dans le plus abominable pays d'absolutisme du globe, c'est-à-dire dans l'empire du Maroc. Le soir est arrivé, Sidi Achmed s'est procuré une lanterne et c'est de rigueur, car il n'existe pas de municipalité à Tetouan, partant pas de service de la voirie, on attend tout du ciel dans ce bienheureux pays, c'est l'eau céleste qui fertilise le sol et qui balaie la rue. La nuit vient, les chameliers détachent la corde qui lie le genou de leurs chameaux afin qu'ils ne s'échappent pas, les marchands plient leurs bagages afin de retourner chez eux. On les entend s'appeler d'un bout de la rue à l'autre : « Ohé ! Sidi commandant ! ou Sidi capitaine ! » Des femmes d'une tribu s'apprêtent à partir, elles ont toutes le menton tatoué d'une double ligne bleue.

Sidi Achmed et moi nous passons la soirée dans un café maure. Dans un coin un vieux savetier à lunettes réparait une pantoufle, et accroupis sur des nattes sept à huit pauvres diables chantaient en s'accompagnant sur une mandoline à deux cordes que grattait avec beaucoup d'habileté un gros nègre de Guadalou aux lèvres monstrueuses. Ils chantaient des couplets arabes sans rime, mais à ce qu'il paraît avec l'assonance. D'après les gestes des chanteurs il était question d'une belle cruelle, je n'ai pu en savoir davantage.

J'aurais voulu passer quelque temps dans ce singulier pays, mais il fallait regagner les bords de l'Océan et

entrer à Gibraltar; j'aurais même pu me joindre à une expédition diplomatique et scientifique se rendant sous bonne escorte de Tanger à Fez pour y féliciter le nouveau sultan, mais les événements dans le Nord devaient s'acheminer vers une solution et il fallait se hâter. Nous partîmes le lendemain à l'aube, et le jour suivant, en traversant les sables qui dominant les côtes de l'Océan, nous vîmes des cavaliers chasser à courre avec de grands lévriers, les lapins de la contrée; nous descendons au bord de la mer et nous revoyons devant nous Tanger et ses murs qui s'écroulent, sur la grève les navires naufragés sont activement débarrassés de leur chargement; l'un d'eux, le *Calipso*, navire italien, était chargé de peaux de chèvre; l'autre, l'*Annunciada* au pavillon portugais, avait un chargement de liège.

Au moment où nous entrâmes à Tanger nous rencontrons dans la ville un couple de nouveaux mariés, des gens avec des fusils courent autour des époux et gambadent en tirant et en faisant mille cabrioles plus excentriques les unes que les autres, au point que j'ai de la peine à ne pas me laisser tomber de cheval, pris d'un fou rire. Le mari était à cheval sur un âne, tandis que la mariée était logée dans une grosse boîte qui ne laissait paraître que la tête, c'est-à-dire la pointe du burnous. Devant le cortège un vieux maure battait par intervalles sur un petit tambour en poussant de temps à autre des cris presque lugubres. Il était six heures du soir, les petits garçons maures étaient encore dans

les écoles récitant à haute voix les versets du Coran, sous la surveillance du maître. Quant aux filles, on ne juge pas à propos de leur donner la moindre instruction primaire, elles n'en sont pas dignes, l'homme est souverain au Maroc, la femme est esclave, et rien n'égalé la misère de sa position. Vendue ou cédée dès l'âge le plus tendre à quelque maître capricieux, elle a pour lot les travaux les plus durs ; si elle a des enfants, elle les porte constamment sur son dos, heureuse encore si quelque caprice du maître n'amène pas une nouvelle venue ou s'il ne lui préfère pas quelque esclave achetée au marché, sur laquelle il a droit de vie et de mort.

Je rentrai donc à la *fonda* où j'étais descendu, pompeusement désignée sous le titre d'Hôtel de France, titre usurpé, car la *fonda* est en décadence. Là je règle mon compte avec Sidi Achmed, qui a été un vrai ami pendant mon court voyage ; il est vrai que le brave garçon a été enchanté de ma générosité, car je lui offre une cigarette dernière et il s'empresse d'empêcher le paquet ; puis, comme son sabre d'un travail assez curieux m'avait tenté, il s'empresse de me l'offrir, moyennant deux piastres, ce qui n'est pas trop, vu l'antiquité de cette arme. Je laisse naturellement à Sidi Achmed le soin de s'entendre avec son gouvernement quant au remplacement et nous nous quittons avec force *sabalaja*. Dans la *fonda* où je me trouve, il est arrivé un grand nombre de ces célèbres insurgés

de Carthagène échappés d'Oran, où ils étaient internés par le gouvernement français depuis leur équipée sur la *Numancia*. Ce sont dans le fait des gens peu dangereux comme révolutionnaires, méfiants, philosophes et très-impolis. A table ils mangent le poisson avec les doigts, plongent leurs cuillers dans les plats; ils gardent leur chapeau sur la tête et ils parlent de MM. Serano et autres avec le plus profond dédain, les vouant à l'exécration des communards passés, présents et futurs. Tous ces braves ont lutté pour les principes avec abnégation et dévouement, cependant ils ont trouvé moyen de remplir leurs malles avec de belles pièces d'argent de métal supérieur, puisque frappées pour cinq pesetas, elles en valent six. Ils daignent même m'en charger autant que je pourrai en emporter et je m'empresse de me procurer un curieux souvenir des révolutions espagnoles.

Les pièces sont fondues; elles portent d'un côté le timbre 1873, et de l'autre *Cartagena sitiada por los centralistas*, « Carthagène assiégée par les centralistes. » Il n'y a qu'aux révolutionnaires qu'appartiennent ces idées-là. J'apprends dans la soirée qu'un navire est venu de Gibraltar, qu'il partira le lendemain après avoir pris chargement de viande et de volailles pour la garnison anglaise. C'est le *Jackal*, petit vapeur bien construit et appartenant à la compagnie anglaise. Je fais des démarches pour la traversée, et je suis agréé. Le sort de mon voyage étant assuré, je recueille encore tous

les renseignements intéressants sur le pays. La politique est aussi simple que possible. Le sultan est souverain absolu; il a droit de vie et de mort sur tous ses sujets; il dispose de leur fortune, et il transmet à ses gouverneurs une autorité illimitée. Ceux-ci ne touchent aucun traitement de l'État; ils payent au contraire une redevance annuelle qui est une des principales branches de ressources du fisc. Les gouverneurs vivent dans les villes, et aussitôt qu'ils apprennent que quelque habitant a acquis quelque fortune, ils s'empressent de l'imposer. Les Marocains crient un peu, puis, en vrais fatalistes, ils regardent le ciel et laissent faire. Quant à la campagne, on essaye bien aussi de pressurer les habitants, mais les tribus se révoltent de temps à autre; il y a alors du sang versé, l'empereur ne dédaigne pas de prendre fait et cause pour ses gouverneurs, et une armée entre en campagne et subjugué les tribus révoltées; quelquefois aussi l'armée est battue, et la tribu réfugiée dans les montagnes est laissée en repos jusqu'à une meilleure occasion. Dans la règle, les agriculteurs doivent à l'État une dime calculée à quarante pour cent environ.

Les Juifs sont aussi relativement très-exploités; ils payent d'énormes capitations; mais comme ils se placent sous la protection des ambassades étrangères, on a pour eux quelques égards, ce qui n'empêche pas les Marocains de leur vouer un souverain mépris. C'est cette question de protection qui a amené, en 1860,

l'expédition espagnole au Maroc, si heureusement terminée par feu le général Prim.

Il y a à Tanger des prisons d'État, près du château du gouverneur, si toutefois on peut appeler château cette bicoque fragile. Les prisons sont un affreux réduit sombre, humide, effrayant. Les prisonniers appelés par le gardien se sont levés; ils fumaient la cigarette; je ne sais trop ce que le gardien, vieux Marocain à barbe blanche, leur a crié, mais ces malheureux en burnous déguenillés ont commencé à tourner autour d'une colonne en poussant de vrais rugissements; les chaînes accompagnent de leur bruit sinistre cette promenade horrible; il me semblait avoir devant les yeux quelque souvenir du Ryl et de ses pirates. Je m'empresse de quitter ce triste endroit; dehors, au grand air, la vue du soleil, de la mer, magnifique en ce moment, couverte de balancelles qui glissent gracieusement sur les flots, la vue des côtes d'Europe fait bondir le cœur. O la liberté! quel trésor! Et devant nous les juges marocains jouaient au gobelet, aux dés, je crois même que l'un d'eux trichait car tous criaient bien fort.

L'heure du départ allait approcher, lorsque soudain j'apprends des choses bien extraordinaires: Tanger possède dans ses murs un des plus grands saints du monde; on vient même le voir d'Algérie, de Tunis, d'Égypte et du Soudan. Son austérité et sa sagesse sont connues dans tous les pays musulmans; chaque jour



des quantités de fidèles attendent qu'il sorte pour baiser sa main, toucher ses chevaux, dont la crinière est peinte en rouge. J'éprouvais donc un désir immodéré de connaître cet homme, car outre sa qualité de saint, il a celle d'avoir épousé une Anglaise. Monsieur ou plutôt Sidi Jah Ade Selam Guazeni a rencontré une jeune Anglaise, bonne dans une famille américaine. Le cœur du musulman s'étiolait; il rêvait, tout en récitant les versets du Coran, à la belle chrétienne aux cheveux blonds comme la folle avoine mûre, à ses yeux bleus comme les flots de l'Océan. Et puis elle s'appelait Émilia Kling. Sidi Jah Ade, etc., ne put ou ne sut pas se dominer, et il voulut faire sa cour à la jeune fille; celle-ci n'avait guère envie d'aller prendre place auprès des cinq autres femmes du saint, d'autant plus qu'elle le soupçonnait d'avoir un nombre égal de femmes esclaves. Sidi Jah Ade insista; il offrit à l'Anglaise six mille écus par an, car il faut le dire, le métier de saint au Maroc est très-productif, et celui-ci est immensément riche. La jeune fille a fini par accepter, et voici notre gros Marocain au comble du bonheur; il a fait venir d'Angleterre toute la famille; il a largement payé les frais, comblé d'amitiés tous les membres de la famille, garni leurs poches d'or, puis le mariage a été célébré par-devant l'ambassadeur d'Angleterre; le soir il y a eu grand festin. On prétend à Tanger, mais cela se dit à voix basse, que le soir Sidi Jah, ayant bu par distraction quelques verres de



champagne, compléta cette bévue en embrassant son Anglaise devant tout le monde.

Un récit aussi fantaisiste était de nature à susciter ma curiosité : aussi coûte que coûte, je veux être présenté au saint homme. Hélas ! il ne reçoit pas tout le monde, il est jaloux comme un saint, et je n'ai aucun titre à sa bienveillance. N'importe, je trouve dans mes bagages quelques bouquins de mes voyages, je les lui ferai offrir. Je me présente donc, flanqué d'un interprète, devant la maison du saint homme, qui est, il faut le dire, la plus jolie de Tanger. Un grand diable de nègre en train de nettoyer une bride m'annonce que le maître ne reçoit pas les étrangers, sauf toutefois les Anglais, qu'il porte dans son cœur depuis qu'il a épousé une fille d'Albion. Parbleu ! dis que je suis Anglais ! Peu d'instants après apparaît un gros bonhomme, de taille au-dessus de la moyenne, le visage jaune comme un pain d'épice. Il est vêtu d'une tunique marron sur laquelle est enroulée une vaste ceinture. Il a un pantalon bouffant et les éternelles pantoufles jaunes. Je dis à mon interprète que je suis chrétien anglais ; que j'ai entendu parler de sa sagesse, et que je ne pouvais quitter Tanger sans lui présenter l'hommage de mon profond respect. Je lui offre mes livres qu'il accepte. Il se découvre même, ce qui est, paraît-il, une concession d'une importance capitale dans une maison sacrée, où nul Marocain ne peut pénétrer. Sidi Jah paraît sensible à mes attentions. Il me fait entrer

dans l'antichambre ; madame Jah Ade Kling vient également. C'est une belle personne fort aimable, prenant son rôle très au sérieux, et pendant une demi-heure nous parlons de toutes choses, sans en dire long, car la traduction est compliquée. Madame ne m'en veut pas de ce que j'ai dit que je suis Anglais ; elle est du reste fort honorée du profond respect que chacun témoigne à son saint homme de mari. C'est en tout cas un spectacle bien curieux de voir une jeune femme chrétienne épouser un saint qui est loin d'être beau. Il est obèse, mais galant, à ce que dit la chronique. Madame se promène beaucoup avec son mari, tous deux font de grandes promenades à cheval. Lui et elle sont adorés par les mulsumans. Je me retire, non sans refuser une invitation à prendre le thé ; j'exprime mes regrets puisque je vais partir, et je prends congé des hôtes singuliers de cette maison.

## CHAPITRE IX

Gibraltar. — La garnison anglaise. — Les singes sauvages en Europe.  
— Malaga. — Les côtes de la Méditerranée. — Communards et curés  
andalous. — Alicante. — Carthagène. — De Valence à Santander.

Gibraltar, le Gebel Tarick des Maures, est un rocher gigantesque et aride, qui s'élève au-dessus du canal, et domine l'horizon comme une immense bosse. Dans ce canal, des tempêtes furieuses règnent au moment de l'équinoxe, de nombreuses victimes à voile ou à vapeurs témoignent, du reste, de l'inclémence des éléments ! Il faisait un temps affreux au débarquement. Au bout de la jetée, un petit drapeau hissé annonçait que les bateliers du port avaient carte blanche pour le prix de transport des voyageurs depuis le bateau à terre. Les vagues furieuses s'élevaient de nouveau autour de nous ; elles projetaient des colonnes phosphorescentes et une écume qui nous mouillait. Le *Jackal*, pesamment chargé de provisions pour la garnison, s'arrêta enfin, et avec des précautions inouïes nous réussissons à nous caler tant bien que mal dans le fond d'une de ces chaloupes qui me-

nacent à chaque instant de perdre l'équilibre. L'opération coûte la vie à bon nombre de poulets garnissant une grande banette qui est écrasée entre la chaloupe et les flancs du vapeur. Après une demi-heure de voyage, nous arrivons au port, où l'administration anglaise s'est établie. On demande en anglais : « D'où venez-vous ? Où allez-vous ? Avez-vous été vacciné ? » Je réponds pour ma part : « Je viens du Maroc ; je fais des vœux pour rentrer en France le plus vite possible, et j'ai été vacciné deux fois. » Sur ce, l'employé anglais se déclare satisfait, il formule un *very well* et s'empresse avec beaucoup de politesse à me délivrer un *ticket* qui me permettra de résider dans la ville pendant deux fois vingt-quatre heures. A la porte d'entrée du côté de la mer est affiché l'ordre du jour : « Ouverture à six heures du matin, fermeture à six heures du soir. » Le prince Albert lui-même ne saurait contrevenir à cet ordre, aussi faut-il voir avec quelle agilité les soldats anglais et leurs ladies accourent pour ne pas trouver porte close. Immédiatement après la porte on traverse une immense cour autour de laquelle sont disposées de grandes casernes. On voit des habits rouges, des jupons écossais, des vestes blanches, des officiers et leurs dames, des cavaliers, des enfants de troupe qui sortent de l'école de leur régiment. Des rues tout entières sont affectées aux officiers, la ville elle-même est parcourue par des troupes de soldats, raie derrière la nuque, badine en

main, l'air conquérant, allant prendre le frais dans les magnifiques jardins d'Europe qui dominant la mer et depuis lesquels on voit toute la côte d'Afrique, les présides espagnols de Ceuta, Algésiras et ses abords si dangereux peuplés de voleurs. Quand vient le soir, les soldats rentrent en ville, garnissent les tavernes et boivent du whisky, du gin ou du pale ale. Il y en va qui sont parfaitement gris. J'en vis un disposé à tout casser chez le tavernier, on courut chercher la garde. Quand le sergent fut là, l'ivrogne se tut comme par enchantement, il sollicitait même son supérieur de vouloir bien entonner avec ses hommes le glorieux *God save the queen*. Mais le sergent n'entend pas plaisanterie, et il emmène le fâcheux qui part en protestant. Quand vient le soir, cinquante tambours et fifres accompagnés de grosse caisse battent dans les rues une retraite redoublée et originale, mélange harmonieux d'airs nationaux de l'*Old England*, de salses, de ritournelles d'un effet presque comique. L'écho de la montagne répercute au loin ces étranges harmonies. Les jeunes gens font de la philosophie sur l'histoire. « C'est une honte pour l'Espagne. » Les femmes rentrent chez elles, et les gamins, qui sont les mêmes dans tous les pays du monde, courent devant le tambour-major, qui se dresse roide, fier, de l'air d'un homme qui est convaincu non-seulement de sa supériorité physique, mais encore de son importance : les gamins font mille gambades et contorsions, imitant

tambour-major, fifres et tambours, pour la plus grande joie de tout le monde.

Rien n'est du reste plus curieux que cette immigration anglaise dans une ville espagnole; elle a apporté avec elle son génie colonisateur et son rude air comme il faut. L'activité commerciale, la position admirable de Gibraltar ont fait sa richesse. Située là aux portes de trois mondes, Gibraltar domine fièrement le canal. Les Anglais sont patients, la ville est riche, et l'Espagnol oublie presque sa nationalité; la mère patrie est si malheureuse! Les patriotes vont quelquefois derrière le grand rocher, au village de Las Lineas; il y a là les derniers habits rouges et les premiers soldats espagnols. Pour aller à ce village, on traverse de magnifiques jardins publics tout décorés de plantes exotiques et de canons, de statues et d'obusiers. Lord Elliot est là, fondu en bronze, au milieu des palmiers, et des canons Withworth et Armstrong. Des batteries par centaines sont disposées ici et là dans les positions les meilleures, et du haut de la montagne en bas on circule entre les canons de Rosa-Battery, Old England Battery et des poudrières. Dans la rade on voit des vaisseaux de guerre, des pontons, des chaloupes canonnières, des prisons et des magasins flottants. En ville, vingt à vingt-cinq mille habitants, huit mille soldats qui peuvent compter sur des provisions d'eau pour huit ans, de poudre et de vivres pour trois ans.

Rien n'est plus curieux que de voir et de distinguer dans une ville ce mélange de la race vaincue et de la race conquérante. C'est surtout parmi les femmes que le contraste est frappant. Les Espagnoles, simples, gracieuses, cheveux naturels ornés de fleurs, circulent en mante et l'éventail en main. Les Anglaises, maigres, blondes, se distinguent par l'originalité de leur toilette. D'énormes chignons dominant une tête sur laquelle est perché un chapeau à la dernière mode parisienne, puis des paquets de chiffons, des toilettes tapageuses, bref, le sans façon et le luxe en guerre ouverte. Elles vont au marché acheter leurs provisions de ménage et ces fruits délicieux que produisent avec abondance les jardins de Gibraltar : oranges, mandarines, limons, dattes, grenades, garnissent les marchés. Beaucoup d'amazones circulent, ce sont pour la plupart des dames d'officiers ou des amateurs de courses, car de Gibraltar on va jusqu'à Xérès pour assister au turf.

Mais c'est assez parler des hommes; abordons un sujet étrange, original et tout à fait nouveau. Les naturalistes, qui aujourd'hui ont un peu vulgarisé la science, prétendent que l'homme est un perfectionnement du singe. Vogt et Darwin sont inexorables sous ce rapport. S'ils ont dit vrai, car d'autres philosophes prétendent qu'au lieu de descendre du singe, l'homme tend à y remonter; s'ils ont dit vrai, dis-je, c'est là dans les rochers de Gibraltar, entre l'Europe et l'Afri-

que, que vivent nos ancêtres à l'état tout à fait sauvage. En effet, dans ces grands rochers vit une petite colonie de singes, colonie bien réduite depuis quelques années et qui tend à disparaître. Dans ce fouillis de broussailles et d'arbustes, dans ce pays doux et salubre, vivent de petites familles de magots (*simia inuus*). Ils descendent le soir dans les jardins pour y cueillir des fruits et arracher quelques légumes. On les voit parfois gambader dans les rochers et rechercher avec soin l'arbre à gomme, et croquer à belles dents ce produit dont ils sont très-friands. Quand il fait de l'orage, tous ces petits quadrumanes se réfugient dans leurs antres, et ils poussent de petits cris d'angoisse que quelques habitants assurent entendre souvent. Malheureusement la race est près de s'éteindre, bien qu'il soit défendu de leur tirer un coup de fusil, et on compte aujourd'hui les familles au nombre de quinze à vingt.

Un savant naturaliste genevois a publié à ce propos un feuilleton bien intéressant dans lequel il parle des singes des forêts de Murcie. Il y a erreur sans doute, car partout où j'ai demandé la confirmation de ce fait, on m'a regardé de travers et pris pour un mauvais plaisant.

Les vents d'Afrique ont repris leur empire, le temps est au beau, il faut songer à quitter l'imposante forteresse qui garde les deux mers; du reste le *Gibraltar Guardian*, espèce de journal qui se publie moitié en



anglais, moitié en espagnol, annonce que les opérations devant Bilbao vont recommencer. Je vais m'embarquer sur le navire anglais *West-End*, qui veut bien, moyennant une poignée de pesetas, me poser à Malaga.

Le *West-End* fumait dans la rade de Gibraltar. C'était une soirée de mars, sombre et lourde, une journée de juin en nos climats. Des vapeurs de tous les pays du monde étaient ancrés là, sous cet immense rocher qui s'élève comme une verrue énorme. Des myriades de poissons sautillaient dans la mer, au loin les feux du jour jetaient une dernière teinte sur le profil de la montagne, les ancres sortent lentement du fond de la mer, puis l'hélice du vapeur remue la vague et nous nous éloignons de cette formidable capitale militaire. Accoudés sur le pont, nous voyons fuir ces rochers immenses garnis de mille feux, la retraite militaire bat au loin, les rochers répercutent la mélodie des fifres, du tambour et de la bruyante grosse caisse, parfois une bouffée de la brise nous apporte ces sons plus distincts encore, puis peu à peu Gibraltar à son tour disparaît dans les brumes de la nuit, les feux de ses quais immenses deviennent imperceptibles, puis la montagne disparaît à son tour dans l'obscurité de la nuit.

Un jeune officier de la marine française, M. Dumas, qui va rejoindre sa frégate, le *Renard*, en station à Malaga, nous parle guerre et flotte; il a assisté à toutes

les batailles navales devant Carthagène, il vient d'Oran, et il a été longtemps retenu à Gibraltar par les gros temps. Nous babillons longtemps en suivant des yeux des troupes de marsouins qui prennent un plaisir extrême à nous faire la conduite; ils se lancent dans le sillage du navire, leur gros corps trace dans l'élément phosphorescent une trace lumineuse ressemblant à la traînée que fait dans l'espace une raquette enflammée. Le poisson est énorme, rond, avec un long museau, ce qui lui donne un air grotesque et lourd, et cependant ceux qui nous suivent passent et disparaissent sous la quille du navire; ils semblent un instant immobiles, puis, prompts comme l'éclair, ils bondissent, nous dépassent pour reparaitre encore, et, comme enchantés de nous faire la conduite pendant des heures entières, ils multiplient leurs exercices et semblent prendre un plaisir infini à ces évolutions; ils paraissent même attentifs aux sifflets joyeux des marins qui les appellent.

La nuit est tout à fait sombre, on ne voit rien à l'horizon et on n'entend plus que le battement des pistons de notre machine. Vers le matin nous arrivons à Malaga, la grande concurrente de Barcelone, la ville des raffineries de sucre, entrepôt entre les deux mondes, l'Afrique et l'Europe.

La côte est pittoresque, escarpée, des ruines mauresques ou romaines dominant la mer; la ville est là, paresseuse, fière de ses richesses, de son climat doux

et salubre, et de son terrain fertile. C'est là que sous les baisers d'un soleil de feu, le précieux végétal se développe et livre aux hommes ce fruit succulent qui produit ensuite le délicieux breuvage dans lequel, dit le poète, se joue un rayon de soleil. Sur les quais, de grands chariots par centaines arrivent chargés de bâtons verts. C'est là canne à sucre, dont la moelle douceuse livre aux raffineries son tribut; là, au bord de la mer, pour un *cuarto* on vous offre des bâtons de sucre, les jeunes gens, les enfants, les señoritas, gens du peuple, favoris de la fortune achètent ce roseau bizarre dont l'intérieur contient un rayon de miel. Dans le port, le navire de guerre *Renard*, avec son puissant éperon, est là immobile, côte à côte avec une frégate de guerre allemande. M. Dumas nous quitte et rejoint son domicile flottant. « Au revoir! » nous disons-nous; lui va continuer ses pérégrinations sur les mers, et nous, nous irons sous peu voir l'activité des hommes et des armées sur terre: chacun ici-bas a son rôle, sa modeste place dans l'harmonie sociale. Vers le soir, je prends place à bord du *Cuatro Amigos*, petit navire qui fait l'escale de la Méditerranée espagnole. J'ai hâte de remonter vers le Nord, car les opérations vont commencer devant Bilbao, l'armée se concentre depuis longtemps, il faut se hâter afin de ne pas arriver trop tard. A gauche, l'Andalousie et ses vastes plaines brûlées du soleil s'étendent au delà de la vue. L'Andalousie, c'est la Provence de l'Espagne, c'est cette terre fortunée

bénie du ciel qui livre au pays ses innombrables *graciosos*, trouvères modernes inspirés par la richesse des couleurs et la facilité de la vie. L'Andalous n'est pas aussi brave que ses confrères du reste de l'Espagne, il semble que la terre le retient. Il naît joyeux, le sourire aux lèvres, il mourra un refrain au cœur. Au Nord, dans les moments pénibles de la vie des camps, c'est l'enfant de l'Andalousie qui fait oublier au soldat les misères sans nombre de la vie militaire. Mais ces provinces bénies, ces terres favorisées, ces habitants gais et généreux ont leurs travers. Inconséquence du caractère humain ou disposition de la Providence, les provinces du Sud sont peuplées de gens à l'imagination active, ce sont ces populations qui ont tout récemment effrayé la société par leurs extravagances. Là, dans l'Andalousie, le socialisme est éclos dans toute sa crudité. Un alcade de village a pris l'affaire très au sérieux. Il télégraphie la missive suivante : « *Au ministère de l'intérieur, Madrid.*

« Le partage des terres a eu lieu aujourd'hui, sans provoquer le moindre trouble. Nous avons l'intention de mettre les propriétés du duc de Wellington en loterie. »

Adorable naïveté ! le partage des terres avait eu lieu sans aucun trouble. Ils n'avaient oublié qu'une chose, ces braves gens, c'était de convoquer les propriétaires. Aussi ceux-ci, la plupart Anglais, s'étaient-ils adressés à l'autorité par l'intermédiaire de leurs consuls et mi-

nistres, et on menaçait d'envoyer de Gibraltar quelques régiments pour appuyer la protestation. Cette menace suffit, et le gouvernement de Madrid se hâta d'envoyer quelques détachements de gardes civiques qui en finirent promptement avec la division de la propriété et l'entrain des divisionnaires. Si les communards sont un peu ardents, messieurs les curés ne le sont pas moins. Dans un village on a parlé de la vertu de Consuela, le fait a été un peu commenté, il est revenu aux oreilles du curé. Or, en guise de messe, le pasteur du troupeau fait du haut de la chaire un petit speech sur la morale; puis s'échauffant peu à peu, et comme ses arguments ne sont pas assez éloquents, il brandit une énorme trique et menace de rosser d'importance quiconque dira du mal d'une jeune fille dont la conduite est irréprochable. Je n'ai pas vu la scène, mais ces détails me sont donnés par le vice-consul d'Angleterre, qui a entendu la tirade et qui a pu la commenter. Je connais certaines particularités du caractère espagnol, et je n'éprouve aucun scrupule à croire M. Colibert sur parole.

Le vapeur *Cuatro Amigos* fuit vers le Nord, nous passons devant Almería, ville peuplée de négociants et de cantonalistes, puis les heures se succèdent, enfin nous arrivons à Carthagène l'héroïque insurgée, la ville qui frappe ou fond les brillantes piastres, la fortune des serviteurs des idées avancées. Carthagène est encore en ruines. Grâce à M. Castelar, je suis recommandé

au gouverneur militaire, qui me fait visiter forts, casernes, ruines sans nombre et décombres de cette malheureuse cité. Le vapeur *Tetuan* est encore sous l'eau, comme le jour où les cantonistes l'ont coulé. Cheminées et mâts sortent de la mer. Inutile de peindre ou de retracer même rapidement les sentiments qu'on éprouve à la vue de ces tristes restes de la passion humaine. Carthagène, cette place forte imprenable, aurait pu tenir longtemps en échec les armées de la république; c'est un Toulon formidable.

Le temps s'est remis au beau, le petit vapeur bat avec énergie les flots de la Méditerranée. A notre droite les îles Baléares sont profilées en lignes bleues; voici Valence, ses jardins, ses palmiers, son port du Grao, sa belle avenue d'arbres exotiques. La guerre civile a passé là, on voit les traces des obus et des balles, et une sourde colère règne encore un peu partout. Plus de brillants volontaires, plus de fédérale; les carlistes sont aux portes, ils courent sur les grèves, ils envahissent aujourd'hui un village, demain une ville, ils seront cette nuit à Vinaroz, demain leurs coureurs chevaucheront autour de Benicarlo. Peu après un train file rapide vers le Nord. Voici de nouveau Chinchilla, Albacète, la Manche, dans la profondeur de l'horizon apparaissent de nouveau ces innocents témoins de tant d'aventures joyeuses ou sinistres. Don Quichotte, hélas! n'est pas légendaire, il vit, il a fait école et Sancho Pança aussi. Leurs élèves sont dans l'armée, dans la

politique, dans l'administration, d'autres vivent dans le peuple.

Le matin nous voyons Madrid, non sans avoir reçu la visite de nombreuses brigades de gendarmes qui nous prient d'occuper le milieu des banquettes par précaution. Hélas ! ce n'est pas « tout comme chez nous » ; c'est au contraire exactement l'opposé.

Je traverse Madrid à six heures du matin ; la belle capitale est encore à moitié endormie, à peine entend-on le carillon de l'église d'Atocha qui appelle les matinales señoritas aux services de la première heure. Les monuments, les tours et les palais sont éclairés par les premiers rayons d'un soleil de printemps, mais il fait frais encore dans la capitale, bâtie au-dessus de l'altitude ordinaire.

Le train s'en va vers le Nord. Voici l'Escorial en pleine lumière ; son vaste ensemble est une ville, ses environs ne sont que rochers et broussailles ; puis nous continuons notre marche rapide dans des plaines qui se perdent à l'horizon et au milieu desquelles on voit des caravanes de cavaliers et de cavalières traversant ce pays si abondamment pourvu de toute espèce de dangers et si dépourvu de routes. Nous passerons la nuit à Pallencia, car le service des trains est en grande partie requis par le ministère de la guerre ; on concentre une armée formidable pour secourir Bilbao qui va tomber. C'est le moment de se hâter ; toutefois on ne peut aller plus vite que la vapeur, car voici plu-

sieurs jours que je roule sans arrêt ni de jour ni de nuit. C'est dimanche. Nous approchons de Reynosa, station perdue dans des collines de minerai de fer. Il y a là arrêt et diner.

Vingt minutes sont accordées, mais les heures s'écoulent. On est, paraît-il, dans le voisinage des carlistes ; car, comme je me promène sur le quai en fumant avec bonheur un *pures* de Cuba au prix de quatre réaux, voici un détachement de petits soldats qui revient lestement. On me raconte qu'une troupe de soldats du royal prétendant a fait une expédition ; cinquante à soixante ivres de poudre ont été placées sous l'arche d'un pont, on aurait voulu le faire sauter au moment de notre passage, car le train est plein d'officiers rejoignant leur corps dans la vallée de Sommorostro. Un petit bonhomme qui gardait son troupeau de chèvres a vu l'affaire, et sans malice il l'a ébruitée, et voilà pourquoi, au lieu de sauter, nous avons pu diner, prendre le café et fumer un *colorado* de quatre réaux en attendant qu'on ait procédé avec précaution à l'enlèvement de la poudre. Le soir nous arrivons à Santander au milieu d'une foule immense qui nous attendait sur les quais.



## CHAPITRE X

Santander. — Dernière soirée joyeuse. — Traversée. — Castro Urdiales.  
— La vallée du Sommorostro. — Explosion d'un fourgon de poudre.  
— Le quartier général. — Les correspondants de la presse.

Il faisait nuit noire lorsque nous entrâmes dans la ville de Santander, encombrée par des troupes venues d'Andalousie et de Castille, du Tarragon et de Murcie au secours de Bilbao assiégée. Les rues en étaient pleines, c'était un va-et-vient continuel. Dans les rues on voyait circuler les blessés, tête ou bras bandés, regardant curieux ceux qui venaient prendre part à la bataille. Hôtels, *fondas*, maisons particulières étaient pleins de monde, émigrés de Bilbao, officiers rejoignant, blessés, une ville de quarante mille âmes envahie par quarante mille émigrés et soldats, gens fuyant la bataille ou courant y prendre part, un grand mélange des intérêts, des défaillances et des nécessités humaines.

Après plusieurs tentatives inutiles pour nous loger, cinq ou six voyageurs et moi, nous nous assimes sur un banc près du grand café de l'Occident, décidés à for-

mer là un campement marocain ; déjà j'avais déroulé ma couverture pour envelopper des enfants allant de Santander à la Corogne, j'avais trouvé un peu de café chaud pour la femme d'un officier dont le mari était enfermé dans Bilbao, lorsque heureusement pour nous, un membre de la municipalité s'arrête devant notre étrange bivouac, et une heure après nous étions tous logés dans la *fonda Bilbaena* au cinquième étage d'une grande maison près de la poste. Il faut rendre cette justice à l'activité infatigable des autorités de Santander, elles ont déployé une énergie surhumaine pendant ces longs jours de deuil et de misère. Nuit et jour occupés à veiller, à héberger et à abriter les blessés, ces citoyens dévoués ont encore trouvé moyen de rendre service aux inutiles, aux curieux, aux étrangers accourus pour voir de près ces grandes rencontres sanglantes entre gens d'un même pays.

La *fonda Bilbaena* était occupée du reste par une vingtaine d'officiers et leurs ordonnances. On se partage les chambres, et les pauvres ordonnances couchent à terre dans les corridors, roulés dans leurs couvertures. Nous fûmes accueillis de fort bonne grâce, avec cette bonne humeur hospitalière des Espagnols. Le souper fut gai même, nous fîmes une grande brèche à un *puchero* monstre, arrosé de bon vin de Castille ; chacun fit honneur aux sardines fraîches sautées à l'huile rance, au dessert composé de noisettes et de pâtisserie ; chacun de faire connaissance avec ses voi-

sins. Les officiers viennent de loin, ils ont été appelés à la hâte pour remplir des vides survenus après les combats, c'est sinistre, la plupart d'entre eux ont laissé à Séville, à Cordoue, à Cadix, à Tolède, à Madrid et Saragosse des êtres bien chers qui les aiment, une femme, de petits enfants, des frères, des sœurs, une vieille mère, et demain, on va se ruer les uns sur les autres, revolver au poing, l'épée dans la main droite, car tous les officiers portent l'épée, la lame droite et acérée qui crie en entrant dans les chairs et glisse ensuite sans bruit. Tout ce monde est cependant fort gai; c'est la vie, il faut s'égayer avant de marcher à la mort, une dernière soirée joyeuse est de rigueur. Il n'est pas une maison espagnole qui n'ait sa guitare, j'en ai trouvé dans de misérables baraques de bois de la Biscaye; toutefois la *fonda Bilbaena* faisait exception, on avait trouvé une guitare, mais elle n'avait pas de cordes.

Il était onze heures quand on courut chez le luthier. Une heure après nous dansions *el paso de Cadiz*, la *vita* d'Andalousie, la galicienne et le *bolero*. Quelle gaieté! quel entrain!... Tous les gens de la maison en étaient, et ils étaient bien gais, car ils étaient de Bilbao, la grande ville libérale, et l'Espagne entière accourait au secours de la ville assiégée. Bonnes gens! beaucoup de cœur et de courage. La fête fut complète. Vers le matin, harassé par tant de nuits passées sur les bateaux et dans les wagons, je me laissai choir

sur un canapé et je dormis jusqu'au matin bien tard.

Pendant la nuit, de nouveaux navires de blessés étaient arrivés, on transportait les malheureux dans toutes les directions. Je cours aux renseignements et je paye mon passage de Santander à Castro, chez deux voituriers, afin d'être plus certain de partir. Mais voici : je trouve au café Suisse le correspondant de l'*Indépendance belge* qui, six semaines auparavant, de complicité avec ses collègues de Saint-Sébastien, avait bourré mes poches de lettres, au risque de me faire fusiller. J'insiste sur ce fait, car les aimables partisans de don Carlos paraissaient disposés à faire un coup. Mais passons, le correspondant de l'*Indépendance* n'est pas seul, il a avec lui son collègue du *Daily News*, et nous voilà à la poursuite du commandant du port pour obtenir le passage sur les navires de l'État qui vont à Castro. Le commandant du port est galant, il suffit de donner nos noms et qualités pour qu'immédiatement il se prenne d'intérêt pour nous, et nous délivre un permis de circulation fort régulier. A deux heures après-midi, je suis sur le pont, mes deux nouveaux compagnons de voyage font des emplettes et manquent le bateau, comme j'ai manqué le coche. Je m'arrange à l'avant du *Galleo* qui part sans mes camarades. Le vapeur est encombré d'officiers et de soldats, dans les groupes je revois ceux de la veille, avec lesquels j'ai dansé. Hélas ! leur toilette de campagne est bien sinistre, ils ont à la ceinture une poche de cuir et à un

cordons est attaché un énorme revolver. C'est le lendemain de la galanterie, car sous le bras ils portent de gros gourdins.

Que la mer était belle quand, quittant les falaises de Santander et les grèves de Santona nous filons vers les pointes de la petite baie de Castro! Au loin le vapeur de France passait en saluant; ici et là de petits navires aux couleurs espagnoles emportaient des chargements de blessés, leur pavillon en berne annonçait le genre de chargement qu'ils portaient.

Des marsouins suivent le navire, et comme à Gibraltar ils nous font la conduite, faisant culbutes et pirouettes comme dans le détroit, amusant les soldats, ces philosophes espagnols qu'on appelle familièrement *chicos* (petits). Nos marsouins paraissent s'être entendus entre eux pour égayer la traversée, car les soldats rient à se tordre, de voir ces grotesques saltimbanques qui plongent et tournent dans les vagues. Nous sommes en mars, époque à laquelle des myriades de sardines approchent de terre; ce sont des bancs compactes, qui défient le travail du pêcheur; on puise dans cette immense masse grouillante qui s'avance vers la côte avec cette volonté inexorable que donne seule la puissance de l'émigration. Derrière ces bancs vivants suivent des armées de goëlands, de mouettes, de grèbes, vivant sur la masse, voltigeant par bandes innombrables, se posant ici, serrés les uns contre les autres comme un bataillon ailé, ou bien déployés en une chaîne qui se perd

à l'horizon. Le vapeur approche, les habitants des mers fuient à tire d'aile et vont ensuite au milieu du banc se poser en une longue ligne blanche, puis nous passons et nous voyons au-dessous de nous une petite flottille de pêcheurs. Les barques sont garnies jusqu'aux avirons de masses métalliques de sardines.

Vers le soir Castro, ce nid d'aigle posé sur des rochers, se montre à l'horizon : voilà l'église, le château, des constructions pittoresques, un petit vapeur naufragé à l'entrée du port ; puis d'énormes chalands viennent pour nous transporter à terre. Au port on débarque mules et chevaux ; les quais sont encombrés de monde ; sous les arcades des fillettes vendent de l'eau accompagnée de l'*azucarillo* ou sucre soufflé, de petites oranges. La ville, de sept à huit mille âmes, fourmille de soldats, car la division Loma vient d'y arriver. Tout est occupé, les portes de la ville sont fermées ; la municipalité, flanquée de son alcade, est occupée à loger cette masse compacte qui attend patiemment, l'arme au pied, qu'on lui donne au moins un toit pour s'abriter. J'aurais certainement couché à la belle étoile, sans la complaisance d'un officier italien qui a bien voulu s'occuper de moi et obtenir pour tous deux un billet de logement chez un brave habitant de Castro qui demeure près du rempart, dans une maison blindée jusqu'au toit. La femme veut nous mettre à la porte ; à la vue des saints qui décorent le logis, nous reconnaissons que nous sommes chez des carlistes. Le chef de la

famille arrive, et on nous cède une chambre, un matelas à terre, et nous voilà logés. Toute la nuit, en face de nous, on pouvait voir les feux allumés par les carlistes et entendre le grondement sourd des canons de la flotte, qui envoient des bombes sur les versants de la montagne. Au-dessous de nous et autour des murs de la ville, les sentinelles s'encouragent mutuellement à la vigilance. *Alerta! Alerta!* puis quelques coups de feu et le sommeil nous surprit.

A l'aube, je cours dans la ville de Castro pour trouver au moins un cheval, car de Castro à Sommorostro la route est longue, elle passe le long des pics et des falaises de l'Océan cantabrique. Mais chevaux et mules ont disparu. L'officier italien qui rejoint le quartier général, me donne rendez-vous à Sommorostro, et je pars à pied en suivant les colonnes d'équipages qui vont rejoindre l'armée.

La route est belle, à peine à une certaine distance de Castro Urdiales, on s'engage dans la montagne, on gravit une haute colline autour des flancs de laquelle serpente la route; genêts, bruyères, buissons de myrtes poussent à l'état sauvage. Au-dessous, voici les grandes usines anglaises arrêtées depuis longtemps par les carlistes. Les cheminées se dressent tristement au ciel, le minerai manque, l'Océan seul continue à battre la grève et à gémir contre les rochers. Les villages et les fermes sont remplis de soldats qui se chauffent au soleil de mars, ou qui font frire le lard que l'État leur

passé, ou quelques sardines et du chevreau. Une fois sur les plateaux un peu élevés on voit au loin le Nervion et son embouchure; puis tout à coup un grondement ébranle l'air, on entend un bruit sourd se répercuter au loin, c'est le siège de Bilbao.

Au nom de Charles VII on lance sur la ville d'énormes bombes de 160 kilog., qui enfoncent les toits et percent tous les étages, mais les assiégés répondent, et l'armée va sans doute les dégager.

Enfin voici Sommorostro, c'est un grand village au milieu d'une vallée encaissée entre de hautes collines boisées. A droite l'Arenillo, les mines de Galdamès et Balmaseda. A gauche le Bajo-Montagno avec ses redoutables tranchées carlistes, lignes noires et sombres d'où partira la mort le jour où il faudra marcher à l'assaut. Sommorostro est un long village qui s'étend fort en avant de chaque côté de la petite rivière qui sépare les deux parties du village. D'un côté, c'est-à-dire du côté gauche, c'est le gouvernement qui occupe le terrain, dans les premières maisons en deçà du pont les carlistes sont établis, à savoir à deux cents pas des avant-postes. Les maisons sont grandes pour la plupart, non crépies, ce qui leur donne un aspect pauvre; les toits sont couverts de grosses tuiles courbes qu'on trouve dans toute l'Italie et dont le modèle paraît venir des Romains. Autour de Sommorostro, dans la campagne sur les flancs des montagnes, des bois sans fin; les soldats pour faire leur cuisine, allument de petits feux,



puis ils partent sans les éteindre; alors le moindre vent les propage, ils envahissent l'espace et lèchent les flancs des montagnes. Oliviers, citronniers, chênes, amandiers gémissent; la flamme tord les branches fleuries, puis la fumée cache le ciel. C'est la guerre et ses maux terribles; des mules galopent dans les champs cultivés et piétinent tout ce que leurs dents ont respecté, blé tendre et légumes. Et le soir les soldats de tous les cantonnements rallument les feux, mais là où la veille il y avait un taillis, aujourd'hui ce n'est plus que de la cendre. Alors comme les nuits sont froides et que ceux qui se battent pour la patrie ne peuvent cependant pas mourir de froid, on cherche et on avise une vigne.

Le soleil de mars avait fait monter la sève, les boutures allaient se former. On arrache tout cela, un feu joyeux réunira les soldats qui dormiront autour de la fortune du paysan basque qui brûle. A droite et à gauche de la route, les maisons sont espacées de distance en distance, les soldats s'agitent, vont et viennent, dans ce grand mouvement de la vie des armées. Ici cent chariots à deux roues garnis de sacs de pain, de lard et d'avoine attendent qu'on distribue. Les huit mules de chaque équipage sont là debout, maigres, tête basse; elles se sont serrées les unes contre les autres pendant la nuit, et elles sont debout depuis la veille. Plus loin des fourriers d'artillerie comptent les mesures d'avoine, des officiers signent des bons, des gardes pas-

sent de ce pas rapide et léger qui est propre au soldat espagnol. Des officiers vont et viennent, les uns à pied les autres à cheval; des gardes civiques sont en faction devant une grande maison ornée d'un écusson taillé sur le fronton, comme un peu partout du reste dans la Biscaye. Le blason est riche, la maison a l'air moins ravagée que les autres. C'est là qu'est la demeure du maréchal Serrano, duc de la Torre, commandant en chef de l'armée de secours devant Bilbao. En face de cette maison il y a les ambulances provisoires où on apporte les blessés du jour, une fois trente, quarante ou cinquante, selon que ce jour-là l'armée a été imprudente ou les carlistes plus méchants, car on est à deux pas de l'ennemi. Plus loin, dans un bas-fond et dominé par une petite colline, voici les deux tours de l'église qui sortent des ifs et des cyprès. Pour y arriver il faut tourner un peu sur la gauche et passer au-dessous de maisons effondrées par les boulets, les soldats s'acheminent par bandes babillardes vers l'église, ils causent entre eux en montrant leurs dents blanches; des groupes remontent, ils ont des piles de pains. Près de l'église on entend le crépitement des armes à feu. Soudain une détonation épouvantable se fait entendre, les maisons tremblent, quelques pierres s'écroulent. une gerbe de fumée s'élance dans les airs, les pierres, la terre, tombent autour de nous, la route en est couverte et dans l'éclaircie des objets noirs ont traversé l'air. Un bruit comme une plainte immense se fait en-

tendre. Les soldats déposent leurs pains au bord de la route et courent en avant, et pendant un instant la fusillade cesse. Comme eux je cours en avant, traversant le grand parc dévasté du marquis de Villarias. Là, devant l'église de Sommorostro, un spectacle affreux se présente à nos yeux. Une explosion de poudre vient d'avoir lieu et voici dans quelles conditions.

Un *carretero* d'une brigade a amené de la poudre, soixante quintaux environ; il est là en attendant qu'on décharge les caisses pour les abriter dans l'église, fumant son cigarillo avec cette philosophie stupide qui est un des côtés du caractère de certains Espagnols. De sa cigarette du feu se détache et tombe sur des grains de poudre qui s'enflamment et vont mettre le feu aux caisses, l'explosion est formidable, les huit mules ont été jetées ici et là dans la cour; l'une d'elles, une grande bête jaune, a un côté du corps tout brûlé, elle est noire et blanche; les harnais ont été arrachés, le grand chariot à deux roues est en mille morceaux, les roues ont été lancées dans les airs; quant au *carretero*, on l'a retrouvé à cinquante pas de là, foudroyé. Mais là ne s'arrête pas la catastrophe: de jeunes soldats, presque tous nouveaux au corps, de ceux, sans doute, qui défilaient naguère devant le général Pavia, au cri des gamins vociférant *los quintos*, sont venus pour toucher leur pain devant les grandes charrettes, à côté de celle chargée de poudre, et soixante-douze d'entre eux ont été tués ou mutilés, une dizaine d'entre eux

sont carbonisés, l'un est étendu la face contre terre, tout le dos de sa capote est emporté, l'étoffe a été arrachée et roulée à vingt pieds plus loin.

Quelle scène de désolation ! et des tranchées les carlistes regardent cette catastrophe qu'ils devinent ; ils ne tirent pas un coup de feu et paraissent surpris, étonnés.

Les brancards approchent, on enlève les morts que l'on cache, on emporte les blessés, brûlés, noirs, méconnaissables, aveuglés, quelques-uns expirent à terre sans avoir repris connaissance, d'autres se tortent de douleur. Mais ce n'est pas tout, car le feu s'est communiqué au toit de l'église, et le saint édifice contient deux cents quintaux de poudre, les flammes commencent à gagner la façade. Horreur ! nous allons sauter. Instinctivement je recule. Mais l'Espagnol est brave : une échelle est apportée ; le lieutenant Maruenda, des chasseurs de Barbastro, s'élançant une hache à la main, il taille avec énergie dans les poutres, puis l'eau arrive, une chaîne apporte sans relâche des baquets d'eau, et l'armée tout entière est sauvée d'une perte certaine. Les carlistes pensent que leur complaisance s'est assez prolongée ; ils commencent depuis les maisons de la rive droite à tirer dans la masse, les coups deviennent plus nourris, les balles s'aplatissent contre les murs de l'église et contre ceux de la cour. Tout près de moi un soldat lâche un sac qu'il tient et tombe en avant. Dans ce moment, depuis le mont Ave-

nillo le canon tonne, c'est celui de l'armée républicaine ; les obus au-dessus de nous passent avec ce sifflement particulier, et vont percer les toits des premières maisons, ils éclatent alors et font sauter tuiles, poutres et pans de murs. Alors le feu des carlistes se tait. Voilà le premier tableau qui se présente à ma vue en arrivant au quartier général.

Il était près de deux heures de l'après-midi. Depuis huit jours je voyageais presque jour et nuit pour rejoindre l'armée du Nord ; je n'avais pas encore passé une nuit tranquille, j'étais surexcité par les émotions sans nombre qui assaillent un paisible citadin lancé tout à coup dans la bagarre des batailles. Parti à l'aurore de Castro, j'étais à jeun, et quoique le terrible accident eût fait taire toute préoccupation, je ne tardai pas à m'apercevoir que ce n'était là qu'un phénomène momentané, car le corps reprend ses droits. J'avais faim, j'avais soif, et je sentais que pour la nuit suivante je me verrais forcé de chercher un abri quelque part ; mais où ? car le village contient quinze mille hommes, les états-majors, les bagages, la poudre, plusieurs centaines de mules et de chevaux. Les mules restent dehors, aussi elles périssent en grand nombre : on en voit étendues dans les champs, personne ne songe à les couvrir de terre. Une odeur insupportable se répand au loin, et, avec cette agglomération de monde, comment se fait-il qu'une épidémie ne vient pas ajouter ses horreurs à celles de la guerre ? Dans les maisons à



moitié écroulées je voyais des soldats espagnols faire leur petite cuisine ; un peu plus loin, sur un petit plateau où souvent pleuvent les balles, il y a un petit camp de marchands. Là, sur l'herbe printanière, on a dansé, ce que voyant, les carlistes ont tiré sur les danseurs, alors les balles ont tué deux femmes et blessé trois soldats, et on a interdit la danse. Je m'adresse aux marchands. Il y a peu de choses, des cigarettes et des figues sèches, des jarres d'aguardiente, et pas autre chose. J'achète pour quelques *cuartos* une poignée de fruits secs, le marchand veut bien me donner, c'est le mot, en me faisant observer que c'est le sien, un assez bon morceau de pain, puis, ma gourde pleine d'une eau-de-vie détestable, je m'achemine loin de ces dangereux parages pour croquer mon dîner à l'abri des yeux indiscrets. Personne du reste ne s'occupe de moi ; à la guerre, chacun se trouvant face à face avec le même sort, c'est le « aide-toi toi-même » qui est la règle de tous.

Je traverse donc le village de San-Juan de Sommo-rostro entre les caissons de munitions, devant lesquels, malgré le terrible accident du matin, on continue à fumer.

J'allais dépasser la baraque de la *Rigada* lorsque soudain je m'entends distinctement appeler par mon nom. La voix partait du fond d'un équipage. — Moi, connu dans cette grande confusion ! comment cela serait-il croyable ? Cependant c'était bien moi que l'on appe-

lait, car je reconnais notre cher Coutouly, correspondant du *Temps*, avec lequel je me suis trouvé à Madrid à la course des taureaux. Nous nous étions vus ensuite quelquefois à l'arrivée des courriers au café de Paris, aussi était-ce un bonheur pour moi de trouver au moins un visage ami.

Coutouly, le doyen des journalistes sous le rapport des campagnes, suit depuis des années l'armée du Nord, partageant les bonnes et mauvaises fortunes; il vit avec les états-majors et connaît tous ces officiers, si aimables du reste. Dans l'équipage il y a en outre Pellicer, notre sympathique collègue, dessinateur de *l'Ilustracion hispañola y americana*. C'est une belle tête, barbe noire, l'œil intelligent, idées politiques très-avancées, réaliste jusqu'à l'excès : pour lui un dessin de combat ne peut être fait que pendant le combat, aussi a-t-il eu quelques aventures assez périlleuses. Puis vient Scarborough du *Daily News*, vrai Anglais qui porte une gourde de thé concentré et un parasol doublé de bleu; vient en dernier lieu Houghton, de *l'Indépendance belge*, celui que j'ai quitté à Santander alors que j'ai pris place sans lui sur le bateau *Galleo*.

Comment est-il arrivé ici? je n'en sais rien. Bon marcheur, il me donne à entendre qu'il a suivi la division à pied depuis Santona. Tous ces messieurs, en vrais gentlemen, me font une place dans l'équipage au centre duquel des papiers en abondance garnissent des provisions qui reposent la vue, du salami, du che-

vreau, un morceau de fromage suisse, une gourde de cuir bien enflée et contenant le gros vin de la Navarre. — « Il faut manger, on causera après, car vous n'avez pas diné ! » Ni déjeuné, et comme je fais voir mes provisions, un rire homérique, fantastique se produit. Mes fruits secs sont jetés hors de ce restaurant d'un nouveau genre, et je prends part au repas, croquant à belles dents les tranches de chevreau fricassé, salami et fromage suisse. Quel ravage dans le menu ! Et puis quels excellents garçons et joyeux confrères ! toujours en mouvement, santé de fer, formant une colonie de gens de lettres au milieu des hasards de la vie des camps ! écrivant leurs lettres accroupis sur une pierre, sur un rebord de route ; courant après la poste militaire, sans cesse occupés de la question de savoir comment les courriers sont organisés.

Après le dîner, les cigarettes et les questions. Que fait-on à Castro ? Les *krupp* sont-ils arrivés ? Je ne savais pas grand'chose, naturellement. A-t-il de la chance ! disaient-ils entre eux. Le jour où il arrive, un chariot de poudre saute, ça semble fait exprès pour lui ! Cette plaisanterie peut paraître lugubre ; mais dans un camp, à deux cents pas de l'ennemi, quand tous les jours on peut soi-même subir le sort commun, on s'habitue bien vite aux catastrophes, et on les subit avec cette philosophie de l'homme qui, ne pouvant rien faire pour conjurer les événements, en subit les conséquences avec tranquillité.



En ce moment passent sur la route une vingtaine de chariots à six mules. Ils sont pleins des blessés de l'explosion, quelques-uns ont perdu la vue, il y en a qui font entendre à demi-voix quelques plaintes, puis le convoi s'éloigne et disparaît sur le ruban de la route qui conduit à Castro et Ontone.

## CHAPITRE XI

Camp espagnol. — Primo de Rivera. — Honneurs aux avant-postes.  
— Le maréchal Serrano. — Nuits agitées.

Autour de nous, dans la campagne, les soldats se reposaient au soleil, artilleurs aux uniformes sombres avec leur petite capote à capuchon, soldats de la ligne, chasseurs, hussards et lanciers, puis des soldats du régiment de Mendigoria, dans un état de délabrement à faire pitié. Qu'on s'imagine que pour les punir de leur défection, car ils ont pris part au mouvement cantonaliste de Carthagène, on n'a rien trouvé de mieux que de ne pas remplacer leurs habits, aussi font-ils peur à voir. Les capotes tombent en lambeaux; rassemblez un régiment de mendiants en haillons, placez-les à côté des restes du bataillon de Mendigoria, ils seront encore, quant aux vêtements, de grands seigneurs. Leur aspect inspire une pitié dont on a peine à se défendre; mais je me hâte de dire que cette pitié n'est pas partagée par ceux qui en sont l'objet. Jamais on ne vit gens plus insoucians, plus philosophes et moins disposés à se croire inférieurs à leurs collègues.

Comme eux ils fument leur *cigarillo* de l'air du monde le plus satisfait, et si, par hasard, l'un d'eux s'aperçoit que sa capote n'est qu'une horrible guenille, il est à peu près certain de rencontrer un camarade quelconque encore plus déguenillé que lui.

Les plus coquets de tous ces soldats sont les hussards de Pavia, dont l'uniforme est aussi gracieux que possible; mais quand le soldat a couru dans la poussière, couché à terre, subi l'inclémence des éléments, pluie et soleil, son uniforme prend des nuances irrégulières. Il n'est pas jusqu'aux généraux et officiers d'état-major dont la toilette ne se ressente de la vie des camps : parfois une botte tordue, une casquette impossible, une tunique déchirée. Les soldats ont du bon temps. Un bataillon de garde aux batteries qui dominent la vallée, le service des avant-postes, des inspections d'armes, et le reste du temps, l'attente des événements. Tout le monde a de l'argent, car un village comme Sommorostro n'offre pas beaucoup d'occasions de dépenses, et comme le soldat touche une peseta par jour, que les vivres sont abondants, il lui reste toujours un nœud à son mouchoir assez bien garni de pièces blanches. Tous les deux jours, chacun touche du riz, du lard, du pain; puis, les veilles d'action, les gallegos amènent du vin et chacun emplît la gourde de cuir. Le soir, quand la journée s'est passée sans événement important, les soldats se groupent par petites troupes de dix à quinze soldats. Là, ils lisent les

lettres de la patrie, ils se communiquent les impressions de la journée, les Andalous parlent de la belle Andalousie, si riche, si magnifique; les Catalans parlent des jolies rives de la Méditerranée, toutes bordées d'orangers en fleur; ceux de l'Estramadure parlent des sites pittoresques de la sierra Morena et d'autres; puis les *graciosos* apportent leur guitare, et là, en face de l'ennemi, on chante les refrains du pays et de l'enfance. Puis le clairon sonne, chacun va se rouler dans sa couverture et puiser dans le sommeil de nouvelles forces pour le lendemain.

Nous traversâmes donc le camp et descendîmes vers San-Juan de Sommorostro, près de l'église où le matin le chariot de poudre avait sauté, quelques débris informes gisaient à terre. Un peu plus haut est la maison où demeure le général Primo de Rivera avec ses officiers, des paquets de couvertures roulées dans un coin nous annoncent que le général et son monde couchent à terre comme les soldats. Quand nous entrâmes, ces messieurs étaient à dîner. On me présente comme nouvel arrivant au général; c'est un bel homme à la figure intelligente, il s'empresse de nous faire place à table. C'est aujourd'hui la San-José, et comme beaucoup d'officiers s'appellent Joseph, c'est une fête presque générale. Il fallut boire le genièvre, le thé, le café, puis goûter à quelques pâtisseries, venues pour la circonstance de bien loin. Pendant que nous parlons de toutes sortes de choses,

de la guerre et de ses fâcheuses conséquences, de la république et du maréchal, les carlistes recommencent à tirer, les balles viennent parfois frapper les murs de la maison, les nouveaux venus éprouvent un certain tressaillement. Je veux dire par là que je suis le seul qui l'éprouve, car tous ces messieurs se mettent à sourire. Après la collation et la présentation, le général invite quelques-uns de ses officiers à nous faire les honneurs des avant-postes. Nous sortons et nous nous dirigeons vers le petit pont qui traverse le Sommorostro et sépare les deux armées. A droite s'étend la grande vallée qui va se rétrécissant jusqu'à l'église San-Pedro d'Abanto, dont la tour domine la contrée. De notre côté, le bruit, la vie, l'abandon; du côté ennemi, désert, solitude, on ne voit pas un être vivant, ni sur la route ni aux fenêtres. Les tranchées carlistes se reconnaissent cependant très-bien à la trace de terre jaunâtre que l'on peut suivre de tous côtés, formant mille zigzags comme les sinuosités d'un sentier. La rivière coule vers la mer, elle passe sous le petit hameau de Muzquiz, dans lequel les soldats républicains se sont abrités tant bien que mal. On les voit devant l'église, groupés, avançant prudemment la tête pour voir ce qui se passe devant eux autour des sinistres tranchées. Le long du côté gauche de la rivière et abrités derrière un petit mur, quelques soldats jouent aux cartes, d'autres lavent leur linge dans la rivière sans se préoccuper des coups de feu isolés

qui partent d'ici et là dans les deux camps. Il y a là une batterie de pièces de huit, les artilleurs sont assis autour de leurs pièces, chaque section est prête à faire feu. Le colonel Quintana, une jumelle en main, examine la contrée. Comme nous formons un groupe assez nombreux, de l'autre côté du pont on nous prend pour un état-major important, et des coups isolés d'abord deviennent plus nombreux, cassant les branches de ce qui reste d'arbustes dans le parc, s'aplatissant contre les roues des canons. J'avoue qu'en ce moment je maudis des honneurs aussi dangereux.

Coutouly, Pellicer et les autres sont impassibles, on me regarde en riant, et cette raillerie me rend tout mon courage, et c'est à peine si je fais encore quelques rares révérences aux projectiles qui passent en sifflant.

Le colonel Quintana fait pointer quelques pièces sur la maison d'où partent les coups, les tireurs s'arrêtent net, on les voit quitter la maison en courant, traverser rapidement la route et s'abriter derrière un mur d'enclos. Pendant ce temps, les canons tonnent et les obus vont éclater autour de la maison, tandis qu'un dernier coup entre dans le mur et éclate avec un bruit sourd.

Et pendant ce temps, les soldats qui sont accroupis au-dessous de nous tiraillent et brûlent des cartouches vers le but indiqué, jusqu'au moment où un officier leur crie qu'on leur a défendu de s'amuser de la sorte.

Quel digne et excellent homme que ce colonel Quin-

tana, toujours empressé, obligeant, grand ami des *corresponsals* (correspondants) de la presse étrangère! Hélas! le 27 au soir, le troisième jour de cette sanglante bataille du Sommorostro, il pointait lui-même les derniers coups de canon, une balle l'étendit roide mort sur l'affût de la pièce. Il fut regretté et pleuré, mais ce jour-là beaucoup d'autres eurent le même sort. Depuis la batterie nous descendîmes à ce que les officiers appelaient pompeusement leur casino; c'était une maison au bord de la rivière, à deux cent cinquante pas des premières maisons occupées par les carlistes; aussi, pour les cas de surprise, avait-on prévu un siège, chaque chambre avait son petit arsenal d'armes et de munitions. Pour passer le temps, on se mettait à la fenêtre, et, là à cinq, six ou dix, on tirait sur le moindre être vivant. A cent cinquante pas dans un champ, une grande mule blanche gisait dans une mare de sang, et au travers, un corps, béret bleu rejeté en arrière, disait assez que l'homme et la bête appartenaient aux factieux. L'un et l'autre sont restés là au soleil pendant longtemps.

N'y a-t-il pas de quoi s'étonner que les épidémies ne sévissent pas? Ainsi, par exemple, depuis le mont Janeo, qui domine la contrée, on voyait depuis longtemps des vols de corbeaux s'abattre sur un champ, et on reconnaissait distinctement la présence de plusieurs cadavres restés là depuis le dernier combat de fin février. Le curé de Muzquiz, sous la protection

d'un drapeau parlementaire, accompagné par l'alcade, obtenait des carlistes l'autorisation de remettre enfin à la terre ces pauvres cadavres abandonnés, il y en avait trois, et ils sèraient restés longtemps encore si la vue perçante des soldats espagnols ne les eût découverts.

La villa du marquis de Villarias est située à côté de l'église de Sommorostro, et là au milieu d'un parc on a établi le dépôt des morts et des blessés; les arbres de luxe sont coupés; les mules campent dans les bosquets, et des pelotons de soldats accroupis, et enveloppés dans leurs couvertures dorment sur les parterres de plantes de luxe. L'intérieur de la villa est à l'avenant, des mules sont dans la vérandah au rez-de-chaussée et dans les salons des officiers dorment tout bottés sur des meubles antiques. Le maréchal Serrano arrivait justement suivi de quelques officiers, il venait voir l'endroit où avait eu lieu l'accident du matin. Nous nous croisâmes avec lui, il échangea quelques paroles avec chacun de nous, et me salua très-amicalement comme nouveau venu. Comme nous devions nous rencontrer souvent encore, chacun continua son chemin. Le maréchal me parut soucieux, il y avait de quoi du reste; abandonnant le gouvernement à lui-même pour venir au secours de la ville assiégée, il laissait derrière lui place à l'intrigue, dans un pays où en une nuit on fait un gouvernement. Et malgré cela je ne pus m'empêcher de penser à la jeune



femme du maréchal, la belle duchesse de la Torre assise auprès de sa cheminée, dans laquelle un beau feu pétille, ses enfants, le jeune Prim et quelques petits amis rôtissent des marrons, et la duchesse de son air câlin de s'écrier : « Dites-le bien dans vos journaux, je suis presque une reine et j'épluche des châtaignes. » Mais passons outre, il ne nous est pas donné de prévoir ce que le lendemain nous prépare.

Quand trente ou trente-cinq mille hommes s'abatent sur une contrée, ce n'est pas seulement la nourriture qui peut manquer, mais c'est aussi un abri. Mes collègues avaient réussi à se loger dans la baraque de la *Rigada*. Autrefois quand les choses se passaient régulièrement, la *Rigada* était une petite loge où habitait le receveur. Chaque équipage avait à payer sa petite contribution, au moyen de laquelle les routes des provinces basques sont entretenues. Aujourd'hui l'énorme chaîne qui barre la route a été retirée et ceux qui passent sont des gens de l'armée, des équipages, des chariots de l'administration, des soldats par colonnes ou bataillons. Houghton de l'*Indépendance* et Scarborough du *Daily News* couchaient à Ontone dans l'usine anglaise arrêtée, chez leurs compatriotes, à 8 kilomètres du camp. Quant à Coutouly, Pellicer, Bourson et leur personnel, ils avaient trouvé moyen de résoudre le problème de la capacité, car outre les gens de la maison, la baraque avait à loger huit personnes. Malgré l'exiguïté du local, on me fait place. Nous allumons un

grand feu de bois vert devant notre cantonnement ; là, enroulés dans nos couvertures, nous fumons des cigarettes et nous parlons des accidents de la journée, de la bataille qui va se donner, de la valeur des troupes, de l'importance des tranchées. Des soldats qui logent dans des remises voisines nous tiennent compagnie, ils apportent des tas de bois d'olivier, des souches de vigne, des arbres entiers, et le bois se dessèche et s'enflamme produisant une épaisse fumée d'abord, puis ensuite un brasier qui permet de supporter le froid de la nuit.

La journée avait été agitée au possible, je tombais de sommeil, aussi c'est avec une véritable volupté que je m'étends dans un coin, sur le plancher, la tête appuyée sur ma sacoche de campagne, peu à peu tout devient confus autour de moi, une main de plomb pèse sur les paupières, puis la conscience des choses s'en va et je m'endors.

Depuis combien de temps étais-je endormi ? je ne saurais le dire, car je suis réveillé en sursaut par le bruit du canon. Devant nous sur les collines couraient des feux, puis une détonation se produisit. Tous les soldats du campement et des cantonnements environnants étaient sur pied. Les carlistes nous lançaient des bombes. Autour de notre feu, une nombreuse compagnie était réunie, il y avait là des officiers et des soldats réveillés en sursaut, et accourus en avant pour voir ce dont il s'agissait. Les coups étaient espacés,

on voyait un globe de feu parcourir comme une étoile filante le ciel noir, puis on entendait la grande détonation de l'obusier, et la bombe après avoir déterminé sa parabole lumineuse venait tomber en grondant autour de nous, dans les champs, éclatant parfois dans le ciel en produisant un feu d'artifice, ou enfonçant la toiture de quelque maison du village. C'était un spectacle imposant et magnifique en même temps, que de voir dans la nuit ces sombres masses de collines et de coteaux où deux armées en présence veillent à leur sécurité : tout est tranquille, tout est calme, les armées reposent, mais soudain le fracas de la poudre se fait entendre, c'est un des belligérants qui veut troubler le repos de l'autre. Les bombes continuent à tomber, les carlistes en veulent à l'église de San-Juan de Sommorostro ; ils ont appris la catastrophe du matin, ils savent que de grandes masses de poudre sont abritées dans la nef, ce serait donc une magnifique équipée de faire sauter l'église avec la poudre qu'elle contient et de se lancer ensuite sur cette armée privée de munitions. Mais là-haut sur le mont Janéo, à gauche et à droite sur l'Arenillo, de petites lumières courent rapides, nos artilleurs se préparent à répondre, soudain le fracas de vingt pièces de canon répond au feu des pièces carlistes, les projectiles sifflent dans l'air, les montagnes répercutent ce bruit prolongé, les obus éclatent au loin jusqu'au pied du clocher de San-Pedro, puis les coups cessent de part et d'autre, peu à

peu tout redevient tranquille, les soldats retournent au sommeil. Et moi je me laisse aller à côté du feu, et je m'endors de ce sommeil lourd et profond qui surprend le corps brisé de fatigue et la tête remplie d'émotions.

Je me réveillai après le lever du soleil; depuis longtemps les soldats couraient çà et là sur la route, les équipages reprenaient leurs courses quotidiennes, les cavaliers, les piétons, les ordonnances circulaient, et dans la campagne les alouettes s'élevaient dans les airs entonnant leur hymne de paix, dans les haies les fauvettes gazouillaient sur les branches en fleurs, l'épine noire aux grosses grappes blanches se mêlait aux amandiers aux fleurs roses et dans le fouillis d'épais buissons de genêts jaunes chargés de rosée formaient un contraste saisissant. Le soleil dorait les monts du Maruecco, le jour se levait radieux sur cet immense tableau, et au loin derrière nous les feux du cabecilla Navaretto qui guettait notre arrière-garde, allaient mourant, disparaissant dans la lumière.

## CHAPITRE XII

Mercédès. — La *novia* d'un carliste. — Soldats et généraux. — La vie au camp. — Un mouvement manqué et un homme de qualité. — Une mère romaine. — Préparatifs de la bataille. — Braudeis le volontaire allemand. — Excursions aux avant-postes.

A peine Phébus, sur son char de feu, inonde-t-il la vallée de ses rayons bienfaisants, que l'agitation se produit partout, on entend de toutes parts la fanfare du clairon, car les armées espagnoles n'ont pas de tambours. Les soldats s'étirent, détendent leurs membres engourdis par la dureté de leur couche, puis ils courent faire leur toilette là où ils peuvent trouver de l'eau, dans les bois, autour des fontaines, regardant le ciel et l'alternative d'un beau jour, « *bel dia de batalla!* » beau jour de bataille, entend-on de tous côtés. Il y a là à quelques pas de la *Rigada* une jolie petite source qui descend de la colline, à travers des buissons et de la mousse; les primevères, les violettes et le bois-gentil entourent son lit, l'eau descend en bruissant sur un petit lit de cailloux, faisant entendre sa chansonnette argentine, là au milieu du fourré on

se croirait à cent lieues de la guerre et de ses horreurs; mais plus bas on entend le babillage des soldats, leurs cris de joie quand ils ont fait rejaillir l'eau dans le cou ou contre la poitrine nue d'un de leurs camarades. On trouve aussi çà et là des balles aplaties, des papiers à cartouches, des douilles et même quelques fourreaux de baïonnettes; c'est qu'on s'est battu par là, à la fin de février; le combat, comme beaucoup d'autres du reste, a été sanglant et malheureux; les troupes ont perdu leurs positions et beaucoup de monde, et c'est sans doute cette journée que me relatait là-haut, sur les montagnes de la Navarre, le *señor* Cristobal Perez, imprimeur de Sa Majesté.

C'est là, au bord de cette petite source, que la colonie des correspondants de l'armée vient faire toilette; c'est notre cabinet d'ablutions commun, puis après nous redescendons à la Rigada où Pedro Durande, un bilbaën qui a exécuté une mission et qui attend le moment de rentrer dans la ville, nous a fait rôtir quelques tranches de pain que nous trempions dans du café noir. La fille du garde de la route, Mercédès, nous souhaite le bonjour; elle travaille déjà activement avec madame sa mère à préparer du sucre et des citrons pour les altérés. Mercédès est une pâle fille de la Biscaye, elle ne rit jamais, mais elle tressaille à chaque coup de canon, car elle a son fiancé parmi les carlistes, un grand et beau gaillard, dont elle nous fait voir la photographie, béret bleu en tête,

l'air décidé. Il est sur la montagne de droite, dans les tranchées où parfois les obus tombent dru comme grêle. Quand nous parlons de José, les larmes viennent aux yeux de la pauvre fille; la dernière fois qu'elle l'a vu, il a failli se faire prendre par les avant-gardes; c'est à grand'peine qu'il est parvenu à s'échapper, abandonnant, dans la Rigada, son fusil Berdan qui est là dans un coin tout rouillé. Le père de Mercédès, un vieux basque, malin et rusé, nous en fait cadeau bien volontiers, car ce fusil pourrait bien le compromettre un moment ou l'autre; les carlistes savent, du reste, qu'en temps ordinaire le receveur fait payer le droit de (*cadena*) passage, et ils viennent régulièrement lui faire rendre gorge de tout ce qu'il a perçu.

A notre gauche, les mules de l'artillerie paissent et piétinent le blé vert, ruant les unes contre les autres; les unes ont les pieds de devant entravés, elles sautent comme des chèvres, d'autres sont en pleine liberté et exécutent dans les champs des courses folles, franchissant barrières et fossés, si bien que quand viendra le moment de les atteler, on mettra un bataillon sur pied pour les prendre.

Les officiers viennent de Povegno, de Musquiz et d'Ontone pour nous rendre visite, ils s'arrêtent volontiers une heure ou deux à la *fonda de corresponsales*, à l'hôtel des correspondants. Près de la petite hutte nous avons confectionné une tente avec nos couvertures et c'est là-dessous que nous écrivons, que nous prenons

nos notes, les soldats s'arrêtent et viennent regarder cet étrange campement, nos chevaux broutent à deux pas de là. Nous offrons aux visitants un gobelet de café noir, ou un verre de *chacoli*, petit vin blanc pétillant qu'on ne trouve que sur ces coteaux de la Biscaye. Les officiers nous parlent de la guerre, de leurs familles, de la vie des camps, de leurs enfants, ils parlent aussi des carlistes et s'expriment avec un mépris significatif à l'égard de ces soldats qui se cachent sous terre comme des taupes, tandis qu'eux se montrent debout et au grand jour. Nous leur objectons que l'art de la guerre tient plus aux résultats qu'aux idées chevaleresques, le temps des don Quichotte étant passé. Ils avouent en objectant qu'eux ont toujours été comme cela et qu'on ne changera pas l'armée espagnole.

Si nous leur objectons que cette manière de faire la guerre les expose beaucoup, qu'ils s'exposent plus que les soldats à se faire tuer, ils nous répondent en riant qu'il y a pas mal de cadets dans les écoles militaires attendant des places dans l'armée.

L'épée au côté, un bon revolver à six coups dans un étui de cuir, un énorme gourdin en main pour gravir la montagne et assommer les carlistes, voilà leurs armes; quant aux bagages, on en a le moins possible en campagne, une petite sacoche avec quelques bas et mouchoirs, et c'est tout. En fait de linge on a juste ce qui est sur le dos; quand vient le moment de changer on achète une chemise, surtout si on n'a pas le temps



de faire préparer une petite lessive par son ordonnance.

Dans les cantonnements on passe son temps le plus gaiement possible, écoutant les *graciosos* dont la verve est inépuisable. Le soir nous avions autour de notre feu une collection de tous les corps, de tous les grades et de toutes les provinces.

Les soldats et sous-officiers se tenaient modestement en arrière, courant au bois chercher de quoi alimenter le feu. Quinze, vingt gaillards couraient raser un taillis ou arracher les derniers ceps d'une vigne; ils nous apportaient alors de quoi faire du feu toute la nuit.

La *Rigada* avait une guitare, et un soldat qui dormait ordinairement dans un tas de tuiles non loin de notre baraque, se chargeait de nous divertir; mes collègues et moi nous nous souviendrons longtemps de Francesco Fernandez y Fernandez, un petit soldat de la province de Grenade, appartenant à un bataillon rudement malmené dans toutes les affaires, il nous racontait en riant tous ses exploits: Bella Bieta, le mont Janeo, les formidables coups de baïonnette qu'il a distribués, ses hauts faits alors qu'il a cloué à terre un carliste qui lui demandait grâce.

La guerre a pour conséquence de détruire toutes les notions de bon sens chez les individus, Francesco Fernandez y Fernandez voudrait avoir son portrait, il supplie notre ami Pellicer de le lui faire, au moment

où il embroche son carliste. Il voudrait envoyer ce portrait à sa belle qui l'attend dans un village d'Andalousie près de Bobadilla.

Notre ami Pellicer, peu enthousiaste des portraits imaginés, se contente de dessiner le soldat granadin au moment où, une guitare en main, il nous chante les refrains nationaux, devant le feu de notre bivouac, sous la voûte étoilée, dans le calme de la nuit. Le dessin tout lumière et ombre est vraiment fantastique; il a paru dans l'*Illustration de Madrid*.

Nous étions alors au 19 mars 1874. Des ordres avaient été donnés dès la veille pour attaquer les carlistes le lendemain à l'aube du jour. Le soir des chars à deux roues pleines, comme les anciens chars égyptiens, venaient d'arriver chargés de vin pour la troupe. Depuis une heure environ, nous entendions un bruit étrange, lointain et plaintif, puis nous vîmes arriver deux cents chars traînés par deux bœufs, les roues en tournant autour de l'essieu de bois produisaient ce bruit. Ce sont presque tous des chars de Gallegos; dans leurs contrées, les routes sont étroites et un seul char peut passer à la fois, aussi a-t-on préparé ici et là des places d'arrêt, et par ce bruit assourdissant ils s'avertissent mutuellement.

Une distribution de vin est toujours pour l'armée l'avant-coureur de quelque fatigue, d'un combat ou d'une course. Les troupes vinrent toucher leurs rations, tout était en mouvement dans le camp, et nous

montâmes sur le mont Janeo, où une batterie de dix canons est disposée, dominant toute la contrée.

Les artilleurs sont à leurs pièces, ils préparent les provisions d'obus pour engager le feu. En face de nous sur la montagne carliste on voit des tourbillons de poussière s'élever dans le ciel, ce sont de nombreux corps qui gagnent leurs places pour l'action, les carlistes bien renseignés ont compris que le moment de l'attaque approche. Le temps s'est obscurci, l'Océan à gauche paraît noir et redoutable, tout à coup nous voyons à l'horizon, sur le sommet du Montagno, monter lentement dans les airs un grand drapeau aux couleurs d'Espagne. Sur les monts autour de nous des drapeaux semblables sont hissés. C'est un signal de l'armée ennemie, le long des montagnes serpentent des lignes noires, ce sont des bataillons carlistes qui sont en mouvement et qui accourent pour défendre les tranchées. Plus tard, au moment où l'obscurité va arriver, nous voyons sur mer quatorze navires, chargés de troupes, avancer lentement vers la pointe de Povegno. Ce sont les troupes de débarquement qui, apercevant sur le Nervion deux frégates embarrassées devant le Montagno, lancent des obus sur le Montagno.

Toute la nuit ce fut un mouvement inouï dans le camp, les mules attelées se mordaient entre elles; les soldats massés devant l'église de San-Juan, attendaient le signal de l'attaque. La vallée tout entière semblait animée; un bruit confus, celui de milliers de voix, ar-

rivait jusqu'à nous. Mais la nuit se passa, aucun ordre d'attaque n'arriva, et quand, vers le matin, les soldats mouillés par quelques ondées regardèrent l'Océan, la flotte rentrait au loin dans la baie de Castro et de Santoña.

La partie était remise, la flotte avait refusé de tenter un débarquement vu le gros temps. Ce fut un cri général d'indignation; les soldats étaient d'humeur furieuse, les officiers difficiles à aborder.

A l'arrière de l'armée suivait toujours un groupe compacte de Bilbaëns, attendant le succès de l'armée pour rentrer dans la ville bloquée. Ces braves gens s'épuisaient en malédictions contre la flotte et l'armée. L'un d'eux, un brave et digne citoyen, ancien alcade de Bilbao, que nous connaissions tous, vint nous voir et se plaindre, critiquant les uns et les autres avec une indignation bien pardonnable. Des soldats qui étaient là prirent mal la chose, et un petit caporal exaspéré voulait même passer sa baïonnette dans le corps du pauvre alcade.

Grand scandale ! aucun officier présent ! Les soldats s'animaient les uns les autres, ils cherchaient à nous enlever leur victime, et déjà ils nous regardaient de travers, lorsque Bourson, notre collègue de l'*Indépendance*, eut une idée lumineuse. D'un air mystérieux, il s'approche du petit caporal et lui parle à voix basse. Le petit bonhomme est pris de peur, il pâlit, fait quelques pas en arrière, puis s'éloigne de

toute la vitesse de ses jambes et disparaît bientôt.

Bourson se tord de rire, et il nous raconte qu'il a dit au caporal : « *Chico, muchacho, es un hombre de categoria.* » Ce qui voulait dire que l'homme que le caporal voulait embrocher n'était ni plus ni moins qu'un officier supérieur à la suite, mais auquel on doit néanmoins tous les hommages respectueux de l'ordonnance. A notre tour, nous partageons l'hilarité de notre collègue, qui par une heureuse inspiration sauvait peut-être la vie de l'alcade.

Ce jour-là il nous arriva au camp plusieurs déserteurs carlistes ; une patrouille en avait également surpris quelques-uns. L'un d'eux, enfant de la contrée, reçut la visite de sa mère, qui s'en alla droit au général Lopez-Dominguez pour obtenir la grâce de son fils. « Que ton fils s'engage et jure de ne plus servir don Carlos, » lui dit le chef d'état-major de l'armée du Nord. La mère alors levant la tête et regardant le général d'un air méprisant, lui répond brièvement : « Tue-le », et elle lui tourna le dos.

C'est à de pareils fanatiques que l'armée va se heurter. Depuis le 19 mars de grands préparatifs d'attaque se continuèrent. Il nous arriva deux grands canons attelés chacun de vingt-deux mules, pièces énormes que les soldats regardaient avec un bonheur inouï ; l'un d'eux me dit : « Avec cette clef on ouvrira Saint-Pierre », faisant allusion à l'église de Pedro, la clef de la vallée.

Les munitions ont été sorties de l'église depuis l'explosion et l'alerte, on a disséminé les poudres ici et là en arrière du front, puis on a enfin interdit de fumer la cigarette autour des caissons et cependant hier encore j'ai vu un artilleur qui plaçait l'obus dans l'âme du canon cigarette à la bouche. Ni les terribles leçons, ni les recommandations ne corrigent l'Espagnol. Comment avec une pareille insouciance aurait-il le dessus dans une guerre où le résultat général tient à l'exécution régulière des détails ?

Ainsi on vient d'établir des communications télégraphiques avec les cantonnements. Le fil en gutta percha est accroché le long de la route, les soldats s'imaginent que c'est une gracieuseté administrative pour sécher leurs petites lessives et le fil est cassé trois fois avant qu'un ordre du jour défende de le toucher. Ainsi il a fallu recommencer trois fois une même opération, ce qui aurait pu être facilement évité, car aucun soldat n'est aussi docile, aussi obéissant que le soldat espagnol.

Les journées sont longues dans un camp, surtout quand de jour en jour on attend de graves événements. Nous passons notre temps en courses quotidiennes un peu partout. Après avoir expédié nos correspondances, nous allons à la pêche à une heure du camp ; l'Océan bat la grève dans une petite anse où se trouve un couvent. La mer en fait une île dès midi, les flots battent les murs pour se retirer dans la nuit,

alors les vagues laissent entre les pierres des multitudes de coquillages, de fruits des mers aux formes bizarres. Quelle variété d'êtres dans cet océan, des étoiles, des carapaces, des roues, des flèches, des polypes; des châtaignes de mer dont l'intérieur est disposé en quartiers rouges comme les tranches de la mandarine. Nous achetions çà et là de belles dorades, aux yeux cerclés à l'emporte-pièce, et nous revenions au camp riches pour deux jours.

Nous allions aussi aux avant-postes visiter les attachés militaires étrangers, Schmidt, Brandeis. Schmidt, fusillé le 2 juin par les carlistes à Abazurza, est correspondant militaire, Brandeis est un volontaire baudois. C'est un grand garçon, brun comme un Espagnol, brave comme le Cid Campeador, un de ces hommes faits exprès pour la guerre; sans cesse au premier rang, il n'a pas encore reçu la plus légère égratignure. Il entre le premier dans une tranchée, il en sort le dernier, et il fait l'admiration des soldats qui le croient possesseur de quelque talisman. Décoré par le gouvernement, ce brave jeune homme était le favori du général Morionès.

*L'Illustration* espagnole lui a consacré une page qu'il a mieux méritée que nous, car notre ami Pelliçer a bien voulu nous faire les honneurs de la renommée, et nous illustrer en sacrifiant une page de ce journal espagnol à la reproduction de nos personnes.

Aucune description ne pourrait donner une idée

exacte de cette vallée de Sommorostro, qui a tant fait parler d'elle.

Les bois sont en fleur, les taillis bourgeonnent, la sève du printemps verdit les brins des branches, une brise tiède souffle partout. A gauche, des vignes jusqu'à mi-hauteur du mont Janeo, puis au-dessus des fouillis de bruyères de quatre à cinq pieds de haut, dans lesquelles hommes et chevaux disparaissent.

Au sommet du Janeo vie incessante, dix pièces de canon sont disposées, un petit campement, des provisions d'obus, un demi-bataillon d'infanterie pour garder le tout. Sur le versant sud des baraques moitié en toile, moitié en terre, servent d'abri pour la nuit. Au loin, l'Océan et la flotte en station. En face, l'amphithéâtre de collines carlistes garnies de tranchées, au-dessus desquelles on voit ici et là des têtes; dans le fond des maisons, on voit distinctement de grands miroirs, debout, ils doivent refléter nos positions et sans danger l'ennemi peut nous surveiller.

Sur la colline opposée, en face des restes du chemin de fer des mines de Galdamès, une batterie a également été placée, ces deux hauteurs dominant le camp un peu en arrière de nos lignes. Au-dessous, sur un petit plateau du village, on a mis en batterie les deux énormes canons que les soldats ont baptisés : *Santa Margarita* et *Barba azul* (Barbe-bleue).

Tout le long du village jusqu'à Ontone, on ne voit que des équipages, des chariots, des caissons, des



campements de mules, puis un immense troupeau de bœufs parqués dans un champ pour la nourriture de l'armée. Aux avant-postes, on voit arriver à chaque instant de petites familles fuyant le théâtre de la guerre. Ce sont ordinairement des vieillards, puis des femmes et des enfants. Ils emportent le plus possible de leur avoir, linge, batterie de cuisine, quelques meubles, parfois c'est un pauvre aliboron qui porte tout cela, ou bien c'est un petit char que pousse la famille; nous avons vu passer bien des familles, l'une d'elles n'oubliait pas la cage et le canari.

Un soir et pour contenter nos trois officieux, qui, fuyards de Bilbao, étaient fort désireux d'y rentrer, nous fîmes l'emplette d'un nouveau membre de la colonie. Cinq douros furent le prix d'achat, et c'est triomphalement que *Taddei*, que nous appelions vulgairement *Tedeum*, amena un mignon petit âne, qui était spécialement chargé, c'est le mot, de transporter nos petits bagages et batterie de cuisine, le jour où l'armée entrerait à Bilbao.

Notre âne soulève immédiatement une conversation prolongée soutenue par Pellicer, sur la philosophie et la résignation empreintes dans cette tête si caractéristique de l'âne. Pauvre animal né pour souffrir, ne connaissant que la peine, il a trouvé son poëte, et Derville s'est peut-être trompé à l'égard du nôtre.

Pour lui Mars, n'ouvrit point sa glorieuse école!

Du reste le temps pressait, la bataille était inévitable, chacun s'y préparait, nous touchions déjà les vivres par séries de quatre ou cinq jours, le maréchal Serrano avait avec beaucoup d'empressement complété nos provisions par la ration de l'armée : nous touchions le pain, le riz, le lard et le vin absolument comme les officiers et les soldats, et l'orge ou l'avoine pour les chevaux.

Notre table était donc somptueuse, nous recevions parfois aussi un cadeau, le fournisseur de l'armée nous envoyait parfois un chevreau ou un jambon, et tout marchait à souhait, en sorte que parfois, le matin, quand nous y pensions, nous regardions avec la lunette, là-haut sur la colline, les hommes du *cabecilla Navaretto*, mangeant leur pain noir assis autour d'un bon feu. Alors les soldats espagnols, qui ont des yeux d'aigle, regardaient aussi, signalant à l'œil nu tous les mouvements de la petite troupe ennemie, plaisantant ce bon berger qui faisait paître son troupeau dans des parages aussi élevés.

Le dimanche 22 mars 1874, un grand cri de joie se fit entendre dans l'armée : il nous arrivait toute neuve équipée une magnifique batterie de canons Plasencia, les mules et leurs cavaliers étaient garnis de poussière, la batterie était venue tout d'une traite depuis Santoña, les pièces sortaient toutes neuves des ateliers, magnifiques d'aspect. Les soldats, qu'on avait conduits à la messe afin de faire voir aux carlistes que les républi-

cains ont aussi un Dieu, se frottaient les mains de joie; ils montraient à pleine bouche leurs petites dents blanches de vingt ans, car ce sont de vrais enfants badius que ces petits soldats, allègres, doux, dociles. Quand ils doivent aller au feu, ils jurent comme des païens; puis le premier coup de canon tiré, ils font un signe de croix et marchent ensuite à la mort sans défaillance.

Depuis plusieurs jours on les laissait en repos et sauf les inspections d'armes, on ne demandait d'eux que le service de sûreté; ils en comprenaient le motif, aussi presque chaque jour on entendait : *Ohé! señor corresponsal á mañana la gran funcion de toros* « Demain la grande course des taureaux. »

Or donc, ce dimanche-là avait été solennel, afin de bien se montrer aux carlistes; la messe militaire avait eu lieu dans le parc du marquis de Villarias, près de l'église de Sommorostro; généraux et officiers d'état-major y assistaient, MM. Serrano, Lopez, Terrero, Ansiculegui, puis de vieux officiers grisonnants et des jeunes gens sortant des écoles, des *siete mesimos*, comme on dit, soit des petits crevés; enfin des milliers de soldats réunis sous un brûlant soleil de printemps écoutaient les aumôniers. Jamais je n'oublierai ce spectacle, les fanfares sonnaient l'élévation, car l'armée n'avait ni musique ni drapeaux; puis les troupes se prosternent et s'humilient un instant. Un silence complet régnait; sur les tranchées, debout, les carlistes regardaient ce



spectacle étrange pour eux, aucun coup de feu ne vint troubler cet acte solennel que beaucoup de soldats voyaient pour la première et la dernière fois.

L'après-midi, la batterie nouvellement arrivée escada le mont Janeo, on fait l'essai des pièces, on les braque sur l'église de San-Pedro d'Abanto; les généraux, Lopez-Dominguez et Ansiculegui, pointaient eux-mêmes, le maréchal Serrano examinait avec sa jumelle le résultat des coups, les obus partaient en sifflant, puis peu après une petite colonne de fumée et une détonation : l'obus avait touché juste, les soldats sautaient de joie, applaudissant l'adresse de leurs chefs. On voyait distinctement les carlistes fuir à droite et à gauche.

Au loin derrière San-Pedro et San-Juliano, on distinguait les rives du Nervion, puis Bilbao noyée dans un rayon de soleil, ses longues files de maisons blanches; on entendait le grondement des mortiers carlistes, on voyait la fumée par tourbillons lécher les flancs des monts, ces détonations semblaient répondre aux nôtres, la brise nous les apportait et le grondement se répercutait jusqu'au golfe de Castro.

Peu à peu le soleil descendit, pareil à un globe de feu, dans les flots de l'Océan qui, rougi par les rayons, semblait une mer embrasée. Le crépuscule vint à son tour, Bilbao nous apparut entouré d'une ceinture de feu, une lueur sinistre éclairait le ciel.

— C'est l'église de Begogna qui brûle, dit le maréchal Serrano.

Et derrière le colonel Quintana nous dit :

— Patience, le 25 la bataille commence, nous serons le soir à Portugaleta et Bilbao. Ce sera sanglant, mais il le faut. Pauvre Bilbao !

Quel spectacle splendide et grandiose, de ma vie une émotion aussi poignante ne me saisit; l'obscurité descendait rapide, la batterie était déjà loin, les petits soldats regardaient encore, au bas la fanfare des clairons sonnait sans relâche, et toute la vallée en face de nous semblait déserte et inhabitée.

Nous redescendimes à notre tour, au camp arrivaient des convois chargés de pain, de vin, puis des brancards pour les blessés, des lits pour les malades, des caisses de toile et de charpie. Le soldat qui regarde sans sourciller canons et engins de guerre, ne peut s'empêcher de détourner tristement la tête à la vue de ces sinistres objets qui lui rappellent les souffrances précédant la mort, les insomnies, les journées douloureuses, l'agonie, lui jeune, plein de vie, jeté à terre sanglant; la mort prompte n'effraie pas, mais c'est le siècle qui la précède qui fait trembler le plus brave.

Le lendemain et les jours suivants furent consacrés à l'examen de la situation, à étudier les plans de bataille, à courir les collines et les cantonnements. La veille de la bataille par une chaude après-midi, Bourson

et moi nous descendîmes à droite dans les ravins qui bordent la pittoresque rivière du Sommorostro, au-dessous des batteries de l'Arenillo. La rivière formait la limite des deux armées, et les avant-postes établis dans les bois nous disaient que l'on était proche de l'ennemi.

Je ne sais par quel hasard nous nous perdons dans les accidents du terrain. Nous cherchions un taillis pour couper de bons gourdins afin de suivre les troupes le jour de la bataille. Au bout d'une demi-heure de courses, d'allées et de venues, nous avisions de beaux chênes dont les branches droites et souples allaient nous fournir ce que nous cherchions. Bourson me fait la courte échelle, et me voilà taillant avec ardeur les branches de mon choix.

Un torrent gronde à dix pas de nous, c'est son murmure sans doute qui nous empêche d'entendre le bruit du camp. Le regard plonge à cinquante pas en avant sur le coteau; soudain, à une petite distance, j'aperçois une sentinelle carliste, elle appelle ses camarades, on va sans doute nous lâcher une douzaine de coups de fusil. Je laisse le couteau sur le tronc et je saute à terre à douze pieds de haut, puis entraînant Bourson, nous fuyons à toute jambes, sans nous retourner, sautant les haies, les ruisseaux, fondrières et ravins. En quinze minutes nous arrivons essoufflés aux avant-postes, où les soldats nous accueillent par des éclats de rire.

La manie des excursions eût été guérie pour moi à tout jamais, car tomber dans un poste à l'avancée équivalait à un adieu aux choses de ce monde.

— En face de l'ennemi, il ne fait pas bon aller couper des cannes, nous dit sentencieusement un vieil officier qui regarde jouer au bouchon.

Le 24 Mars au soir, au retour de nos excursions, je me laissai choir dans notre baraque, la fièvre violente qui m'avait accompagné à Cadix et au Maroc me reprit.

Incapable de me tenir debout, mes collègues me confièrent à Durando, notre brave intendant. Je devrais des limons et des citrons. Mercédès me fabriquait de vrais baquets de limonade.

Loin de disparaître, la fièvre venait d'acquérir sa période aiguë. Et on se battait le lendemain ! Si l'armée avance, je serai laissé en arrière pendant qu'elle entre victorieuse à Bilbao ; si elle recule, je tombe aux mains des carlistes. Et puis tomber malade le jour d'une bataille a quelque chose d'étrange. Cette seule idée aurait suffi pour me donner des forces. Et j'essayai de me tenir debout, mais c'était en vain, et je retombai à terre.

Le soir on alluma de grands feux un peu partout, j'entendis les vagues échos des guitares qui jouaient joyeuses pour la dernière fois peut-être les refrains d'Andalousie et de Castille ; puis, couvert de toutes les mantes et couvertures de mes camarades, je m'endormis

d'un sommeil lourd et pesant, agité par la fièvre et au milieu des chants de trente mille soldats qui allaient se ruer sur l'ennemi et qui consacraient à la joie cette soirée qui allait être pour beaucoup la dernière de la vie.



## CHAPITRE XIII

### La bataille.

Le mercredi 25 mars 1874, dès deux heures du matin, la vallée de Sommorostro était en mouvement, on entendait le bruit confus des masses, les paroles échangées à voix basse et ce bourdonnement infini des voix humaines. Sur les rives de l'Océan, de Santander à Santoña, de Santoña à Castro et de cette dernière ville aux collines de la vallée, défilaient au pas gymnastique, sans bruit, grâce à leurs alpargatas de chanvre, des colonnes d'infanterie, cheminant, compagnie par compagnie, hommes mêlés dans un essaim, les officiers au milieu de leurs hommes, à cheval ou à pied.

Les hommes sont pesamment chargés ; au ceinturon la cartouchière est pleine ; à droite, une grosse sacoche rebondit sur la hanche, pleine de munitions ; à gauche, la gourde de cuir est enflée, pleine de gros vin rouge. Sur le sac un pain, une tranche de lard ; quant au riz, les soldats le répandent à terre, ils en sont rassasiés. Les colonnes se massent dans la grande vallée de Sommorostro, un grand bruit confus se produit, comme

le grondement des vagues de l'Océan, l'aurore va bientôt se montrer, les soldats attendent l'arme au pied, causant entre eux, fumant la cigarette, les officiers serrent le ceinturon de leur épée, bouclent leurs guêtres, regardent le ciel et l'alternative du beau temps.

Le ciel est sans aucun nuage, clair, limpide, parsemé d'étoiles comme le ciel d'août; il devient moins sombre, les étoiles pâlisent, les collines prennent un contour plus détaillé, c'est le jour enfin qui va éclairer la nature.

Nous ouvrons la porte et la fenêtre de bois de notre bicoque, nous nous levons tous; impossible de décrire le sentiment qui nous envahit à la vue de cette masse d'êtres humains qui vont se ruer sur l'ennemi, jeter le sang et la mort devant eux; l'émotion est si violente que la fièvre disparaît, je ne ressens plus qu'une certaine anxiété poignante.

Nous étions là ébahis lorsqu'un bruit lointain, comme un refrain cadencé, arrive jusqu'à nos oreilles. Ce sont soixante miquelets qui escortent le général Loma; ils chantent les refrains de l'Alava, joyeux enfin de pouvoir escorter le général et se lancer dans la bataille.

Le ciel est d'une pureté admirable, les alouettes quittent les champs et jettent dans le ciel leur joyeux cri d'allégresse; dans les haies fleuries, les fauvettes perchées sur les plus fines branches chantent aussi

leur petit couplet matinal. Les soldats causent entre eux, ils parlent de la journée; s'ils regardent la nature, c'est pour constater que le soleil égayera de ses rayons la grande bataille. J'entends un officier dire tout bas à un de ses collègues : « *Gran morteria.* » Hélas! oui, grand massacre, tout du reste s'y prête, enthousiasme des soldats, beau temps, et ennemis nombreux.

Les soldats écrivent encore au crayon une carte-correspondance qu'ils laissent à la *Rigada*, il y en a déjà un gros tas; ce sont des adieux à la famille, père, mère, frères et sœurs, amis, fiancées, une dernière pensée de ceux qui vont marcher à la mort, à ceux qui attendent anxieux des nouvelles de la grande bataille.

Nous nous acheminons vers la colline et le mont Janeo, d'où l'œil pourra suivre dans tous ses détails les phases de la bataille; nous montons dans les vignes, et nous voyons, aussi loin que l'œil peut porter, des troupes qui se massent dans les champs, il y a là une trentaine de bataillons. De ce côté de la rivière tout est vie, activité, mouvement; de l'autre, toujours la même solitude, le même aspect mystérieux et désert, les premières maisons en deçà du pont paraissent abandonnées, aucun bruit ne vient de ce côté. Nous montons toujours dans les bruyères toutes baignées de rosée, effrayant sur notre passage de grands vautours qui planent ensuite en criant au-dessus de nos têtes.

Nous arrivons au sommet du Janeo, les artilleurs sont à leurs pièces, les caisses d'obus sont prêtes; au-

dessous, sur l'Océan, la flottille est embossée à courte distance de la rive. Un rayon de soleil alors passe au-dessus des monts et vient inonder le mamelon; c'est le signal. Soudain un coup sec et retentissant part de la pièce de droite, la fumée s'évapore lentement dans l'éther, un grand cercle blanc s'élève peu à peu dans les airs, tandis que dans la vallée les troupes ont salué d'un grand cri de guerre la voix du canon. Ce cri arrive jusqu'à nous, gigantesque comme un grand défi de guerre.

En face de nous soudain des drapeaux aux couleurs d'Espagne sont hissés sur les sommets des montagnes, c'est un signal de l'ennemi. La flotte à son tour lance ses obus, qui montent au ciel et viennent tomber sur le versant opposé du coteau et éclatent avec fracas.

Dans la vallée, les colonnes massées près de l'église s'ébranlent; un officier, épée en main, traverse le premier le petit pont qui séparait naguère les deux armées; une compagnie, puis un bataillon, enfin des colonnes suivent et envahissent la plaine, elles s'avancent en courant vers les premières maisons: elles sont abandonnées depuis la nuit, les carlistes occupent les tranchées, d'immenses chaînes de tirailleurs se déploient dans toute la largeur de la vallée et avancent sans qu'aucun coup de fusil trahisse leur marche.

Une incertitude pénible plane partout, car cette masse d'hommes qui avance va, d'une minute à l'autre, recevoir le feu de l'ennemi. Sur la droite, quinze bataillons

espacés gagnent les coteaux, on voit distinctement ces masses séparées par un léger espace avancer en courant, gagner les premiers versants.

Tout à coup un coup de feu part du centre, puis il est suivi par le grondement d'un feu de file, les soldats sont arrivés en face de la première tranchée et la fusillade commence par salves d'ensemble, puis elle devient un crépitement continu, des milliers de coups partent à la fois, une grande fumée s'étend partout, tandis qu'à ras terre de longues lignes de feu signalent la tranchée. La bataille est engagée sur toute la ligne. A droite les quinze bataillons gravissent les étages des montagnes, les batteries de mulets sont placées ici et là et lancent en avant les obus sur les tranchées, de l'Arenillo le canon tonne aussi incessant, c'est un vacarme épouvantable. En une demi-heure les deux armées se sont abordées à portée de fusil, l'œuvre de mort a commencé avec son cortège horrible et sinistre.

Les deux grands canons et la batterie de l'église tirent sans relâche sur la tour de San-Pedro d'Abanto, les obus ébrèchent l'église, enlèvent des pans de mur, la tour elle-même n'est plus qu'un informe monument qui domine la vallée.

Et le soleil montait lentement à l'horizon, éclairant ce grand carnage, parcourant sa course régulière, jetant ses rayons sur tous les détails du drame. A droite les bataillons grimpent toujours, on voit ici et là rouler un mulet dans les précipices; c'est un fouillis

inextricable d'où s'échappent les éclairs des baïonnettes et les colonnes de fumée. Le grondement du canon, le crépitement de la fusillade, le son strident des clairons, formaient un bruit gigantesque que je n'oublierai jamais.

Je redescendis la tête en feu vers le village, l'église est encore entourée des réserves, des arrière-gardes, des factionnaires qui ne prennent pas part à la bataille et qui regardent en avant, préoccupés du sort de leurs camarades qui montent à l'assaut des tranchées. Elles sont étagées, superposées; celles du bas, trop exposées aux feux des batteries de l'Arenillo, ont été vite évacuées; on voit les carlistes gravir les hauteurs, s'arrêter par groupes et tirer depuis les taillis, puis regagner les étages supérieurs, d'où des feux réguliers et distancés sont lancés comme au commandement sur les bataillons qui montent à l'assaut.

Je passai à mon tour la rivière, puis je m'engageai derrière les bataillons; c'est alors que l'on rencontre le sinistre cortège des brancards, c'est une caravane incessante, continue, un brancard suit l'autre sans interruption, les porteurs glissent sur ces pentes rapides avec leur fardeau, la secousse fait pousser au blessé un petit cri de douleur, à l'agonisant un grand cri de rage, en voici un qui crie *Dios! Dios!* un autre fait le poing vers la montagne, vers ceux qui l'ont jeté à terre d'une balle qui lui a fracassé la mâchoire. Les uns se tiennent la tête de leurs mains ensanglantées, les autres

laissent pendre leurs bras, il en est qui redescendent tout seuls, les piedstroués ou la jambe percée par une balle.

Là-haut dans la fournaise, les<sup>e</sup> médecins ont fait un premier pansement, et les malades qui descendent seuls se laissent glisser ou rouler au bas des collines. Ceux qu'on porte regardent ceux qui montent de ce grand œil interrogateur qui cherche à lire dans la physionomie le secret de la pensée. Ceux qui sont sérieusement blessés, sont presque tous muets, ils regardent et semblent demander si la mort les épargnera. Il y a aussi de vrais enfants qui appellent leur mère.

Est-ce un sentiment inné chez l'homme d'appeler, au moment où il est en face de la mort, celle à laquelle il doit la vie? Des blessés sont sombres, l'œil fixe, les membres roides. Horreur! en voici un qui est blême, il fait arrêter les porteurs, il a à la bouche une cigarette à moitié consumée qu'il serre entre ses lèvres, il me demande du feu, je lui passe une allumette qu'il me prend de sa main glacée, sanglante et cireuse. Une balle l'avait percé de part en part, et le sang suintant à travers la toile du brancard coulait goutte à goutte.

Un autre, un pauvre petit, voulait boire, je m'empresse de lui donner une gorgée d'eau coupée de sucre et d'eau-de-vie, alors il se laisse aller en arrière et demande *el capellan*. Il y en avait deux à une centaine de pas, je cours à eux, l'aumônier remonte avec

moi. « Qu'as-tu, mon petit *chico*? Allons, courage, *muchacho* ». Puis le soulevant doucement :

« De quelle province es-tu? » L'enfant répondit doucement : « *De Búrgos.* » Puis il ne parla plus.

Pendant que l'aumônier l'administre, je cours au bas du coteau pour remplir ma gourde épuisée, quand je reviens, les deux porteurs avaient couvert la tête du petit soldat avec sa couverture. Et comme je les interroge des yeux, l'un me montre le ciel : *Es adelante à Dios* « Il est allé à Dieu. »

La caravane des blessés, des mourants et des morts passe interminable; en sens inverse et de l'autre côté du sentier, des caravanes de mules montent la colline, escortées par des gardes civiques; elles sont chargées de caisses de munitions, parfois l'une d'elles, blessée ou rétive, recule et tire avec elle toutes les autres, attachées qu'elles sont les unes aux autres. Je suis le convoi de poudre, les balles sifflent sans interruption, elles s'enfilent dans le sol avec un petit bruit sourd. Au-dessus de nous, à trois cents pas, les bataillons sont arrêtés, attendant que leur tour vienne pour entrer à découvert sous le feu des tranchées. C'est un feu terrible là au-dessus, on n'entend plus les balles, mais le seul grondement sourd des feux de bataillons, les mules se cabrent, l'une brise ses courroies et roule au bas du coteau avec deux caisses de munitions qui se brisent et se répandent sur le sol, une autre s'échappe avec deux roues d'un canon de montagne, et malgré sa charge elle bondit



comme un chevreau sur les bords rocailleux de la ligne du chemin de fer des mines. Une fois sur le plateau, nous sommes abrités par une grande tranchée carliste abandonnée dès le matin, il y a là-dedans un tas de morts et de blessés dont quelques-uns remuent encore faiblement leurs membres affaiblis.

Quel spectacle affreux ! Des bérêts bleus jonchent le sol, sur la plaque de cuivre *Dios, patria y rey* « Dieu, patrie et roi », trois mots qui ne devraient en rien provoquer cet immense massacre. Il y a là des fusils tordus, brisés à la crosse, des baïonnettes cassées, un officier a les deux bras levés en l'air, un soldat carliste est debout contre le parapet, il est placé là comme s'il était vivant, une main placée en avant paraît vouloir parer un coup, l'autre tournée en dedans semble tenir l'archet d'un violon. C'est ignoble et horrible en même temps.

Je restai longtemps sur ces hauteurs, les batteries continuaient à tonner, les obus passaient en sifflant au-dessus de nos têtes, les bataillons n'avançaient plus, ils se découvraient à tour de rôle pour continuer le feu sur les tranchées, puis ils revenaient fortement entamés occuper le versant mieux abrité, s'étendant à terre, buvant à la gourde, mangeant une tranche de pain et de lard. Un gros rocher faisant saillie m'abritait contre les balles, un premier pansement était fait par les médecins, puis de là les caravanes de brancardiers descendaient dans la vallée, sur les maisons desquelles de

nombreux drapeaux blancs à la croix rouge ont été arborés.

L'après-midi avançait, il était quatre heures, l'armée avait envahi toute la vallée et gagné tous les coteaux ; mais au-dessus des bataillons et en face, des tranchées imprenables continuaient à vomir le feu et le fer contre les troupes. En bas et dans le centre de la vallée, les colonnes fondaient devant la tour de San-Pedro, c'était un duel engagé, chaque obus entrant dans la tranchée mutilait ses défenseurs, mais les Navarrais sont fous de rage, ils se disputent l'honneur de défendre leurs remparts, et on voit les bataillons se remplacer à la course dans ces redoutables fossés d'où ils font un feu meurtrier sur les assaillants. Peu à peu le soleil descendit à l'horizon, le feu devint moins violent, et là-haut sur un pic, nous pûmes voir distinctement un groupe d'observateurs regardant au-dessous de lui les phases de la bataille.

Don Carlos et son état-major, une femme avec eux ! crient les soldats ; plus loin des hommes tiennent des chevaux en laisse, et les soldats montraient du poing l'auteur de ce grand massacre.

Peu à peu le ciel prit une teinte rouge, puis irisée, puis bleue, le canon et la fusillade cessèrent tout à fait, et l'astre des nuits vint jeter ses pâles rayons sur cette première journée de bataille ; l'armée républicaine alluma ses feux. On entendit longtemps, dans le calme de la nuit, des soldats des deux armées s'insultant aux

avant-postes : « *Negros guris!* » criaient les carlistes, et les républicains de répondre : « *Carcas!* » Dans le fond de ce grand tableau, San-Pedro et sa tour se détachaient sombre, et derrière, dans la vallée du Nervion, des incendies allumés autour de Bilbao donnaient à l'ensemble un caractère grandiose et sinistre en même temps.

Là-bas derrière les collines, la ville assiégée tressaillit, sans doute Bilbao entendit le bruit formidable de bataille, la délivrance approchait, tout au moins l'espoir de la délivrance, car elle devait être précédée d'un douloureux désappointement ; un grand mois bien long allait encore se passer avant l'entrée de l'armée républicaine dans la vallée du Nervion.

Pendant la nuit qui suivit ce premier jour de bataille, le quartier général quitta San-Juan de Sommorostro et vint s'établir au delà de la rivière, dans le barrio de San-Martin, au-dessous des tranchées du Montagno et en face de la grande tranchée de San-Pedro d'Abanto.

De ces tranchées et d'une autre en face, au-dessus du chemin de fer des mines, les carlistes tiraient sans relâche, tuant ou blessant les imprudents qui circulaient autour des maisons. Nous vinmes à notre tour nous installer avec tous nos bagages dans la grande maison *del passiego*, à l'extrémité du village.

Pendant toute la nuit, on entendit le bruit régulier des brancards qui plient et crient sous le poids de ceux qu'on emporte. Au matin, une grande fosse fut creusée

dans un champ et on y plaça les corps. Officiers, sous-officiers et soldats, doucement alignés dans la fosse, furent ensuite recouverts de terre, puis chacun, après cette lugubre besogne, retourna à son poste, et fusils, canons et revolvers recommencèrent leur œuvre de carnage. C'est au cri mille fois répété de *Viva don Carlos* ! que les Navarrais entrèrent au feu, les projectiles recommencèrent à pleuvoir comme la grêle et les bataillons se disputaient pour entrer dans la fournaise.

Vers dix heures nous allâmes aux lignes avancées à la file indienne, marchant les uns derrière les autres; à onze heures nous retrouvons le bataillon Cuença abrité derrière un petit mur, les officiers, colonel en tête, sont debout et menacent de leur bâton les soldats qui veulent lever le nez au-dessus du petit mur qui les abrite. Les soldats se plaignent de ce qu'on les oblige de rester couchés à terre, pendant que leurs officiers sont debout et causent entre eux.

Chevaleresques don Quichotte ! Il faudrait un volume pour narrer tous les incidents de cette lutte.

Nous avançons toujours là, dans un fouillis d'arbres fruitiers, il y a une ferme, et derrière elle deux à trois compagnies sont installées; pour arriver à elles il faut traverser un endroit découvert, nous courons en avant, aux applaudissements des soldats qui ont mis la ferme en réquisition. L'un d'eux a passé un poulet entre le canon et la baguette de son fusil; c'est, dit-il, une poule carliste, et il la rôtit au feu. Nous bavardons

longuement avec ces petits soldats, lorsque soudain, au milieu des balles, marchant d'un pas rapide, nous voyons arriver trois personnages ; ce sont trois grands et beaux officiers carlistes qui désertent ; ils portent la petite vareuse à soutaches et brandebourgs, le pantalon collant rouge, bérêts bleus et blancs en tête ; ils nous disent que l'armée carliste est fort exaltée, toutefois elle est très-surprise de l'entrain et de la vigueur avec lesquels les troupes prennent part au combat ; l'artillerie leur cause beaucoup de mal, l'armée a eu peur de ces obus pointus qui arrivent en sifflant et qui éclatent en mutilant les défenseurs des tranchées.

Après avoir causé un instant avec nous, les trois officiers carlistes veulent partir et se rendre au quartier général ; nous ferons la route ensemble, et nous voilà reprenant le chemin du quartier général.

Avons-nous été reconnus ? mais une grêle de balles tombent autour de nous, cassant les branches. Pellicer qui ouvre la marche tombe en avant et roule à terre. Je me précipite vers lui, il est sans doute blessé ; mais non, le brave garçon s'est simplement embarrassé dans son long manteau.

J'ai eu peur, et il est sensible à cette démonstration amicale, il se relève et, élevant son chapeau, il nargue les tireurs de la tranchée et nous disparaissions derrière un abri de terrain ; essoufflés, émus de cette escapade périlleuse, nous redescendons rapidement vers San-Martin. En route nous rencontrons toujours le sinistre

cortège des blessés dont la longue file se suit depuis les avant-postes aux dépôts. Clopin-clopant nous voyons, se tirant à peine d'embarras, un pauvre petit bonhomme chargé de deux sacs, deux fusils, deux sacoches; c'est un chasseur, il a le pied troué par une balle, et il emporte le fournement de son frère tué à côté de lui. Nous lui prenons son pesant bagage et nous l'accompagnons jusqu'à la porte d'une ambulance où il disparaît en nous criant « *Gracias!* ».

Au bas du petit coteau qui domine San-Martin, plusieurs bataillons sont là, l'arme au pied, un aide de camp arrive à franc étrier, donne des ordres, et les bataillons font une contre-marche et se dirigent sur la gauche; une fois dans la plaine, les hommes se débandent et forment une chaîne, tandis que le reste des bataillons se forme en colonne d'attaque étroite et marche vers Muzquiz pour attaquer les formidables positions de Montagno.

Un feu d'enfer accueille cette colonne, ce qui prouve que toutes les positions de l'armée carlistes sont bien gardées; du haut de la colline on voit rouler des pierres, des wagonnets de chemin de fer, des troncs d'arbres; mais les bataillons avancent toujours, et pendant deux bonnes heures c'est un feu nourri.

Soudain le clairon sonne, les bataillons reculent, la pointe en avant a réussi et pendant qu'on l'exécute, toutes les maisons autour de San-Pedro soit celles de Pucheta et Murieta ont été prises; mais la feinte a coûté

deux cent quatre-vingts hommes, le colonel et le lieutenant-colonel qui nous parlaient naguère, depuis leurs chevaux, ne sont plus, ils ont été emportés dans l'ouragan de fer qui les a accueillis devant le Montagno.

Le soir de la deuxième journée de bataille approchait, les troupes n'avaient guère avancé, mais elles gardaient toutes les positions conquises la veille; jusqu'à la nuit ce fut un feu d'enfer, moins terrible que celui du lendemain toutefois, car on annonçait un grand coup.

Comme la veille les feux furent allumés, puis peu à peu tout redevint tranquille dans la vallée, des feux brillèrent sur les hauteurs. Dans le village de San-Martin, toutes les maisons regorgeaient de monde. Notre grande maison *del passiego* était un dépôt de sel et de tabac, les soldats venaient de tous les corps s'approvisionner dans la ferme.

Nous nous endormîmes bien tard, harassés, et dans la nuit le major Schmidt vint encore chercher un abri dans notre dortoir. Nous nous empressâmes de lui faire place, car dans une confusion aussi générale, il est difficile, une fois délogé, de trouver l'abri d'un toit.

Le 27 mars fut une journée terrible, jamais les échos de la Biscaye n'avaient entendu de pareils grondements. On entendait au loin Bilbao lançant ses bordées, et entre deux, espacées, les détonations des mortiers carlistes lançant avec un sourd grondement des bombes de 150 livres sur la ville assiégée.

Le 27 à l'aurore, le crépitement de la fusillade recommence. Nous étions avec le colonel Quintana, sur une petite hauteur qui domine San-Pedro d'Abanto. A droite, une tranchée bordée de rails, un champ de blé vert, puis un ravin, et au-dessus quelques maisons sur lesquelles les obus des carlistes viennent éclater toutes les cinq minutes. Ces bombes forment dans le ciel une parabole de fumée, puis elles éclatent dans l'air, formant de capricieux dessins de fumée.

Vers midi, ordre est donné aux bataillons *Constitucion* et *las Navas* de recommencer la feinte contre le Montagno. Mais quelle attaque ! Des roues de chemin de fer, des wagonnets roulent par soubresauts, entraînant des files entières. L'artillerie jette ses obus contre les versants des coteaux, les projectiles frappent des traverses de chêne qui font bascule et lancent dans l'espace des grappes humaines, renversant des tas de bois, s'effondrant sous le choc du boulet, dispersant les défenseurs qui fuient contre le versant escarpé. Pendant des heures entières on ne voit que feu et fumée, puis les bataillons se replient en arrière; ils n'ont plus que le cinquième de leur effectif, mais ils ont fait leur devoir, le bataillon de las Navas n'a plus que deux officiers sur trente-deux.

Entre San-Pedro et San-Martin de Sommorostro il y a une petite vallée, autrefois tranquille, maintenant bien agitée; nous nous y acheminons, marchant courbés à quatre pas les uns derrière les autres, sous le feu des ar-



tilleurs qui canonnent les hauteurs. Les obus décrivent leur courbe naturelle et passent au-dessus de nous en coupant l'air, chaque coup nous fait tressaillir; une fois sur le sommet de la colline, nous pouvons voir dans les taillis un tranquille hameau, deux ou trois chaumières isolées, perdues, une espèce de cour, puis une chapelle dédiée au saint Jacopo. C'est là qu'on apporte les blessés de cette partie de la bataille. Là, sur un lit de paille imbibée de sang, on les apporte les uns après les autres, puis on opère le second pansement, les médecins et chirurgiens ont les mains rouges de sang.

Sur une corniche est déposé un contrôle de ceux qu'on a pansés dans la journée, je lis le chiffre quatre cent trente-deux. Dans le fond une sorte d'autel, puis au-dessus le saint de l'endroit, un grotesque Jacopo taillé à coup de hache dans un bloc de buis, quelque chose de farouche et de grotesque en même temps. En face de la chapelle flotte sur une chaumière un drapeau tricolore; ce sont des Français employés autrefois, en temps de paix, au chemin de fer des mines.

La femme a tout donné pour les blessés, il n'y a plus rien qu'une grande marmite dans laquelle bout une eau trouble avec laquelle on fait du café, et nous en prenons un verre au bruit du canon et des obus qui éclatent contre une tranchée à quelques centaines de mètres, tandis que dans la cour sifflent les balles qui

vont pénétrer jusque dans la chapelle de San-Jacopo.

La femme nous raconte dans son langage expressif les épisodes de la lutte. Ils ont eu quatre hommes d'une compagnie carliste foudroyés par un obus ; dans un petit coin plus haut dans le champ les carlistes ont enterré une trentaine de soldats républicains pris sur le champ de bataille, puis pendus et mutilés à coups de sabre et de baïonnette. Ils ne se sont pas donné la peine de les enterrer bien profondément ; les pieds et les jambes sortent du sol et, horreur ! malgré la fusillade des corbeaux coassent dans les saules et viennent se poursuivre et se poser sur les pieds qui sortent du sol, plongeant leurs becs noirs dans les chairs.

Qu'on ne doute pas un instant de ce fait. Ceci se passait le 27 mars, vers quatre heures du soir, près de la chapelle de San-Jacopo, dans la vallée qui va de la colline à Murieta.

Que de sang versé dans cette journée du 27 mars ! Dès l'aube jusqu'au lendemain soir on ne vit que caravanes de morts et de blessés. Le soir, après six assauts répétés, les colonnes d'attaque se retiraient, plusieurs bataillons étaient entrés dans les tranchées, massacrant tout ce qui s'était trouvé devant leurs baïonnettes ; ces pauvres enfants étaient devenus de véritables bêtes fauves, noirs de poudre, déchirés, sales, couverts de sang. Et comme les carlistes avaient détourné l'eau des petites rivières qui descendent des coteaux et en avaient

fait des mares autour de leurs retranchements, les soldats entraient dedans, et enfonçaient jusqu'aux épaules, sortant de là couverts de fange, méconnaissables, absolument comme ces blocs de terre que les sculpteurs travaillent et façonnent, laissant dans la vase souliers ou alpargatas, revenant pieds nus, ensanglantés, faisant pitié à voir. Bourson pris de pitié, en amène dix, et là, au Passiego, il leur achète tout ce que le marchand possédait en sandales de chanvre, et ces pauvres jeunes gens autour d'un grand feu, à demi nus, séchaient leurs guenilles couvertes de boue, de sang et de fange.

Si le prétendant avait pu voir cette grande misère, son cœur en aurait saigné; partout la mort et la douleur, pauvres corps jetés ici et là dans les champs, crispés par la douleur, serrant une poignée de vêtements, pressant leur poitrine comme pour retenir cette vie si forte naguère et qui s'en va avec des flots de sang pourpré; cherchant de la main à parer le coup, ou encore jointes avec piété. Tout cela est terrible, et pendant que ce monde s'agite, souffre et expire, meurt en blasphémant, plein de douleur et de rage, il est des gens qui calculent froidement ce que rapportera une journée à leur ambition effrénée; leur cœur tressaille : victoire ou défaite, trône ou exil, c'est là toute la morale de ce drame de sang.

Le soir, hélas! les maisons autour de San-Pedro étaient en feu, la tour de l'église et ses tranchées se

détachaient contre le ciel, et au-dessous les convois passaient incessants.

Soudain un bruit se fait entendre, nous voyons passer des soldats, puis des officiers, puis des généraux, c'est comme un cortège funèbre, enfin voici un grand brancard porté par quatre soldats, dessus est étendu un homme couvert de sa grande capote, il pousse de légères plaintes. C'est Primo de Rivera qui est tombé à l'assaut de San-Pedro, une balle lui a percé le poumon. Derrière suivent quelques files de soldats, l'ordonnance du général mène par la bride son cheval de bataille. Le funèbre cortège est obligé de se placer sur la droite de la route pour laisser passer les canons et les convois de munitions qui montent le petit coteau qui conduit vers San-Pedro d'Abanto. Les soldats se tirent de côté et la secousse arrache au blessé de nouvelles plaintes étouffées.

Jamais je n'oublierai ce spectacle, par une nuit de printemps, sous le ciel d'Espagne, à la lueur des incendies et sous les pâles rayons d'une lune blafarde.

Après Primo de Rivera passe un cortège interminable. Voici le général Terrero, puis des colonels, des officiers supérieurs, des simples soldats qui demandent à s'arrêter, et toute la nuit ce ne fut que le bruit lugubre des brancards dont les perches craquent sous le poids des corps. Un des officiers, en passant, appelle Coutouly, il raconte l'épisode de la jour-

née, il parle longuement et nous le questionnons. Il nous vient à l'idée, à la fin, que ce malheureux est blessé, une balle lui avait emporté le poignet, et avec sa main libre il nous faisait la description des phases de la journée.

Le colonel Quintana fut tué le dernier; sa mort fut le signal de la retraite, les troupes cessèrent de tirer, la tour de San-Pedro redevint silencieuse, on entendit dans la nuit et longtemps encore les soldats barricadés dans les maisons voisines de la tour, insultant leurs ennemis les défenseurs des redoutables retranchements de San-Pedro. Ces malheureux étaient à cent cinquante pas de leurs ennemis. Et les carlistes muets ne répondirent à ces bravades qu'en sonnant dans la nuit la marche royale, dont les échos répétaient l'harmonie.

La nuit qui succéda à ce carnage fut triste, nous nous retrouvâmes à la *casa del Passiego*, les miquellets de Loma revenaient du champ de bataille. Le mercredi au matin, ils étaient soixante, tous joyeux, pleins d'entrain et de courage; le vendredi soir ils étaient treize, seuls survivants. Leurs officiers et sous-officiers, leurs clairons étaient tombés, et pour sauver ces treize il avait fallu les sommer de se retirer; fous de colère, ils ne voulaient plus quitter le champ de bataille, massacrant tous ceux de leurs ennemis qui leur tombaient sous la main. Ces treize malheureux, assis et accroupis dans la cour du *Passiego*, parlaient des événements de

la journée; nous voulûmes leur faire partager notre modeste souper, mais aucun d'eux ne voulut l'accepter. Sur ces treize survivants plusieurs étaient blessés, l'un d'eux avait eu le pied traversé par une balle, et le sang coulait encore de sa blessure. Comme le premier étage du *Passiego* servait de dépôt de sel pour l'armée, une couche épaisse en garnissait la grande salle où nous nous réunissions, et le sang se marquait là comme sur la neige.

Dans la nuit, le général Sanchez Brega vint occuper le *Passiego*; fatigué, affamé, comme du reste toute l'armée, il nous parla fort peu. Coutouly, qui connaît à peu près tout ce monde, nous raconta, pour faire diversion aux pensées sinistres de cette triste journée, un petit épisode de la vie de ce général. Dehors, le bruit cadencé des civières et brancards se faisait entendre, la nuit était presque claire, aussi, après les émotions de la journée, personne ne songeait à dormir. Or donc, en ce moment, le général clignait de l'œil et regardait drôlement les gens de la maison.

Voilà pourquoi, nous dit Coutouly. Le brave général était alors officier et en garnison dans une ville du Sud. Un soir, il rentrait chez lui un peu gai, lorsqu'un *sereno* le heurta brusquement. L'officier voulut châtier le mécréant, et s'emparant de l'épieu que tout *sereno* porte avec lui, il lui en donna une bonne distribution. Battu mais non content, le pauvre agent de la

paix des nuits supplia l'officier de lui rendre son épieu, lui démontrant le déshonneur qui rejaillirait sur lui et sur le corps tout entier, s'il rentrait sans son inséparable insigne d'autorité. L'officier lui rendit gracieusement l'objet de sa convoitise, mais à peine le *sereno* en était-il possesseur qu'il rossa l'officier et le laissa à demi mort sur le carreau. Relevé, il fut alité pendant des semaines, et depuis cette aventure il cherche vainement sur toute la surface du pays son bourreau d'alors. Quand, après un souper, les fumées du vin d'Espagne agissent sur son imagination, le général cligne de l'œil et regarde drôlement tout le monde, cherchant à deviner à travers ses souvenirs le *sereno* d'autrefois, alors le général Sanchez est intraitable. Or ce soir-là notre général clignait de l'œil, peut-être des deux, et nous jugeâmes à propos de ne pas troubler ses méditations dans le passé.

Vers minuit, du reste, nous nous endormions tous à la grâce de Dieu, serrés les uns contre les autres, au bruit des équipages, des chariots chargés de sacs de terre qui montaient sans relâche pour fortifier les positions conquises au prix de tant de sang.

Le samedi 28 mars, le temps était sombre, des nuées noires glissaient dans le ciel, les collines et leurs tranchées paraissaient rapprochées, on n'entendait aucun bruit, ni de près, ni de loin; du haut de la colline on dominait tout le grand panorama de la vallée de Sommorostro, la tour de San-Pedro, intorme,

démantelée, et autour des ruines fumantes. Des groupes de soldats munis de pioches et de bûches s'acheminaient en avant. La lugubre opération allait commencer.

Sur un petit plateau, dans un champ descendant en pente légère vers un ravin, on travaillait à creuser de grands trous; les oiseaux, rassurés par la tranquillité générale gazouillaient, dans les haies en fleurs, un peu plus loin, de grands carrés de colza jaune, en avant une batterie abritée par un pan de mur et des sacs de terre. Le maréchal Serrano à pied, entouré de son état-major, était là, regardant à l'horizon les positions à emporter, puis il s'approcha; dans ce moment on descendait les corps dans les fosses. Quel monceau il y en avait! des officiers avec leurs grandes capotes bleues sur la manche desquelles sont cousues de grandes bandes d'or, des chasseurs au collet vert, des artilleurs, des soldats de la marine, les uns tordus, roides, sanglants, méconnaissables, d'autres aux visages pâlis par la mort, un clairon serrant encore un instrument brisé, un jeune officier ganté de blanc, élégant, à l'uniforme neuf : tout cela allait être pèle-mêle aligné dans le trou béant.

Le maréchal jeta un regard mélancolique sur les victimes, son front parut s'assombrir un instant, puis, relevant brusquement la tête, il enleva sa casquette, et se tournant vivement vers Bilbao, il dit d'une voix haute : *Viva España!* Jamais je n'oublierai cette scène,



les officiers se découvrirent, et les soldats, s'arrêtant dans leur lugubre besogne, répétèrent bien fort : *Viva España!*

Nous redescendîmes au village, émus par cette scène douloureuse, moi décidé à abréger mon séjour à l'armée du Nord. Le dimanche 29 mars, vers huit heures, j'annonçai à mes collègues mon intention de partir. Ce fut un cri général d'étonnement. « Restez, nous allons marcher sur Bilbao, nous serons lundi à Portugaleta. » Mais rien n'aurait pu me retenir, la guerre a peut-être ses côtés entraînants pour ceux qui luttent, mais pour un simple spectateur elle devient à la longue un horrible spectacle.

Mes collègues m'accompagnèrent jusque sur la route de Castro. Nous nous étions si bien habitués à la vie commune, nous avons partagé les hasards et les dangers de la guerre, un lien sympathique nous unissait. Pellicer, Coutouly, Bourson, Houghton, puis les Anglais, l'Allemand Schmidt, les Espagnols, Muro et bien d'autres excellents camarades, résolvant dans la vie pratique les problèmes sociaux. Sur la hauteur j'em brassai cordialement Coutouly, Bourson et Pellicer; en deux heures je gagnai Castro Urdiales, au moment où un navire chargé de blessés allait partir pour Santander.

Le soir j'arrivai dans cette ville; le lendemain à l'aube, le *Portugaleta* m'emportait vers les côtes de France; en passant devant les falaises du Nervion, je

vis au loin la flotte lancer ses obus sur les positions carlistes; un beau soleil de printemps éclairait le tableau. En mettant le pied sur la terre de France, un grand soupir s'échappa malgré moi de ma poitrine :

Pauvre Espagne!

FIN

# TABLE DES MATIÈRES

## PREMIER VOYAGE

	Pages
CHAPITRE 1 <sup>er</sup> . — Marseille. — Embarquement et traversée. — Barcelone. — La fédérale. — Mataro. — Arenys. — Carlites...	1
CHAP. II. — Barcelone. — Manresa. — Un alcade bon plaisant. — Les rives de la Méditerranée. — L'Èbre. — Le jardin d'Espagne. — Valence.....	16
CHAP. III. — La Manche. — Un train réquisitionné. — Aranjuez. — Madrid. — Castelar. — Prisonniers carlites. — La fête de San-Isidro.....	38
CHAP. IV. — Départ pour le Nord. — L'Escurial. — Pierres lancées contre un train. — Les provinces du Nord. — Burgos. — La guerre civile. — Vitoria. — La prison des carlites...	51
CHAP. V. — La colonne. — Escarmouche. — Les morts. — Étranges ouvriers.....	60
CHAP. VI. — Vergara. — Zumaraga. — Un poste carliste. — Tolosa. — Saint-Sébastien. — Irun. — Fontarabie. — Le curé Santa-Cruz à Vera.....	71

## DEUXIÈME VOYAGE

CHAPITRE 1 <sup>er</sup> . — Le Midi. — Les Landes. — Bayonne. — Saint-Sébastien bloqué s'amuse. — Une souricière. — Les Basques. — Conditions générales du pays insurgé.....	91
CHAP. II. — Tentative de sortie. — Passage à travers les lignes carlites. — Retour à Irun. — Les sentinelles de la Bidassoa. — Un arbre lugubre. — Vera. — Entrée dans le pays des carlites.....	109
CHAP. III. — Le pays des carlites. — La poste vouée au Sacré-Cœur. — Saint-Esteban. — Histoires sinistres. — La venta del Viento. — Cristobal Perez, <i>impresor de Su Magestad</i> . — Pampelune ...	125

CHAP. IV. — Paupelune. — La vallée de l'Arga. — Le Carascal. — <i>Las campanas</i> . — Tafalla — Saragosse. — Le carnaval et le 3 janvier. — L'Èbre. — Guadalaxara et Madrid....	138
CHAP. V. — Madrid le jour. — Madrid la nuit. — Les conscrits espagnols. — Un prétendant au trône. — M. Castelar. — Les courses de taureaux. — Les aveugles virtuoses.....	147
CHAP. VI. — Départ de Madrid. — Tolède. — Un député qui se cache. — Lames de Tolède et couteaux de cuisine. — Alerte dans le train. — Cordoue. — L'Andalousie. — Le barbier de Séville. — Itatica et Triana.....	170
CHAP. VII. — Cadix. — Contre-temps en mer. — S'embarquer pour Carthagène et aller au Maroc. — Tempête. — Arrivée à Tanger.....	186
CHAP. VIII. — Tanger et les Marocains. — Voyage à travers le pays. — Sidi-Achmed. — Tetuan. — M. et M <sup>me</sup> Sidi Iah Adc Selam Guaseni.....	196
CHAP. IX. — Gibraltar. — La garnison anglaise. — Les singes sauvages en Europe. — Malaga. — Les côtes de la Méditerranée. — Communiards et curés andalous. — Alicante. — Carthagène. — De Valence à Santander.....	215
CHAP. X. — Santander. — Dernière soirée joyeuse. — Traversée. — Castro Urdiales. — La vallée de Sommorostro. — Explosion d'un fourgon de poudre. — Le quartier général. — Les correspondants de la presse.....	229
CHAP. XI. — Camp espagnol. — Primo de Rivera. — Honneurs aux avant-postes. — Le maréchal Serrano. — Nuits agitées..	246
CHAP. XII. — Mercédès. — La <i>novia</i> d'un carliste. — Soldats et généraux. — La vie au camp. — Un mouvement manqué et un homme de qualité. — Une mère romaine. — Préparatifs de la bataille. — Brandeis le volontaire allemand. — Excursions aux avant-postes.....	257
CHAP. XIII. — La bataille.....	277

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.







